This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 120 091 710

HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace

FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

50/m.

# Une mission française en Abyssinie

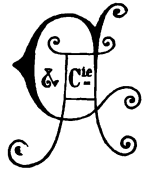
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 489-97.

# Une mission française en Abyssinie

PAR

**SYLVAIN VIGNÉRAS**
Rédacteur au Ministère des Colonies



Paris, 5, rue de Mézières
Armand Colin et Cie, Éditeurs
**Libraires de la Société des Gens de lettres**
1897
Tous droits réservés.

HOOVER
INSTITUTION

T377
V683

# INTRODUCTION

Au mois de novembre 1896, le gouvernement français décidait l'envoi d'une mission en Abyssinie, auprès du négus Ménélick. Cette mission, confiée à M. Lagarde, gouverneur des Établissements français de la côte des Somalis, ministre plénipotentiaire et secrétaire général au ministère des colonies, comprenait, en outre, MM. Adam, inspecteur des colonies; Flemeing, administrateur colonial; Lafont, médecin des colonies; Vignéras, rédacteur au ministère des colonies; Minguy, administrateur adjoint; Bucherie et Violain, agents des affaires indigènes de Djibouti.

Attaché à la mission en qualité de secrétaire, et forcé de quitter momentanément des êtres

chers, j'avais pris l'habitude, pour faire participer les miens à mon existence nouvelle, et pour abréger un peu les heures de veillée sous la tente, de noter chaque soir mes impressions et mes réflexions.

C'est ce journal de route, destiné d'abord à un petit cercle d'amis, que je livre aujourd'hui au public, dans toute la sincérité de sa forme première. Il est donc bien entendu que j'abdique également toute prétention littéraire et toute visée savante. En face des rudes beautés du désert, tout voyageur n'est pas tenu d'avoir, pour traduire son admiration, le pinceau d'un Loti, et il serait dangereux, en 1897, de prétendre découvrir l'Abyssinie. Raconter les menus incidents de la vie de caravane, si variée et si remplie sous sa monotonie apparente, essayer de rendre l'attrait du désert et la beauté des régions montagneuses que nous avons traversées jusqu'à Addis-Ababa, donner une idée des réceptions merveilleuses qui nous attendaient sur la route, enfin et surtout, rapporter fidèlement ce que nous avons vu ou ce que nous avons entendu de l'Éthiopie actuelle, de sa physionomie, de ses ressources et de son

avenir : tel est l'objet de ce petit livre. A défaut d'autre mérite, il se recommande par l'intérêt et l'actualité du sujet.

Des événements récents ont mis l'Abyssinie à l'ordre du jour. Ce n'est pas sans étonnement que l'Europe a vu se révéler, dans cette partie encore mal connue de l'Afrique, l'existence d'un peuple énergique, d'une organisation militaire puissante, de ressources capables de remplir les cadres et d'assurer l'entretien d'une grande armée. C'était mieux qu'un pays barbare, celui où la concentration des troupes en des points déterminés s'opérait d'après un plan savamment conçu, où généraux et soldats obéissaient à la volonté d'un chef unique. Ce chef lui-même, l'empereur Ménélick, après avoir étonné l'Europe par sa science de la guerre, l'étonnait encore par sa modération dans la victoire.

On s'avisait en même temps que l'Abyssinie, isolée sur son haut plateau et ne touchant la mer d'aucun côté, pouvait devenir pour un pays colonial une clientèle précieuse ; et puisque, sous l'impulsion de son grand empereur, elle semblait vouloir entrer dans le mouvement des peuples

modernes, il y avait là un débouché à assurer et une influence à conquérir.

La France se trouvait particulièrement bien placée pour recueillir les avantages d'une telle situation. Dès 1863, elle avait pris possession d'Obock, dans le détroit de Bab-el-Mandeb. Elle ne s'y établit en fait que beaucoup plus tard, au moment où la dernière guerre franco-chinoise (1883-1885) nous mit dans l'obligation d'établir des postes d'approvisionnements sur la ligne de Chine, après que les Anglais nous eurent fermé leurs ports d'Extrême-Orient.

On installa donc un gouvernement à Obock; des dépôts de charbon et de vivres y furent constitués, et les bâtiments de guerre purent, pendant un temps, s'y ravitailler en denrées et en combustible.

Créée pour la nécessité d'un moment, notre station d'Obock avait rendu les services qu'on attendait d'elle. La guerre terminée, son occupation paraissait sans objet. Sans doute, l'importance de nos colonies d'Extrême-Orient réclamait, comme auparavant, pour notre marine de guerre, un point de relâche entre la mer Rouge et nos pos-

sessions de l'Indo-Chine. Mais la cherté et la rareté des approvisionnements, le peu de profondeur du port, qui ne permettait pas le débarquement à quai des voyageurs et des marchandises, devaient écarter l'idée d'en faire pour nos grands paquebots un poste de ravitaillement et d'escale. Le commerce pouvait-il au moins espérer un écoulement facile de ses produits et un frêt suffisant pour ses bateaux? Obock même, comme le jardin que la petite garnison entretenait à grand renfort d'arrosage, n'était qu'une création artificielle, à peine capable de se suffire à elle-même, à plus forte raison de fournir matière à des transactions un peu actives; autour d'Obock, de vastes étendues désolées, dominées par de hautes montagnes difficilement accessibles, le désert « profond, miroitant, plein de mirages, sinistre avec son soleil qui tue[1] ». Une occupation sans bénéfice ou un abandon sans compensation : telle était l'alternative à laquelle on semblait réduit en 1886.

Avec un sens très net des nécessités et des

1. Pierre Loti, *Propos d'exil.*

intérêts en jeu, le gouverneur de la colonie, M. Lagarde, sut à la fois ménager le présent et préparer l'avenir. En face d'Obock, de l'autre côté du golfe de Tadjourah, se trouvait une rade, connue des boutres arabes, qui offrait un développement assez considérable et de grandes profondeurs où les navires de fort tonnage pouvaient mouiller en toute sécurité.

Les indigènes donnaient le nom de Djibouti au plateau qui la domine, et l'on savait qu'un des chemins convergeant vers Djibouti aboutissait directement à Harrar, province fort riche, occupée en 1887 par les troupes du roi Ménélick. Ce chemin traversait, il est vrai, des régions désolées sur une longueur de près de trois cents kilomètres, mais on n'ignorait pas qu'il était coupé de distance en distance par quelques puits, creusés par les indigènes, par quelques bassins naturels et par des ruisseaux, où les caravanes trouvaient de l'eau en quantité suffisante pour leurs besoins.

C'est à Djibouti que le gouverneur d'Obock projeta de créer un second Établissement. Il se mit à l'œuvre au commencement de 1888. Peu

après, de nombreuses constructions étaient édifiées; puis, grâce aux commerçants, aux boutiquiers, aux trafiquants indigènes et aux nombreux habitants d'Obock qui tous avaient suivi l'impulsion donnée, une petite cité active et grouillante s'éleva bientôt sur ce plateau naguère inculte et désert.

Peu à peu les améliorations que comportait une création aussi hâtive vinrent s'ajouter aux éléments insuffisants de la première heure. Aujourd'hui, Djibouti est une ville prospère de 6000 âmes, reliée à Périm et, de là, à l'Europe par un câble sous-marin. Les paquebots des Messageries maritimes s'y arrêtent, tant à l'aller qu'au retour, six fois par mois, et un mouvement de caravanes, de plus en plus actif, se produit de ce point vers Harrar et inversement.

Djibouti est le nœud vital de notre colonie. C'est lui qui nous a permis de conserver et d'améliorer la situation acquise sur la côte orientale de l'Afrique; c'est par lui que nous avons lié des relations suivies avec l'Abyssinie; c'est lui encore qui nous aidera à développer, à étendre ces relations. Et si l'on considère que Djibouti

est le seul bon port de la côte des Somalis où puissent aboutir directement les produits de l'Éthiopie méridionale, et qu'un chemin de fer, dont les études sont avancées, le reliera prochainement à Harrar et plus tard à la capitale du Choa, n'est-on pas en droit d'en attendre beaucoup?

Mais si on veut lui faire donner tout ce qu'il promet, il ne faut pas rester sur les positions acquises, et dès lors, notre intérêt le plus élémentaire est de nous attacher, par des liens d'une amitié sérieuse et durable, notre grande voisine d'Abyssinie.

C'est dans ce but, c'est pour reconnaître par un acte officiel les rapports de bon voisinage qui existent depuis longtemps entre la France et l'Éthiopie, que M. Lagarde a été chargé d'une mission spéciale auprès du ras Makonnen, qui commande à Harrar.

On a appris en France, avec une patriotique satisfaction, l'accueil enthousiaste fait à la mission tant dans le gouvernement du ras Makonnen qu'auprès de l'empereur Ménélick. Quant à ses résultats, ce sont affaires de diplomates, et il ne

saurait en être question ici. Les notes que je publie sont toutes personnelles; elles ont été rédigées sans aucune préoccupation d'ordre diplomatique. Je devais cette déclaration à ceux qui, en ouvrant ce livre, auraient eu l'espoir d'y trouver un compte rendu plus ou moins officieux de la mission.

Qu'il me soit permis avant de finir de remplir un double devoir de reconnaissance et de probité. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer à Addis-Ababa un des hommes qui connaissent le mieux les choses d'Abyssinie. M. Mondon-Vidailhet, dont les études sur l'Éthiopie sont si appréciées des lecteurs du *Temps*, et qui a consacré des moments précieux à la rédaction de plusieurs ouvrages sur la langue amarique, a bien voulu s'intéresser à ma tentative. J'ai trouvé auprès de lui, avec l'accueil le plus cordial, tous les renseignements nécessaires, et j'ai pu prendre sous sa dictée quantité de notes précieuses.

Je le remercie publiquement; mais qu'il me laisse, ici, exprimer un vœu. Lui qui connaît si bien le pays et ses habitants; qui a réuni, à force de patience, les livres éthiopiens les plus rares

et les plus précieux, et qui, par ses relations très cordiales avec l'Empereur et les grands personnages de l'Empire, a été à même de saisir tous les fils de l'organisation abyssine, pourquoi ne publierait-il pas les nombreux documents qu'il a recueillis, afin de nous donner de l'Éthiopie, non plus un aperçu ou une exquisse, mais un tableau exact et complet?

Son ouvrage ne pourrait manquer d'être accueilli avec reconnaissance par le monde savant, et je souhaite vivement que cette modeste ébauche ne le précède que de peu de temps.

# UNE MISSION FRANÇAISE

# EN ABYSSINIE

## I

### De Djibouti à Harrar.

Nous touchons à Obock le 30 décembre, et dès le surlendemain nous commençons à nous occuper de l'organisation de la caravane. Les tentes et l'outillage indispensable pour bivouaquer en route, lits de camp, tables pliantes, seaux en toile, popotes, cantines, etc., ont été apportés de France. Les lits de camp sont composés d'une simple toile tendue sur des tringles en acier, supportées par des pieds de même métal qui sont creusés et divisés en deux parties s'emboîtant l'une dans l'autre; tringles et pieds se

replient facilement, et le lit, une fois refermé, n'occupe qu'un très petit volume. Quant aux popotes, elles contiennent les ustensiles de cuisine et un service complet de table en fer émaillé, pour deux, quatre ou six personnes. Les cantines sont recouvertes, intérieurement, d'une plaque légère en zinc, destinée à préserver les vivres et les conserves susceptibles de s'altérer à l'humidité, et les tentes, de forme ronde, sont supportées par un pied central divisé en trois morceaux, et recouvertes d'une première toile, doublée, retombant jusqu'à terre, et d'une seconde toile simple placée, en parasol, à vingt centimètres au-dessus de la première. Ces tentes se plantent au moyen d'un double jeu de cordes très longues, constituant une sorte de défense contre les attaques possibles en pleine nuit. Elles ont été copiées sur les tentes du modèle abyssin, qui, comme on peut s'en rendre compte, sont très pratiques. Nous en avons de différentes dimensions, dont une de six mètres de diamètre, qui servira pour les réceptions.

Nous savons qu'en dehors de la viande fraîche, nous ne trouverons sur la route, et surtout dans le désert, ni eau très propre, ni légumes, ni rien de ce qui constitue un peu du confortable nécessaire pour se maintenir en bonne santé dans les

régions que nous allons aborder. Nous nous munissons, en conséquence, de conserves, de pain biscuité, de vin, de bière et même de champagne, accompagnement indispensable des réceptions en perspective.

On achète également des dattes, du tabac, des pièces d'étoffes destinées, aux chameliers du convoi, quand on sera content de leurs services, et à ceux de nos protégés qui se porteront, dans le désert, à notre rencontre.

Il ne manque plus que les chameaux, les mulets de charge et les montures. Les chameaux sont aux pâturages. On dépêche dans l'intérieur des courriers chargés de les recruter, pendant que le futur *abane* (conducteur de caravane) en cherche de son côté. Il en arrive tous les jours quelques-uns, mais une semaine se passe avant qu'on ait pu réunir tous ceux qui sont nécessaires. On les loue d'après un tarif déterminé, mais comme nous tenons à aller vite, il convient de discuter avec leurs propriétaires le taux du *bagchiche* (cadeau) qui leur sera alloué, s'ils consentent à subir nos volontés. Tout se règle assez bien, et entre temps nous achetons des mulets de charge et des mules destinées à nous servir de montures. Pour ménager les bêtes de selle, et être bien sûr qu'elles ne feront

pas défaut, il est prudent d'en prendre deux, au moins, par cavalier. Nous ne négligeons pas cette précaution.

*
* *

11 janvier. — Le jour du départ arrive. Les ballots sont réunis sur la grande place de Djibouti ; ils sont de toutes sortes, de toutes dimensions, et leur nombre est considérable. Autour d'eux, chameaux et mulets attendent au repos, pendant que les chargeurs sont occupés à attacher les colis deux par deux, pour les placer ensuite à califourchon sur le dos des bêtes. Tout ce que la ville contient de population est là qui les regarde faire. Le travail ne se poursuit pas sans difficulté. C'est à qui mettra la main sur les ballots les moins lourds, et comme tout le monde voudrait les avoir, il s'ensuit un échange de mots vifs, des disputes s'élevant en clameurs assourdissantes, et qui n'en finiraient pas, si nous n'intervenions énergiquement.

Les chameaux se laissent charger docilement, mais il n'en est pas de même pour les mulets. Quelques-uns se rebiffent ou se dérobent, quand on va les bâter. Une charge placée à grand'peine

et mal équilibrée sur le dos d'un animal, tombe en l'effrayant, et il part au galop en donnant des ruades et en jetant l'effroi dans les rangs muets des spectateurs indigènes.

Nos domestiques, de leur côté, crient, s'interpellent, courent dans tous les sens, cherchant, qui une selle, qui une courbache, qui ceci, qui cela.

Bref, c'est pendant trois mortelles heures une véritable tour de Babel, et nous sommes littéralement ahuris quand notre troupe s'ébranle.

Devant nous, dans la plaine qui s'étend au-dessous de Djibouti, la caravane se développe sur une longueur de plusieurs kilomètres. Elle comprend environ deux cents chameaux et une centaine de mulets, accompagnés de nombreux conducteurs. Immédiatement devant nous, plus de cent soldats du gouvernement local, des ascars, dont une trentaine montés à chameau, s'avancent sur deux lignes, ouvrant la marche. Quelques chefs des pays par où nous passerons avant d'atteindre le territoire abyssin, se tiennent sur nos flancs, et nos domestiques personnels, comprenant une soixantaine de personnes, suivent, tenant en laisse des mulets ou portant des fusils et des objets qui n'ont pu prendre place dans nos cantines. Les

convoyeurs sont armés de la lance; nos ascars ont le fusil Gras ou le Lebel, et nous avons nous-mêmes des revolvers. Le désert où nous allons nous engager n'est pas malfamé, mais il convient de se garder contre les surprises qui pourraient néanmoins y être à craindre.

C'est lentement et comme à regret que nous voyons s'effacer peu à peu à l'horizon les lignes blanches des maisons de Djibouti. Nous venons de quitter les Européens de la ville, qui nous ont accompagnés jusqu'aux jardins d'Amboulie, et nous sommes encore sous l'impression de cette séparation.

Mais une impression chasse l'autre. La caravane arrive, après avoir suivi une pénible montée, au fort que le Protectorat a fait établir à Hayabelé, voici bientôt quatre ans, et, vue du bas de la rampe, la longue file des chameaux et des mulets offre un coup d'œil pittoresque. Retenus les uns derrière les autres par groupe de cinq, six ou sept, au moyen de longues cordes, les chameaux vont de leur pas tranquille et cadencé. Nous ne tardons pas à les dépasser; quelques-unes de nos montures, peu habituées à ces animaux, se cabrent, reculent, se jettent en dehors du chemin, quand nous marchons près d'eux. De leur côté,

ils s'effraient quelquefois, rompent leurs liens et ne s'arrêtent qu'à la voix connue de leurs conducteurs, qui prodiguent des appels bizarres pour les calmer.

Plus loin, c'est la région broussailleuse du désert qui attire nos regards. Notre curiosité est encore toute neuve, et le moindre objet la tient en éveil. Ici, c'est un paysage fait de monts calcinés par le soleil, de mimosas épineux et de cailloux noirâtres. Là, c'est une caravane de mulets qui se rend à Djibouti. Les bêtes sont chargées de ballots de café provenant de Harrar, et comme le chemin est étroit, nos lignes mutuelles se confondent un moment, puis se retrouvent, et nous suivons, enfin, chacun dans notre direction respective, en bon ordre. Devant nous, nous apercevons, couronnant un monticule à pic, de curieuses ruines affectant des allures de château fort tombé de vétusté. C'est un souvenir des anciennes luttes soutenues dans ce pays entre indigènes et musulmans.

Plus loin encore, de grandes étendues couvertes d'herbes où paissent de nombreux troupeaux s'offrent à nos yeux. Nous nous ressaisissons peu à peu, et à la première étape de Nederck, un point d'eau, l'angoisse du départ s'est déjà bien atténuée.

Nous campons dans un désordre inimaginable. Les hommes ne sont pas encore habitués à dresser les tentes, à parquer les chevaux, les mulets. Il s'ensuit une extrême confusion. Chacun veut en faire à sa tête, et pendant ce temps les tentes restent en panne, chevaux et mulets se sauvent à qui mieux mieux. L'ordre finit par se rétablir, et nous voyons arriver peu après des indigènes conduisant des moutons et portant du lait, du foin, des poulets qu'ils viennent vendre. Ce sont des nomades appartenant à une tribu amie, et on peut se fier à eux en toute assurance.

Les indigènes, en général, habitent le désert toute l'année, et s'y nourrissent de la chair et du lait de leurs troupeaux. Ils ne se rendent guère à la côte que pour y acheter des morceaux d'étoffes qu'ils s'enrouleront autour des reins. Mais c'est là presque un luxe pour eux, et il n'est pas rare de leur voir pour tout vêtement une peau de mouton attachée à la ceinture. Ils ne se mettent pas non plus en frais pour construire leurs huttes : quatre piquets d'un mètre de haut, entourés de branches mortes, supportant quelques broussailles sèches, y suffisent. Il n'est pas besoin de dire qu'ils les abandonnent aussi facilement qu'ils les ont édifiées. Quand ils sont poussés par le besoin de

changer de place ou par le manque d'eau ou d'herbe, ils les quittent, emportant quelquefois les quatre piquets, et en élèvent d'autres dans le nouveau canton qu'ils ont choisi.

Ceux que nous avons sous les yeux sont de grands gaillards au teint d'ocre rouge foncé, avec des membres grêles et des figures assez régulières. Ils ont l'air bon garçon, et notre trésorier, M. Flemeing, n'a pas trop de peine à s'entendre avec eux. Nous n'en trouverons pas toujours d'aussi accommodants, et quelquefois même, ils refuseront d'entrer en marché avec nous.

Après le dîner, nous réglons l'ordre des veilles. A l'exception du chef, chacun de nous prendra à tour de rôle une heure de garde, pendant que huit ascars, quatre pour l'intérieur du camp, quatre pour l'extérieur, veilleront à la fois et seront relevés d'heure en heure. Des feux seront, en outre, entretenus sur le pourtour du camp. A la vérité, ces précautions ne sont peut-être pas indispensables, mais comme nous avons quantité d'objets précieux, des provisions et pas mal d'argent, il vaut mieux ne pas tenter la cupidité des nomades : nous sachant gardés, ils n'auront même pas l'idée de nous attaquer.

La nuit se passe sans incident.

*
* *

Le lendemain (12 janvier) nous gagnons Beyadé, après avoir traversé à Gouroumo un cirque d'un très grand aspect. L'établissement du campement se poursuit avec plus de rapidité et moins de désordre que la veille. Nous sommes installés sur le haut d'un plateau qui domine un lit de torrent ensablé, dont les bords offrent de jolis contours capricieux. Les tentes sont dressées en cercle. Les convoyeurs disposent charges et bêtes tout autour. Avec leurs selles, les chameliers forment de petites huttes très pratiques où ils sont à l'abri des intempéries et de la fraîcheur des nuits. La cuisine est placée derrière un gros tas de pierres, en forme de fer à cheval, qui la préserve du vent; quelques cailloux servent de foyer, et notre cuisinier, un habile homme de race arabe, tire le meilleur parti possible de cette installation sommaire. Dans la soirée, une petite caravane nous rejoint. Elle est composée de quelques marchands abyssins qui regagnent leur pays après un voyage à la côte. Ils étaient descendus chargés d'ivoire et de peaux, et ils remontent, rapportant quelques étoffes et des articles de

quincaillerie. Un prêtre éthiopien, qui vient d'accomplir un pèlerinage à Jérusalem, les accompagne, et ils demandent à se joindre à notre convoi pour traverser le désert.

Au moment où nous les quittons, la sonnerie du dîner se fait entendre. Les tables pliantes sont dressées en plein vent, supportant un service peu luxueux, composé de couverts, de gobelets en fer émaillé, de cuillers, de fourchettes en étain et de couteaux. Des pliants ou des cantines nous servent de sièges, et quand la nuit arrive, nous allumons trois photophores. Je ne parle pas du menu; il est assez varié, et j'ai d'ailleurs dit que notre cuisinier connaît très bien son affaire.

Après le dîner, nous nous promenons un instant autour du camp, et nous gagnons nos tentes, où les tables pliantes ont été rapportées et où nous trouvons nos lits, recouverts seulement de deux draps et d'une légère couverture.

*
* *

De Beyadé à Dousso-Kourmouni, où nous arrivons le 13, le voyage s'est effectué dans un pays aride, désolé, couvert de montagnes entrecoupées

par des gorges profondes. Aussi loin que le regard peut s'étendre, on ne voit que cailloux noirâtres, bouquets de mimosas desséchés, touffes d'herbes grillées par le soleil. Paysage triste, mais non sans grandeur : le vaste cirque du mont Boura, où nous avons passé, est imposant; mais à regarder les hauteurs rougeâtres et calcinées dont il est couronné, on éprouve une impression d'angoisse.

C'est dans ce cirque que fut attaquée, en 1890, la caravane d'un négociant français, M. Pino. Assailli en pleine nuit par une troupe d'indigènes, M. Pino fut heureusement prévenu assez tôt par un coup de fusil tiré de son campement; il eut le temps de sauter sur ses armes et de repousser ses agresseurs, qui s'enfuirent en laissant quelques-uns des leurs sur le terrain.

Grâce à l'action énergique de notre gouvernement de Djibouti, on n'a pas eu d'attaque à signaler depuis lors sur la route de Djibouti à Harrar.

*
* *

Le 14, notre route se poursuit à travers un pays rocailleux d'une monotonie absolue. Pas

Désert des Somalis.

Lit de torrent à Béyadé.

un arbre, pas une montagne intéressante pour reposer la vue. C'est le désert dans toute son horreur; aussi poussons-nous un soupir de satisfaction en arrivant à la station de Férad, un fond de torrent où se remarquent quelques bouquets clairsemés de verdure et une jolie flaque d'eau.

Toute la nuit, un froid très vif; nous sommes à mille mètres d'altitude. Il en sera de même les jours suivants, et c'est une remarque à faire que dans ces contrées montagneuses, des nuits très froides succèdent à des journées où la chaleur a été accablante. Pris un peu au dépourvu, nous avons dû recouvrir les lits avec nos vêtements, en attendant de pouvoir déballer, demain, des couvertures plus chaudes.

*
* *

De Férad à Mordalé, la station suivante, nous nous enfonçons de plus en plus au milieu d'immensités désolées, et une partie du voyage se poursuit dans des gorges profondes très tourmentées. Mais on dirait que nous commençons à prendre plaisir au voyage; nous trouvons aujourd'hui un charme à ce qui n'avait été qu'obsession

pour nous les jours précédents. Une transformation s'est opérée en nous; nous sommes empoignés.

*
* *

En abordant, le lendemain, l'immense plateau de Sarman, nous regardions avec d'autres yeux. La plaine s'étend de tous les côtés à perte de vue; une lueur d'un rouge jaunâtre s'élève de ses sables et se reflète jusque sur le soleil; à droite, à gauche, en avant, les montagnes moutonnent dans des lointains effacés. Ce que l'on éprouve, c'est de l'admiration mêlée d'effroi.

Dès le seuil de ce plateau, nous tombons sur un spectacle tout nouveau pour nous : des milliers de kilomètres carrés sont recouverts d'une couche épaisse de sauterelles. Notre train est de six à sept kilomètres, et nous voyageons pendant une heure vingt minutes au milieu de leurs bataillons serrés, qui nous cachent jusqu'aux touffes d'herbes, jusqu'aux moindres cailloux du chemin. Les sabots de nos mules soulèvent des vols de ces sauterelles, et quand le vent souffle un peu fort, elles s'élèvent en nuage; mais leurs ailes ne sont pas encore entièrement formées; elles ne peuvent

soutenir leur vol, et retombent lourdement après avoir obscurci un moment la lumière du soleil.

En même temps que nous suivions leurs évolutions, notre attention était attirée par des quantités de buttes en terre, de forme conique, d'une hauteur variant entre un et trois mètres. Renseignements pris, ce sont des termitières. Nous essayons d'en abattre deux ou trois, mais nos efforts échouent devant la solidité de leur construction, et nous ne découvrons qu'à grand'peine quelques galeries supérieures d'où les termites se sont retirés. En plein été, on trouve ces fourmis autour de leurs demeures, mais à cette époque de l'année elles restent cantonnées à l'intérieur.

Nous arrivons à l'étape de Dagago, après une longue marche de six heures sous un soleil brûlant; mais nous commençons à être entraînés, et personne ne ressent plus les lourdes fatigues des premiers jours.

Dagago, comme toutes les étapes du désert, est un simple nom. On y trouve quelques puits d'une eau terreuse, mais on ne voit aux environs ni hameaux, ni maisons. Les indigènes élèvent généralement leurs huttes en dehors de la route, et les centres habités n'existent pas au désert. On rencontre seulement, en se promenant dans la

brousse, des réunions éparses de cinq, six, huit ou dix cases au plus.

A Dagago, les vivres frais sont rares; heureusement nous pouvons nous rabattre sur le gibier, dont nous usons largement depuis le départ. Je commence à me faire une modeste réputation de chasseur. J'ai rapporté les jours précédents au campement de nombreux francolins, une petite outarde et quelques *dig-dig* (petite antilope de la grosseur d'un agneau). L'inspecteur a tué, de son côté, des lièvres et des perdreaux.

Je ne veux pas (qui ne le conçoit?) perdre le fruit d'une réputation déjà ébauchée. Avant d'arriver à l'étape, nous avons aperçu un troupeau de gazelles, et c'est à sa recherche que je cours en ce moment. Je suis accompagné d'un de mes hommes, Djemma, un Abyssin métissé de Danakil.

Djemma est un grand gaillard de trente-cinq ans environ, taillé en hercule; sa figure respire la franchise, l'audace et la bonté. Il est gai, bon garçon, aime à rire, et je prends plaisir en route à causer avec lui par l'intermédiaire de Mohammed, un autre de mes hommes, un Somali, qui parle couramment le français et l'abyssin, et nous sert d'interprète. Djemma est un enfant de la brousse; il l'aime par-dessus tout, et passe sa vie à

la parcourir dans tous les sens en quête de gibier. Chasseur excellent, il manque rarement son coup. Je l'ai vu abattre un dig-dig à cent cinquante mètres au fusil Gras, et il a rapporté, avant-hier, une superbe antilope. Je brûle d'en faire autant.

Nous marchons pendant une grande heure; tout à coup mon homme part comme l'éclair : il a découvert les gazelles; mais dans sa précipitation il se montre trop brusquement, et le troupeau fuit à toutes jambes en se divisant. Je rattrape Djemma; il est tout penaud, et comme j'ai vu deux gazelles s'élancer dans la direction d'un petit bois, je lui fais signe de me suivre, et nous nous avançons à découvert. J'ai remarqué, autrefois, qu'en terrain un peu accidenté, comme celui où nous nous trouvons, la gazelle finit généralement par se laisser approcher. Dès qu'elle vous voit, elle se sauve par bonds saccadés; vous continuez à marcher sans vous arrêter, elle détale encore, mais moins vite que la première fois; vous avancez toujours, et la bête finit par s'habituer insensiblement à vous; dorénavant elle ne fuira plus qu'au petit trot ou au pas, et, après une ou deux heures de poursuite, vous pourrez facilement la surprendre du sommet de quelque éminence ou d'un pli de terrain, et la tirer dans

d'excellentes conditions, c'est-à-dire entre cent et deux cents mètres.

C'est cette expérience, qui m'a maintes fois réussi, que j'ai voulu renouveler aujourd'hui. Djemma, qui suivra dorénavant à la lettre toutes mes indications, m'emboîte le pas. Après une heure de l'exercice dont j'ai parlé, nous avions nos deux gazelles en face de nous, à deux cents mètres. Arrêtées, elles tournaient leur museau dans notre direction. Nous visons tranquillement en nous dissimulant derrière un arbrisseau, mais le vent souffle avec rage et nous prenons difficilement la ligne de mire. Nous faisons feu, enfin ; nos bêtes en sont quittes pour la peur, et s'élancent en bondissant. Elles s'arrêtent à deux cents mètres plus loin. Nous les tirons une seconde fois sans plus de succès; mais, au moment où elles détalent, une de mes balles en touche une, qui reste un moment sur place comme frappée de stupeur. Elle repart péniblement, pendant que l'autre est déjà loin. Je mets en joue, mais Djemma m'arrête. Il me dit laconiquement : « Pas besoin ». Nous arrivons bientôt à l'endroit où les gazelles se trouvaient en dernier lieu, et nous suivons celle qui est blessée, aux traces de sang. Nous sommes peu après sur elle; nous la trou-

vons affaissée. Djemma l'achève à dix mètres d'un coup de fusil, puis il prend l'animal, qui pèse au moins soixante-dix kilos, le charge sur ses épaules, et nous rentrons au camp, après une marche de deux interminables heures.

A peine étais-je de retour que nous entendons tout près de nous de nombreuses détonations. Une troupe d'Abyssins s'avance, précédée de deux cavaliers. Ce sont des envoyés du Ras Makonnen, qui se sont fait annoncer dans la journée. Les cavaliers mettent pied à terre, et on nous présente à atto [1] Marcha, gouverneur du cercle de Gueldeïssa, et à atto Atmi, prévôt des marchands de Harrar. C'est justement l'heure du dîner. Bonne fortune dans le désert que des hôtes, même Abyssins ! Bientôt nous devisons gaiement de choses et d'autres. L'Abyssinie et la France font les principaux frais de la conversation et il est assez tard quand nous regagnons nos couchettes.

*
* *

Le lendemain (17 janvier) le camp est levé de grand matin; il s'agit de franchir la très longue

1. Atto veut dire : monsieur, en langue abyssine.

plaine sans eau de Dalaïmaley. Nous l'abordons après une heure de voyage à travers une succession de minuscules plateaux, de gorges, de ravins. Nous avons laissé, sur notre gauche, le poste abyssin de Bio-Kabouba, une jolie oasis, paraît-il, où sont installées les ambulances de la Croix-Rouge italienne, aménagées pour recevoir les prisonniers qui descendront du Choa.

Nous ne sommes pas peu surpris de trouver un peu d'ombre et de découvrir, sur d'assez grandes étendues, des mimosas passablement fournis, quelques lianes et quelques lauriers sauce. Nous éprouvons un plaisir inouï à voir des arbres qui ont des feuilles et qui font de l'ombre, et nous sommes heureux comme des enfants quand un soupçon d'ombrage vient nous garantir des rayons du soleil.

Il fait chaud, l'atmosphère est lourde; nous suffoquons, et la plaine s'allonge à perte de vue. Onze heures arrivent, puis midi, puis une heure, et nous n'en apercevons toujours pas la fin. A une heure et demie, tout le monde est rendu, les hommes demandent grâce, et force nous est de stopper sur place. On s'arrête, chacun s'abrite comme il peut, en attendant les tentes et les provisions qui sont restées en arrière sur les cha-

meaux. Une heure se passe, puis deux; enfin vers quatre heures nous voyons arriver cahincaha les premières files de nos animaux. Les pauvres bêtes n'en peuvent plus, et c'est lourdement qu'elles ploient leurs genoux pour se laisser décharger. A cinq heures seulement, nous pouvons manger une bouchée. Mais la leçon ne sera pas perdue : nous décidons, séance tenante, qu'un repas froid, préparé de la veille, nous suivra dorénavant d'étape en étape sur un mulet.

Une émotion. M. Adam, qui est allé faire un tour de chasse autour du campement, a déchargé son fusil sur un superbe léopard couché dans la brousse. « Ça beaucoup méchant, ça manger moi », s'est écrié l'indigène qui l'accompagnait. Mais *ça* détale rapidement. Le jour des fauves n'est pas encore venu; et nous devons nous contenter de nos inoffensifs francolins.

Les feux sont allumés à la tombée de la nuit; ils forment un vaste cercle autour du camp, et tout autour d'eux, sont groupés, en rond, les hommes d'atto Marcha et d'atto Atmi. Comme nous sommes maintenant en territoire abyssin, nos hôtes se sont aimablement chargés d'assurer désormais notre sécurité. Nos ascars veilleront encore pour le principe, mais quant à nous, nous

pourrons dorénavant dormir nos nuits pleines. S'abandonner au sommeil sans l'appréhension de la garde prochaine, quel délice! Et avec quelle joie nous retrouvons nos couchettes!

*
* *

Le 18, nous nous mettons en route, reposés et pleins d'entrain. Nous allons enfin dépasser cette terrible plaine de Dalaïmaley, où l'on meurt de soif. Ceux de nos hommes qui n'avaient pas eu, hier, la précaution de remplir leurs outres avant le départ, en ont fait la cruelle expérience; aujourd'hui ils tirent la langue. Notre cuisinier est dans ce cas. Pris de pitié, j'obtiens pour lui à grand'peine un verre d'eau. Il l'avale d'un trait. Jamais face de buveur n'exprima satisfaction plus complète. Je dois ajouter que cette action si simple m'a été amplement payée au cours du voyage par beaucoup de petites gâteries très appréciables. Quant à nous, sans les bouteilles de Saint-Galmier dont nous avons eu la précaution de nous munir à Djibouti, nous serions réduits à la portion congrue.

Ce pays de la soif n'est pas toujours aussi

bénin pour ses hôtes d'un jour. En 1875, sur une troupe de quatre mille soldats égyptiens qui se rendaient à Harrar, un millier périt dans la plaine de Dalaïmaley, pour n'avoir pas emporté une provision suffisante d'eau.

Dieu, qu'elle est longue, cette plaine! Nous y marchons depuis quatre heures, et c'est à peine si nous distinguons les crêtes qui la dominent en face de nous. Enfin, nons nous engageons dans un chemin pierreux et difficile, qui nous conduit à Ouarghi, un sommet de montagne où nous campons.

En arrivant, je me retourne sur ma mule pour me rendre compte du chemin parcouru et je reste littéralement stupéfait : les deux plaines de Sarman et de Dalaïmaley se déroulent à l'infini, séparées par une large coupure où des trous béants, des monts chevauchant les uns sur les autres, forment un affreux chaos; de tous les côtés de l'horizon courent des chaînes de montagnes; elles ont l'aspect d'immenses bords de cuvette, et enserrent les plaines à la façon d'un cirque gigantesque. Une lumière éblouissante tombe sur ces montagnes; elle se colore d'un rouge terreux sur Sarman et Dalaïmaley, qui ressemblent à une vaste fournaise infernale.

Ce qu'on éprouve devant un pareil spectacle, c'est l'impression notée déjà : une admiration mêlée d'effroi.

Tout à coup, je sursaute; une fusillade intense éclate à côté de moi : deux rangs de soldats forment la haie à droite et à gauche du chemin. Des amis, bien sûr; mais ce petit coup de théâtre n'était pas prévu dans le programme de la journée. C'est la garnison, entretenue par atto Marcha à Ouarghi, qui vient de tirer une salve en notre honneur.

*
* *

Aujourd'hui (19 janvier) nous escaladons des flancs de montagnes, nous descendons dans des gorges, nous montons sur des plateaux. Exercices très variés, mais fort peu récréatifs; l'atmosphère est lourde, par surcroît. Mais, ô miracle, ô joie, nous apercevons de l'eau. Oui, de l'eau! Et elle coule! le filet en est mince, trop mince, hélas! pour que nous puissions nous y plonger tout à notre aise. Nos hommes, eux, n'en demandent pas tant. Ils se sont précipités, et les voilà qui s'abreuvent à longs traits, et font boire leurs bêtes, pendant que nous nous étendons à l'ombre

Halte à Garaslé.

Un coin du marché à Gueldeïssa.

Vue de Gueldeïssa.

Paysage des environs de Hérer.

d'un grand arbre, de la famille des figuiers. La rivière est bordée, des deux côtés, d'autres arbres de la même essence, ainsi que de gros mimosas et d'une brousse de lianes et de cactus où l'on peut, dit-on, rencontrer des lions. On est bien à cet endroit; il ferait si bon y camper! Mais la halte est à Artou, et nous ne sommes qu'à Garaslé. Nous nous arrachons avec peine, et c'est péniblement que nous reprenons notre route sous le soleil qui flamboie. Nous n'en avons pourtant plus que pour une demi-heure, mais elle nous paraît terriblement longue, et nous sommes littéralement assommés quand nous descendons de mule à Artou.

Heureusement le déjeuner est là; nous commençons par nous restaurer, puis chacun s'en va où son caprice le conduit. La plupart gagnent leurs tentes pour faire un bout de sieste. Quant à moi, je pars pour la chasse. J'emmène naturellement Djemma. D'ailleurs, je n'ai jamais besoin de le prévenir : dès que j'ai mon fusil sur l'épaule, je suis bien sûr de le voir accourir. Les premiers jours, je m'éloignais quelquefois seul, mais au premier détour du chemin il était à mes côtés. Une fois pourtant il avait perdu ma trace; je ne m'inquiétais plus de lui, quand dix minutes après

mon premier coup de fusil, j'entendis derrière moi un bruit d'herbes froissées, un pas précipité, puis un souffle haletant. C'était mon homme. Et le plus naturellement du monde, sans un mot, il m'emboîta le pas.

Nous avançons dans un large lit de torrent desséché, tout rempli d'îlots recouverts d'une luxuriante végétation. Il doit y avoir là dedans des francolins, mais ils sont cachés au milieu des lianes qui leur servent de retraite. Je me place bien à découvert devant chaque fourré, pendant que Djemma y jette des pierres à tour de bras. De temps en temps un, deux, trois de ces oiseaux s'en échappent en volant lourdement, et je puis les tirer tout à mon aise.

En rentrant, je trouve mes compagnons de route le verre en main; ils se font verser le contenu d'une corne de bœuf de grande dimension. Le liquide qui s'en échappe est d'une couleur jaune d'or, et ils ont l'air de l'absorber avec un sensible plaisir. Je le goûte à mon tour, et le trouve délicieux; mais qu'est-ce donc? Tout simplement de l'hydromel. Comme nos ancêtres les Gaulois, les Abyssins apprécient beaucoup ce breuvage; ils le nomment *tedj* et en font une grande consommation. Celui que nous buvons aujourd'hui nous

vient du Ras Makonnen, qui en a envoyé trente cornes.

Mais le jour baisse. Nous nous dépêchons de nous rendre, avant la nuit, à des sources d'eau chaude, qu'on nous a signalées. Nous y faisons nos ablutions en grand, et avec quel contentement! C'est la première fois depuis le départ!

*
* *

Nous avons levé le camp ce matin (20 janvier) à cinq heures et demie. Nous croisons, peu après, une caravane chargée de café et d'ivoire qui se rend à la côte. Elle est assez importante et se compose d'une soixantaine de chameaux et de mulets, conduits par des convoyeurs somalis.

Pour les indigènes, la traversée du désert n'est ni longue, ni compliquée. Comme boisson, ils se contentent de l'eau des puits, et pour leur nourriture ils emportent quelques sacs de riz et de dattes. D'escorte, ils n'en ont pas besoin : traversant leur pays, ils n'ont guère d'embûches à redouter; d'ailleurs ils marchent généralement par groupes, et ne manquent jamais une occasion de se joindre à une forte caravane. Mais pour un

Européen, voyageant isolément dans le désert, ce n'est pas aussi simple. Quand il part de la côte, il doit engager une dizaine d'hommes, dont un cuisinier et un interprète, payés à un taux moyen de vingt francs par personne pour aller à Harrar, et de cinquante francs pour monter jusqu'au Choa. Ces hommes seront armés de fusils à balle, et serviront en route à dresser les tentes, à charger les mulets, à monter la garde et à faire le coup de feu contre les hyènes qui ne manqueront pas de venir rôder la nuit autour de son campement. Il doit acheter, en outre, une dizaine de mulets pour porter la tente, les bagages, les provisions, et pour lui servir de monture à lui et à ceux des hommes qui pourraient tomber malades. Ces mulets lui reviendront à cent cinquante francs pièce environ. En dehors des hommes et des bêtes, il aura à se munir de quelques conserves, de café ou de thé, d'un peu de vin, et de pain biscuité ou de farine, que les indigènes savent transformer rapidement en galettes appétissantes en les faisant cuire sur un simple morceau de tôle. S'il ne fait pas usage de thé, une eau minérale légère lui serait précieuse dans les étapes longues, dépourvues d'eau; et il n'oubliera pas d'emporter, en même temps que de la quinine pour lui et pour

ses hommes, une couverture bien chaude s'il va à Harrar, et deux s'il se rend au Choa. Pour ses gens, il prendra du riz, un peu de farine, des dattes et du tabac. Il ne trouvera pas partout de vivres frais, mais s'il est chasseur, ou si seulement il compte un bon tireur parmi ses hommes, il n'en manquera pas : le gibier abonde dans tout le pays. En Abyssinie, la bête féroce peut être à craindre. Une bonne carabine ne lui serait donc pas inutile.

J'estime que le prix de revient d'un voyage effectué, à l'aller, dans ces conditions, s'élèverait à trois ou quatre mille francs.

Il est huit heures. Depuis le départ nous marchons sur un plateau passablement ombragé, et nous apercevons une bourgade, Gueldeïssa, la première que nous ayons rencontrée depuis Djibouti; nous voyons aussi, pour la première fois, des plantations.

Décidément, il faut dire adieu au désert. J'en éprouve un regret réel. Je m'étais si bien habitué à lui, que je le considérais un peu comme un de ces amis capricieux et fantasques, à qui on passe volontiers toutes leurs fantaisies pour les agréables moments qu'ils vous donnent à leurs heures. Mais ce n'est pas un adieu définitif que je lui adresse; je lui dis simplement : au revoir.

Pour le moment, il n'est plus qu'une ombre évanouie. Nous longeons les premières maisons de la bourgade entrevue, et c'est déjà le bruit, le mouvement, la vie intense. Il y a foule sur notre passage; les quatre mille habitants de Gueldeïssa s'y sont sûrement donné rendez-vous, et le sentiment qui paraît dominer est celui d'une vive curiosité à l'adresse de nos personnes et de la nombreuse escorte qui nous accompagne.

Nouvelle fusillade sur la grande place de l'endroit, où nous pénétrons. Nous mettons pied à terre. Atto Marcha, qui a pris les devants ce matin, nous souhaite la bienvenue; il nous présente ensuite les chefs de l'endroit, puis nous repartons presque aussitôt.

A Gueldeïssa, les caravanes venant du désert se défont de leurs chargements; on les place sur des chameaux frais, on prend de nouveaux abanes (conducteurs de caravanes) et l'on se remet en route vingt-quatre ou quarante-huit heures après l'arrivée.

De Gueldeïssa à Oualdéa, le chemin s'enfonce dans un torrent encaissé entre de hauts rochers souvent à pic. Une eau vive, plus abondante et plus claire qu'à Garaslé, y murmure doucement. Une agréable fraîcheur nous envahit, et nous

apercevons, par échappées, quelques champs de dourah[1].

Que le désert est déjà loin !

Nous quittons ce chemin pour escalader un flanc de montagne couvert de petits bois. A notre approche, une bande de singes s'enfuit en poussant des cris aigus; j'ai bonne envie de me mettre à leur poursuite, mais le soleil monte au zénith, Oualdéa est à deux portées de fusil, et il faut songer avant tout à camper.

Après le déjeuner, mon premier soin est de me mettre en quête de gibier. J'en rapporte vers le soir de différentes espèces, mais pas un seul singe : je n'ai pas eu le courage de tirer sur ces animaux; au moment où j'aurais pu le faire, le cœur m'a manqué. Me jette la pierre qui l'ose !

En regagnant ma tente, je tombe sur une procession de gens portant des œufs, des poules, du dourah, des cannes à sucre et traînant des moutons. Atto Marcha est à leur tête; il s'arrête auprès de M. Lagarde, qui est devant sa tente, et lui offre toutes ces bonnes choses. Au même instant un courrier du Ras arrive à bride abattue.

Il tient un pli à la main et apporte du raisin,

1. Le dourah est une plante qui a beaucoup de rapport avec le maïs.

des cédrats et d'autres fruits. Bonne aubaine! La lettre ouverte et lue, M. Lagarde nous annonce que des troupes nous attendront demain sur la route et que le Ras lui-même viendra au-devant de nous à deux journées de Harrar.

Nous nous couchons en attendant les événements.

*
* *

Le lendemain (21 janvier) on se met en route un peu avant le jour. L'obscurité est encore complète, mais à l'aube nous voyons s'avancer vers nous, du fond d'une gorge, un groupe d'hommes curieusement costumés. Par-dessus des manteaux superbes, des pèlerines en peaux de léopard, de panthère ou de lion, sont jetées négligemment sur les épaules; sur la tête, des mitres d'un curieux travail ou des crinières de lion arrêtées par deux rubans, un vert et un jaune, qui retombent dans le dos jusqu'à la ceinture.

Nous mettons pied à terre. Les présentations ont lieu. Le Dedjazmatch, prince Biratou, le Kagnazmatch Ouaké, les Garazmatch Sélaschi, Rata, entourés de leur état-major, nous serrent la main. Les troupes, que nous n'avions pas aperçues

tout d'abord, sont massées sur des rochers; les soldats présentent les armes; de brefs commandements, puis le silence. C'est imposant. Le paysage ne prête pas peu à la grandeur du spectacle. Nous sommes entourés de montagnes de tous les côtés; dans le bas de la gorge coule un torrent, et le soleil commence à poindre. On se croirait transporté dans un conte de fées. La couleur du tableau est encore rehaussée par les costumes multicolores des chefs, par les chamma[1] blanches, coupées d'une large bande rouge, des simples soldats.

On se met en route, et comme le chemin se déroule dans des gorges profondes, dans des lits de torrents aux eaux parfois rapides, et sur les flancs de crêtes très escarpées, les soldats, pareils à des acrobates, suivent en courant sur les côtés, sans un écart, sans un faux mouvement, avec une agilité extraordinaire.

Tout notre voyage s'effectue dans un pays extrêmement tourmenté; par moments nous côtoyons des précipices sans fond, et nous ne sommes pas peu surpris de voir dans tous les endroits cultivables de ce chaos des champs de

1. La chamma n'est pas autre chose que la toge romaine.

dourah très bien soignés et irrigués avec beaucoup d'art.

Enfin, après deux heures environ de montées et de descentes fort difficiles, nous arrivons à l'étape de Bélaoua.

A quatre heures, nous offrons un lunch au Kagnazmatch Ouaké et aux Garazmatch Sélaschi, Rata; le ministre prend de son côté le prince Biratou.

Nos hôtes ont l'air intelligent, ouvert; ils sont gais, pleins d'entrain, et la joie est marquée sur leurs visages. Ils nous racontent les péripéties de la bataille d'Adoua; nous leur parlons de la France, et, bien que nos conversations aient lieu par l'intermédiaire obligé d'interprètes, l'entretien est plein d'effusion. A six heures, au moment de la séparation, nous donnons nos noms à ces messieurs qui ont insisté pour les avoir.

En somme, journée bien remplie, accueil cordial, excellente impression. Nous nous demandons le soir en nous quittant ce que peut bien nous réserver la suite.

*
* *

Le 22, nous partons de Bélaoua à six heures,

escortés des troupes qui sont venues la veille à notre rencontre.

Nous recommençons à monter, et pendant une heure un quart environ nous escaladons des cimes très escarpées. Il fait bon, l'air est frais et la marche n'est pas trop pénible. En haut, changement de décor : les bouquets épars de verdure, les broussailles, les petits bois, ont fait place à des taillis épais; et du haut d'une crête principale où nous arrivons, on découvre toute une région entièrement cultivée. « Mais c'est la Suisse! » dit à côté de moi M. Flemeing, qui a visité plusieurs fois ce pays. Il finit à peine son exclamation que nous entendons sur nos derrières des cris de surprise. En faisant volte-face, nous apercevons une mer immense qui vient expirer à nos pieds. Mon premier mouvement est de me frotter les yeux. Suis-je bien éveillé? Eh! oui. Et je distingue parfaitement des îlots, de grosses vagues qui moutonnent. Pourtant ces vagues ont l'air figées, ces îlots n'ont aucune trace de végétation. Nous sommes à deux mille trois cents mètres d'altitude, et les nuages accumulés à nos pieds au flanc de la montagne nous ont donné pour un moment l'illusion d'une mer de glace surgissant en plein désert.

La pente que suit la colonne à la descente est extrêmement rapide, et les mules ne s'y aventurent qu'à pas comptés; des glissades se produisent, et nous ne sommes qu'à demi rassurés. Enfin, après une heure qui nous semble longue, nous abordons un terrain moins dangereux.

Le plateau que l'on voyait d'en haut en raccourci s'étale maintenant aussi loin que la vue peut s'étendre. Un dernier crochet du chemin à parcourir, et nous en apercevrons le premier plan.

Un coup de théâtre habilement ménagé nous y attend : l'armée du Ras est devant nous, et il y a là, tant en cavaliers qu'en fantassins, un grand déploiement de forces, qu'accompagne tout un monde de serviteurs. Le soleil vient de se lever; il éclaire toute cette masse et fait miroiter l'or et l'argent des boucliers, les fers des lances et les fusils. Les tons rouge, orange, vert et gris sombre des uniformes se marient dans un ensemble réjouissant.

Mais voici le Ras qui s'avance. Il est entouré de sa maison militaire, et suivi de gens qui soufflent dans de grandes trompettes, de longues flûtes, ou jouent de la guitare (*massinco*). Il sort de ces instruments des sons barbares tout à fait en harmonie avec ces visages d'Africains bronzés,

Le Dedjaz-Biratou, le Cagnaz-Ouaké, le Garaz-Selaschi.

Arrivée à Belaoua.

Entrée de la mission à Harrar.

Sur la grande place de Harrar.

Chefs abyssins et membres de la mission à Belaoua.

De Belaoua à Gomboltcha.

aux traits énergiques. Les guitares donnent en même temps, avec leurs cordes profondes, des tonalités en mineur, étranges comme sonorité grave.

A quinze pas de nous, le Ras descend de mule. Nous l'imitons. M. Lagarde et lui se rejoignent et se donnent l'accolade; nous sommes présentés, et nous reprenons notre route, les cavaliers devant, le Ras et le Ministre marchant de front, et les fantassins suivant sur notre flanc droit; ils se masseront plus tard à droite et à gauche du chemin.

Le plateau est couvert d'immenses prairies et de champs de dourah, dont la récolte est faite. A peine y sommes-nous engagés que les cavaliers s'élancent à bride abattue dans toutes les directions et se livrent à des combats simulés de lances. La lance est remplacée par de longues cannes de roseau. Ils vont, viennent, se suivent, se dérobent et s'envoient des nuées de projectiles tout en courant à fond de train. Ils parent les coups avec les boucliers d'une façon très habile, et quand ils sont pris de court, ils s'arrêtent brusquement ou se jettent à bas de leurs montures. Néanmoins ils se laissent toucher quelquefois, et tout bénin que soit ce jeu, il y a quand même des écorchures, quelques chutes graves.

Djemma, lui, qui est guerrier dans l'âme et s'est mesuré avec les Italiens à la bataille d'Adoua, a voulu prendre part à la lutte. Il s'est fait prêter un cheval, et s'est jeté dans la mêlée ; mais il m'arrive bientôt en se tenant le cou : une canne l'a atteint à la gorge, et il respire péniblement. Le docteur verra cela plus tard.

Ces exercices qui donnent le vertige, tant ils sont rapides et mouvementés, durent jusqu'à notre arrivée à Gomboltchat, où nous mettons pied à terre à dix heures et demie.

Le Ras va dans sa tente, et vient peu après rendre visite à M. Lagarde. C'est un homme de quarante ans, aux traits fins et délicats. On le dirait presque timide, mais cette timidité m'a tout l'air de cacher une profonde finesse, et une énergie peu commune. Il passe d'ailleurs pour un diplomate consommé, et s'est battu très bravement pendant la guerre, notamment à Adoua, où il a reçu deux blessures.

Après son départ nous voyons arriver toute une armée de serviteurs et de servantes, ces dernières accompagnées d'un eunuque, qui nous apportent les provisions les plus variées et en quantité considérable.

Ces Abyssins agissent royalement et mettent tout en œuvre pour nous plaire.

Sur le soir, le Ras nous quitte avec une partie de son monde; il va sans doute préparer la réception qui nous sera faite demain à Harrar. A demain donc le grand jour.

## II

### A Harrar.

Considérablement grossie, notre colonne s'ébranle le 23 à six heures et demie; elle gagne bientôt une nouvelle descente, et d'une altitude de deux mille trois cents mètres où nous étions hier matin, nous ne tarderons pas à passer à dix-sept cents mètres. A mi-chemin, nous rencontrons les Pères de la mission catholique de Harrar, et un peu plus loin les Français de cette ville, qui se sont portés à notre rencontre.

Nous nous serrons les mains avec effusion : il y a déjà si longtemps que nous n'avons pas vu de nos compatriotes!

Un peu avant la ville, le chemin longe des deux côtés de grands champs de caféiers, de bananiers, de dourah, de cannes à sucre. Mal-

heureusement les récoltes sont faites depuis quelques jours, et il ne nous est pas possible de jouir du coup d'œil, charmant, paraît-il, qu'ils offrent avant cette époque. Mais nous n'avons plus le temps de nous arrêter à un regret. Nous arrivons en haut d'une petite colline, d'où l'on aperçoit tout le panorama de la ville, et un spectacle saisissant s'offre à nos regards : les terrasses des maisons, les chemins, les champs, le mur d'enceinte sont couverts de monde; le fort de Harrar est entouré d'une dizaine de cordons circulaires de soldats, qui s'étagent en amphithéâtre, et des troupes en masse compacte sont groupées aux abords de la ville.

Bientôt le canon tonne, les musiques jouent, et les murmures de la foule s'élèvent en un brouhaha sourd. Notre petite troupe marche maintenant au milieu d'une double rangée de guerriers qui présentent les armes, et arrive peu après à la porte principale de la ville.

Le Ras s'y tient, entouré de tous ses chefs. Nous mettons pied à terre. Il y a échange de paroles amicales entre le Ministre et le Ras, puis on nous conduit par des rues tortueuses, bondées d'une foule qui s'écrase, sur une place où le clergé de la province nous reçoit en grand

Réception par le clergé de Harrar.

Réception par le clergé de Harrar.

Terrasses des maisons à Harrar.

Vue de Harrar.

apparat. L'archiprêtre présente la croix au Ministre, qui baise ensuite les saintes images portées par des prêtres. Trois dignitaires de l'Église s'avancent aussitôt après en rythmant un pas cadencé, soutenu par les sons de gros tambours. Arrivés à notre groupe, ils reculent et s'avancent de nouveau, pendant que le clergé entonne une sorte de mélopée monotone.

Après la cérémonie, toujours à pied et entourés des grands personnages de la province, nous nous rendons dans la maison du Ras. Il nous fait monter sur la terrasse supérieure, et nous assistons de là à un spectacle d'un nouveau genre. Toutes les troupes, quinze ou vingt mille hommes environ, s'échelonnent par rangs successifs du bas de la ville jusqu'au sommet du fort. Sous le soleil qui flamboie, c'est un éblouissement de costumes multicolores et de tons jaunes, verts, rouges, les trois couleurs des étendards éthiopiens. A un signal donné du fort par un coup de canon, une fusillade nourrie éclate au premier rang et se prolonge sans interruption jusqu'au dernier.

C'est le bouquet de la fête et quel bouquet! Dès aujourd'hui nous sommes les hôtes du Ras. Il met à notre disposition sa maison repeinte,

décorée et tapissée à neuf pour la circonstance. Nous y coucherons et y prendrons nos repas, préparés par ses cuisiniers, jusqu'à notre départ.

Le sentiment qui se dégage de cette suite de fêtes est qu'elles dépassent la portée d'un événement ordinaire. Nous sommes reçus, de l'avis même des vieux Éthiopiens, d'une façon qui n'a pas de précédent; et cette démarche du clergé, venu en corps pour nous saluer, a surpris tout le monde; car le clergé abyssin, très puissant, forme le noyau du vieux parti éthiopien, c'est-à-dire du parti hostile aux Européens.

Nous passons la soirée à nous installer.

*
* *

Nous avons assisté ce matin (24 janvier) à la messe des Pères français de Harrar. Tous nos compatriotes de la ville étaient présents, et à l'issue de la cérémonie on nous a présenté les enfants de la mission. Deux d'entre eux ont débité des vers de circonstance, gentiment tournés, et chanté un hymne en l'honneur de la France.

En quittant la mission, nous nous sommes

rendus chez le Ras à une réception des grands chefs de l'armée de Harrar, et l'impression que j'en rapporte est des plus profondes. Ces hommes ont des têtes mâles et énergiques, qui respirent la force et l'intrépidité, et on n'est pas surpris, en les voyant, des prodiges d'audace que les troupes abyssines ont accomplis pendant la dernière guerre.

Les soldats[1] que nous avons sous les yeux sont aussi de rudes guerriers, et s'ils n'ont en général ni une taille élevée, ni même une apparence très robuste, ils sont d'une résistance à toute épreuve et capables de s'élancer à l'attaque résolument, après avoir couru toute une journée dans leurs montagnes sans boire ni manger. En campagne, la sobriété est d'ailleurs chez eux une règle étroite, et l'habitude de marcher nu-pieds leur donne une grande supériorité sur des troupes européennes. Que de fois ne leur ai-je pas entendu dire : « Vos souliers sont une gêne; vous glissez à chaque instant, et il vous est impossible de soutenir une allure rapide dans nos pays escarpés. »

1. Sauf les possesseurs de biens militaires, qui doivent le service personnel ou par procuration, est soldat qui veut, mais il n'est guère d'Abyssin qui n'aspire à le devenir.

Ils sont, de plus, résolus jusqu'à la témérité, et n'hésitent pas à attaquer le lion et la panthère au fusil ou à l'arme blanche. Les dépouilles de ces bêtes féroces, que beaucoup d'entre eux portent sur leurs épaules, le prouvent surabondamment. Nul ne peut s'en revêtir s'il n'a tué lui-même l'animal.

Ces qualités du guerrier abyssin sont mises en valeur par une hiérarchie et un ordre de marche qui donnent beaucoup de mobilité aux troupes. Le *Bacha*, ou officier inférieur, est un chef de cinquante, cent hommes et quelquefois plus; le *Chalaka*[1], ou officier supérieur, en commande mille. Les Bacha et les Chalaka obéissent à des officiers généraux, appelés *Garazmatch* (chef de l'aile gauche) et *Cagnazmatch* (chef de l'aile droite) qui dépendent eux-mêmes de généraux de corps. Ces généraux sont les *Dedjazmatch*, et au-dessus, les *Ras*, sorte de maréchaux. L'importance des grands chefs varie selon la valeur numérique de leurs contingents, et il arrive que des Garazmatch commandent souvent à plus

1. Après le Chalaka on peut placer les *Balambaras*. Ce grade sert à désigner les commandants de forteresse; mais il n'est souvent qu'un simple titre honorifique. A partir du rang de Balambaras, le grade est la propriété de l'officier, alors même qu'il n'exercerait aucune fonction.

de troupes que des Dedjazmatch, et que tel Cagnazmatch de l'empereur a plus d'autorité et plus d'hommes sous ses ordres que tel autre Dedjazmatch d'un Ras quelconque. En campagne, le commandant du corps d'avant-garde porte le titre de *Fitaorari*, et le commandant du corps d'arrière-garde celui de *Ouobo* ou *Wobo*; mais ce sont là des fonctions qui peuvent être données à un Dedjazmatch, à un Ras ou à un Roi.

Au cours de la dernière guerre, par exemple, il y avait deux corps d'avant-garde, commandés par le Dedjazmatch Gébayou [1] et le Ras Makonnen. Le corps d'arrière-garde était dirigé par le roi du Godjam.

Les campements de l'armée sont réglés avec une exactitude parfaite : lorsque le commandant dresse sa tente, tous les chefs savent à quelle distance et dans quel ordre ils doivent installer les leurs, et il ne se produit jamais de cohue ni de faux mouvement.

A Adoua, le camp de l'empereur comprenait trois cercles concentriques, disposés de la façon suivante :

Les tentes du souverain et de la souveraine

1. Le Dedjaz-Gébayou est le vainqueur d'Amba-Alagui; il fut tué, plus tard, à Adoua.

étaient placées au centre du premier cercle; leurs maisons respectives, disposées à gauche pour celles de l'empereur, à droite pour celles de l'impératrice, se tenaient un peu en retrait de ces tentes; les ateliers et les magasins occupaient le côté arrière gauche; les cuisines, ayant à gauche les *Azaj* (intendants de la bouche) de l'empereur, à droite les Azaj de l'impératrice, venaient tout à fait derrière; ensuite la tente du grand écuyer et les écuries touchaient presque la lisière du cercle, et cette lisière elle-même était entièrement bordée par la garde du Négus.

En avant du deuxième cercle, à droite et à gauche s'élevaient les tentes des Ras, suivies à gauche et en arrière des tentes des Dedjazmatch. Le côté droit était réservé à l'*Afa-Néjus* (bouche du roi) et derrière lui, en face de l'empereur, à la tente de l'*Aboun* ou à l'église, comme l'appellent les Abyssins, sans doute parce qu'elle contient le *tabot*, autrement dit le Saint-Sacrement.

Enfin le troisième cercle était occupé en avant par les Fitaorari de gauche et de droite, à leurs places respectives; au-dessous d'eux, à gauche, par les Garazmatch, à droite, par les Cagnazmatch et en arrière par le Ouobo.

Dans la dernière guerre, la disposition habi-

tuelle de l'armée abyssine, qui poursuivait alors un but déterminé, se trouvait un peu modifiée. En temps ordinaire, on compte quatre grandes

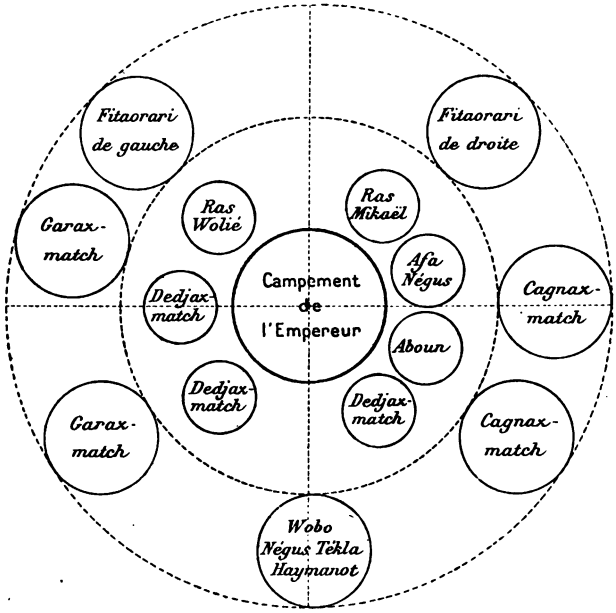



Fig. 1.

lignes, qui sont les suivantes : Fitaorari en avant, Cagnazmatch à droite, Garazmatch à gauche, Ouobo en arrière, le commandant restant au centre. Et si l'armée doit, pour une cause

quelconque, changer subitement son ordre de marche, celle des quatre grandes lignes qui se trouve en tête devient naturellement l'avant-

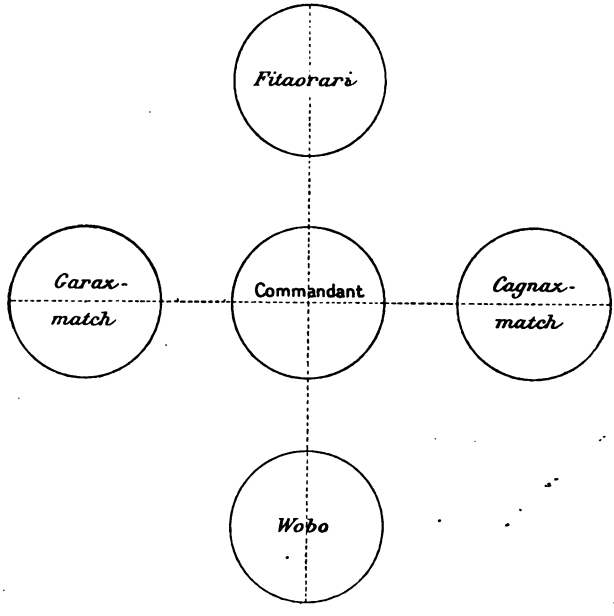



Fig. 2.

garde, sans que les troupes aient besoin par suite de se livrer à des conversions. Et si c'est, par exemple, le Ouobo, il passe Fitaorari, l'aile droite devenant l'aile gauche, et ainsi de suite.

Cette mobilité de l'armée abyssine lui permet d'effectuer tous ses mouvements pour ainsi dire d'instinct et avec la plus grande précision. De plus, quand elle s'ébranle, toutes ses grosses unités suivent, sans s'écarter de l'ordre indiqué par leur position. Si elles deviennent flottantes ou se dispersent dans les passages difficiles, elles se retrouvent l'instant d'après avec une entente et une facilité qui sont, paraît-il, remarquables [1].

*
* *

26 janvier. — Un instant après le lever, on nous convoque pour aller rendre la politesse que nous a faite le clergé de Harrar en venant à notre rencontre, et pour assister en même temps à un office abyssin.

Quand pourrons-nous enfin nous reposer? Tel est le cri de chacun; mais ce moment d'humeur est vite dissipé, et nous pensons déjà en route à l'Inconnu que nous allons approcher.

A peine avons-nous pénétré sous les arcades de

1. Voir, pour plus de détails sur l'organisation de l'armée abyssine en campagne, l'opuscule de M. Ilg : *Die äthiopische Heeres-organisation 1896. Schweiz-Monatschrift für Offiziere aller Waffen.*

l'église réservées aux assistants, qu'une cinquantaine de prêtres, vêtus de longues robes blanches et coiffés d'une sorte de toque blanche, se mettent à chanter les psaumes de David sur le même ton de psalmodie monotone qui nous a déjà frappés. Ils marquent la cadence avec leurs pieds, leurs mains et le haut du corps, tout en agitant un instrument de forme triangulaire. Les deux extrémités en sont reliées par des baguettes mobiles qui rendent un son de ferraille. Deux prêtres tapent en mesure sur de gros tambours. Les psaumes sont terminés, on récite l'évangile du jour, et la messe commence à l'intérieur du temple. Aucun profane n'y pénètre, mais de dessous le péristyle où nous sommes, on entend l'office et on voit un large rideau lamé d'argent qui cache l'autel. Au moment de la communion, trois prêtres et deux enfants de chœur sortent, toujours psalmodiant et exécutant un pas cadencé, qui se prolongera jusqu'au moment où ils rentreront dans le sanctuaire. « La danse de David devant l'Arche », dit quelqu'un auprès de moi. Les enfants de chœur ont en main une ombrelle qu'ils maintiennent au-dessus du Saint-Ciboire porté par un prêtre. Le pain et le vin y sont contenus, les fidèles communiant sous les deux espèces ; malheu-

reusement personne ne s'est présenté pour communier.

Après la cérémonie, qui a duré environ deux heures et demie, tout le clergé en chœur a chanté un cantique en l'honneur de la France.

La religion officielle éthiopienne diffère de la religion catholique en ce qu'elle n'admet en Jésus-Christ que la nature divine. Ce sont les opinions religieuses professées par Dioscar, patriarche d'Alexandrie, à la suite de l'hérésie d'Eutychès.

La séparation de l'Église éthiopienne d'avec l'Église romaine eut lieu après le concile de Chalcédoine.

Le catholicisme, introduit déjà au IVe siècle en Ethiopie par St Frumence, — un peu avant l'hérésie eutychéenne, — y fut même un instant prédominant, à la suite de l'expédition portugaise au XVIe siècle; mais l'intolérance des Jésuites amena dans le pays de tels désordres, que la religion romaine y a été depuis lors tenue en défiance.

*
* *

Nous consacrons les journées des 27, 28, 29 janvier à visiter la ville et les environs.

Vu de loin et dans le magnifique décor où il est placé, Harrar ne manque pas d'originalité : des monts élevés entourent de tous les côtés la colline sur laquelle il s'élève, et l'un d'eux, le Gondoro, atteint trois mille deux cents mètres d'altitude; une succession de champs, qu'on appelle ici des jardins, s'étend au loin dans la campagne.

Mais si l'on visite la ville en détail, l'originalité fait place à la banalité et au désordre; les maisons, construites en pierre et en pisé grisâtre, ont un ton uniforme et sombre; les paillotes, de forme ronde, faites en tiges de dourah reliées par des cordes, et recouvertes de toits de chaume, sont noires et tapissées de toiles d'araignée. Les rues sont coupées par endroits de véritables seuils de roches qui en rendent l'accès pénible et même difficile.

Peu de monuments originaux. A citer seulement l'église abyssine, édifiée sur l'emplacement de l'ancienne mosquée, le minaret de cette mosquée, qui a été conservé, et, derrière l'église, affectant des dimensions de palais, une vaste maison en construction destinée à l'Empereur. Elle n'a rien de particulier, si ce n'est un essai d'ornementation indien assez étrange. Seule, la grande place de Harrar offre quelque intérêt. En

Cimetière arabe à Harrar.

Un chef abyssin

Vue de Harrar.

Un coin de place à Harrar.

face de l'église, qui occupe un de ses côtés, se dresse l'habitation actuelle du Ras, vaste agglomération de constructions bizarres de tout ordre. A l'entrée, un curieux portail ornementé de queues d'éléphants et surmonté de deux lions en plâtre qui regardent la place. Les queues d'éléphants sont rapportées en grand triomphe par les heureux chasseurs de ces pachydermes.

En somme, la ville est maussade pour ne pas dire plus; mais il n'en est pas de même des environs, où la vue se repose avec plaisir.

Les champs partent du mur d'enceinte et occupent tout l'espace compris entre ce mur et le sommet des montagnes environnantes. Ils sont cultivés, irrigués et entretenus avec art; les caféiers surtout, entourés d'une petite cuvette formant réservoir, sont l'objet de soins tout particuliers; et l'on a plaisir à voir ces petits taillis verdoyants qui grimpent de tous les côtés jusqu'à l'horizon. Les Harraris passent d'ailleurs pour des agriculteurs soigneux et intelligents. Et je ne suis pas surpris que leurs champs aient été baptisés du nom de jardins. Sait-on qu'une partie du café vendu en Europe sous le nom de Moka provient de leur pays?

Grâce à eux, le Harrar est un véritable grenier

d'abondance, autour duquel se sont exercées, ces vingt-cinq dernières années, les plus vives convoitises.

Les Égyptiens l'envahirent d'abord en 1875 et le gardèrent sous leur dépendance jusqu'en 1884. A cette époque les Anglais, après avoir aidé l'ancien émir du pays, Abdou-Laï, à les en chasser, essayèrent d'y établir un semblant de protectorat, tout en conservant à Abdou-Laï ses pouvoirs; mais ce dernier ne tarda pas à se déclarer indépendant.

A son tour, l'empereur Ménélik, se souvenant que le Harrar avait été autrefois province éthiopienne, résolut d'en faire la conquête. Il entra dans le pays, battit les troupes d'Abdou-Laï et le fit lui-même prisonnier (janvier 1887); il le renvoyait peu après à Harrar, où il s'occupe encore aujourd'hui, sous la dépendance d'un Ras, de l'administration du pays.

L'occupation abyssine, solidement établie, peut être considérée comme définitive.

Après ces épreuves successives, les Harraris eurent encore à subir en 1890 une épidémie de choléra terrible, qui fit périr un bon tiers de la population. Est-ce l'habitude du malheur qui les a ainsi façonnés? Ils sont tristes, mornes, et un

profond découragement, voisin parfois de l'abêtissement, se lit sur la plupart des physionomies.

*
* *

Le 30 janvier nous allons déjeuner chez le représentant de la maison Tian, l'aimable M. Guigniony, bien connu de tous les Européens de passage à Harrar, auxquels il prête l'aide la plus amicale. Nous avons trouvé réunis à sa table plusieurs Français, dont l'un d'eux, M. Buffet, un peintre de talent, se rend à Addis-Ababa pour faire le portrait de l'empereur Ménélik. M. Buffet est un artiste consciencieux et personnel autant que modeste, et nous admirons beaucoup un tableau plein de mouvement, de couleur et de vérité, où il représente la grande place de Harrar à un moment où le Ras reçoit les chefs de sa province. Il le destine au Salon de cette année, et nous lui souhaitons tous le plus franc succès.

*
* *

Aujourd'hui dimanche (31 janvier) nous sommes invités par les Pères de la mission à partager leur repas de midi. Nous arrivons chez

eux un peu avant la messe, et nous rencontrons quelques familles abyssines.

Les femmes ont en général l'air distingué; elles sont grandes, bien faites, jolies pour la plupart, et portent avec aisance, par-dessus des robes blanches, la chamma (toge) qui est le vêtement national. Les hommes sont de taille moyenne, bien découplés, secs, nerveux, et sont vêtus sous la chamma d'un petit pantalon blanc qui leur descend jusqu'aux genoux.

Quant aux bambins, ils ont des figures intelligentes, fort éveillées, et sont habillés comme leurs parents.

Après le déjeuner, M. Guigniony, qui était des nôtres, me dit : « Un négociant grec d'ici, M. Marcos, m'a fait promettre d'aller ce soir à sa campagne; venez-vous avec moi? — Bien volontiers. » Je n'étais pas fâché de cette occasion de promenade; la vie de Harrar est si monotone! Un moment après nous courions à cheval dans la campagne. Mais notre allure ne tardait pas à se ralentir; nous côtoyions des ravins béants, d'affreux précipices, et force nous était d'aller au pas, quelquefois même de mettre pied à terre.

Enfin, après deux heures d'une marche très pénible, nous arrivions à Hérer, sur les propriétés

de M. Marcos. Ces propriétés occupent le fond d'un vaste cirque, à mille six cents mètres d'altitude, et sont dominées par le Gondoro qui s'élève, comme on sait, à trois mille deux cents mètres. Le site est à la fois sauvage et charmant; en haut, de tous les côtés, des pics abrupts et dépourvus de végétation se dressent dans un désordre chaotique; au fond du cirque, un joli filet d'eau miroite au soleil et coule capricieusement entre des plantations de café, des champs de coton, d'indigo, de dourah, de piment, de canne à sucre.

Nous sommes reçus à bras ouverts par M. Marcos et par quelques invités qu'il a réunis. M. Buffet est du nombre. Ces messieurs se lèvent de table, et nous voyons encore suspendus au milieu d'une hutte en feuilles de bananier, improvisée pour le déjeuner, les restes d'un mouton qui avait été cuit tout entier à la broche.

On se promène dans les propriétés et on cause : « De loin en loin, nous dit M. Marcos, on signale le lion dans les environs, et un de mes serviteurs a vu ces temps derniers un léopard tout près d'ici. » A ce mot de léopard, M. Guigniony bondit : « Un léopard!... Mais il faut organiser un affût... Il faut rester là ce soir... » Nous

appuyons. M. Buffet est enchanté; son tempérament d'artiste se réveille, et il nous dit déjà les sensations neuves que nous allons éprouver. Moi, je serais bien content de voir d'un peu près, pas trop pourtant! une bête féroce en liberté.

Mais nous n'avons pas emporté les fusils qui conviendraient pour la tirer, les provisions de bouche nous font défaut, et, malgré notre impatience de nous mesurer avec les grands fauves, nous remettons la partie au mercredi suivant. Ombre de Tartarin, veille sur nous!

*
* *

Les journées du 1er et du 2 février me paraissent longues; je voyage, en pensée, dans les montagnes de Hérer, à la poursuite du léopard, et c'est à peine si, le 1er février, je remarque dans les rues de Harrar aboutissant à la grande place quantité de personnages à mule, accompagnés d'une nombreuse escorte [1] à pied. Je n'y pense qu'en me retrouvant le soir au milieu de mes compagnons de route, et l'un d'eux m'apprend

1. Ici les Abyssins marchent toujours entourés de leurs gens.

Chez M. Guigniony après déjeuner.

Sources de la rivière de Hérer.

Sources de la rivière de Hérer.

La vallée de Hérer et le mont Gondoro.

Rue conduisant au marché de Harrar.

Place du marché à Harrar.

que j'ai vu des chefs abyssins se rendant à une réception du Ras.

Le lendemain, j'arrive par hasard, au cours d'une promenade à travers la ville, sur la place du marché, que je n'avais pas encore vue. J'ai suivi pour y parvenir une rue en pente rapide et coupée de rochers, dont toutes les maisons sont des boutiques. Là des Grecs et des Arméniens vendent de la quincaillerie, des étoffes, des armes, des cartouches, etc.

Ces boutiques sont précédées de larges estrades, sur lesquelles tous ces articles s'étalent pêle-mêle dans un désordre pittoresque. De nombreux indigènes se tiennent devant, et débattent avec animation le prix de vente; ils sont abrités des rayons du soleil par les toits des maisons qui débordent des deux côtés de la voie et se rejoignent presque.

La place elle-même, bordée de boutiques semblables, est remplie par les gens du pays, qui ont apporté des échantillons de tous les produits de la province : dourah, canne à sucre, piment, galettes de pain, petits tas de bois, beurre, légumes, etc., le tout contenu dans une multitude de petites corbeilles.

La foule s'y écrase littéralement; vendeurs et

acheteurs y discutent avec force gestes, et il s'en élève un brouhaha assourdissant. Au moment où je pars, une caravane d'ânes, chargés de ballots de café, produit une bousculade terrible. Je joue des coudes; les indigènes qui m'accompagnent poussent devant, à droite, à gauche, et nous finissons par nous dégager et par gagner une rue adjacente. Ouf!

*
* *

3 février. — Le grand jour est enfin arrivé. Le docteur se décide à m'accompagner; nos compagnons nous font promettre de leur rapporter des griffes de lion, et saluent notre départ de force railleries.

Nous rejoignons MM. Guigniony et Buffet, qui emmènent M. X... (je ne me crois pas autorisé à citer le nom), et notre petite troupe, escortée d'une dizaine d'hommes, et largement approvisionnée d'armes et de munitions, s'ébranle à une heure de l'après-midi. Nous devisons joyeusement; nous sommes heureux; les lazzis courent, et les échos des montagnes semblent se mettre à l'unisson, tant ils nous renvoient, avec une sonorité inaccoutumée, nos joyeux propos.

Cette journée s'annonce bien; il va sûrement se passer quelque chose.

Enfin, nous atteignons le but du voyage; on s'installe dans un campement improvisé, et M. Buffet, le docteur et moi nous allons reconnaître le terrain avant la tombée de la nuit, pendant que M. Guigniony et M. X... s'occupent des préparatifs du repas.

Nous avisons sur une montagne escarpée un coin propice. Il est situé au-dessous d'une vaste hutte habitée par un serviteur de M. Marcos. Nous serons bien là; quelques buissons protecteurs nous serviront d'abri, et la chèvre, que nous avons donné mission d'acheter, appellera les fauves à coup sûr. Pour être certains qu'elle ne faillira pas à sa tâche, nous lui attacherons à la patte une corde que nous tirerons de temps en temps.

Contents de nous, nous grimpons jusqu'à la hutte, en pensant que devant cinq chasseurs intrépides et cinq bons fusils, léopards et lions n'auront qu'à se bien tenir. Nous interviewons le propriétaire de la hutte pour être bien sûrs de notre fait. C'est mon Abyssin et le domestique du docteur qui servent d'interprètes : « Y a-t-il des fauves dans le pays? En voit-on souvent? » Notre homme répond : « Oh! oui, il en vient quelquefois; de

temps en temps on en entend un, un », ce qui veut dire, en bon français : on en signale un tous les six mois.

M. Buffet, le docteur et moi nous nous regardons comme des augures. Djemma, qui n'y tient plus, éclate de rire; nous l'imitons, et pendant tout un moment nous nous tenons les côtes dans un fol accès d'hilarité.

« Cependant, reprend notre homme, qui a suivi nos mouvements d'un air profondément ébahi, — si vous voulez voir des lions et des léopards, il faut aller à deux heures d'ici, dans la direction des montagnes qui sont au couchant. » Nous respirons : deux heures, mon Dieu, ce n'est pas le diable; nous en serons quittes pour marcher un peu plus. Mais à notre air de sérénité, l'homme se doute qu'il y a méprise. Il répète son propos, et il se trouve que ses paroles ont été mal traduites : c'est deux jours, et non deux heures qu'il a dit.

Nous voilà repartis à rire, mais cette fois comme de vrais fous; notre homme, de plus en plus ébahi, n'y comprend goutte, et nous le laissons ahuri, en lui disant que nous viendrons tous coucher chez lui après dîner : le fond de la vallée est fiévreux, et il convient de s'assurer un abri pour la nuit.

De retour au campement nous racontons notre aventure. M. Guigniony s'en amuse, mais M. X..., qui comptait fermement se mesurer avec son lion, apprend d'abord la nouvelle avec stupeur, puis il s'emporte, traite de mauvais plaisant M. Guigniony, qui l'a entraîné et qui se divertit à ses dépens, et ne cesse de maugréer jusqu'au moment de se mettre à table. Le repas qu'on nous sert est exquis; M. X..., qui s'y connaît, a particulièrement bien dirigé les opérations, et notre satisfaction à savourer le menu qu'il a préparé lui rend sa belle humeur. Après le premier plat, toutes les colères sont apaisées.

Il était écrit pourtant que cette journée ne se passerait pas d'une façon ordinaire; nous avons oublié les bougies. La nuit tombe; nous n'y voyons plus. Comment faire? Nos hommes ont une idée de génie; ils amassent une quantité de feuilles de canne desséchées, en fabriquent des torches, qu'ils remplacent au fur et à mesure qu'elles se consument, et nous finissons de dîner à la lueur de ces flambeaux improvisés.

Après avoir porté force toasts à la mort du lion, nous nous levons de table dans une confusion d'autant plus grande que le brasier formé par les restes accumulés des torches jette ses derniers

feux. Il s'agit maintenant de gagner notre hutte sur la montagne; mais les feuilles de canne ont été complètement employées, et nous n'avons plus aucun combustible sous la main. Nous nous mettons quand même en route, en éclairant tant bien que mal notre marche avec des allumettes enflammées, et nous arrivons, exténués, à la hutte. Nous nous étendons pêle-mêle sur des nattes à la belle étoile.

Piteux Nemrods, nous rentrons le lendemain à Harrar avec quatre pintades, délicat gibier, sans doute, mais qui ne fera pas taire les railleurs.

*
* *

Le 5 février, nous nous rendons chez le Cagnazmatch Ouaké, qui est venu la veille nous inviter à aller le voir.

Arrivés chez lui, nous traversons un corps de bâtiment occupé par de nombreux soldats et nous trouvons notre hôte sur le seuil de sa porte. Il nous reçoit avec une amabilité qui lui est coutumière et nous fait pénétrer dans la pièce principale de l'habitation, où toute sa famille est réunie. En entrant dans cette pièce nous sommes frappés

par la simplicité qui y règne. Sur le sol une table, quelques nattes et un grand alga (lit); aux murs des armes, des harnais. C'est tout. Plus tard, dans la capitale de l'empire, nous retrouverons partout la même simplicité.

Pendant que la famille prend place sur les nattes, le Cagnazmatch Ouaké s'assied à côté de nous sur l'alga. La table est couverte de provisions de bouche qui nous sont inconnues. Notre hôte, qui est un guerrier valeureux, habitué à la rude vie des camps, veut nous faire goûter à l'ordinaire des troupes abyssines en campagne. Il nous présente de toutes petites boulettes de pain grillé, qui ont un aspect appétissant. Nous en portons quelques-unes à la bouche, mais elles sont horriblement poivrées, et nous faisons la grimace. Le Cagnazmatch, qui a aperçu notre mouvement, nous explique que ces boulettes ont besoin d'être très épicées pour pouvoir se conserver longtemps. Il nous offre ensuite de petites tranches de viande sèche, coupées en carrés et recouvertes de graisse rance. C'est le morceau de résistance des troupes; mais il est peu engageant, et nous n'y faisons pas grand honneur. Nous goûtons sans plus d'enthousiasme à une viande de bœuf taillée en lanières et desséchée au soleil.

Comme boisson, nous buvons du *tedj* et une bière du pays très bonne et très rafraîchissante appelée *talla*.

Outre ces vivres, nous explique notre hôte, les armées en campagne emportent de la farine et des pois chiches. La farine sert à faire des galettes très minces, et les pois chiches sont mangés cuits ou crus tels quels, ou sont réduits en poudre pour être apprêtés de diverses façons.

*
* *

6 février. — Ne sachant que faire, je me promène une fois de plus à travers la ville, et, à défaut d'industries à voir, de choses curieuses à visiter, je me rabats sur le marché, où la cohue est toujours aussi grande qu'à ma première visite. Je me distrais un instant à énumérer les nombreux produits qui sont là rassemblés; mais comme ma sortie n'a aucun but déterminé, je me lasse vite, et je quitte la place en suivant une rue que je n'avais pas remarquée les jours précédents. L'animation est vive à cet endroit; par les portes des cours, ouvertes à deux battants, on aperçoit des femmes occupées à décortiquer du

café, et des hommes qui sont en train d'attacher de gros ballots de peaux, et de remplir des sacs avec du café, placé en tas autour d'eux. Il n'est pas difficile de deviner que ces marchandises sont destinées à être envoyées à la côte : le Choa en use peu, et ce sont elles principalement qui alimentent l'exportation de la province d'Harrar. Cette exportation est assez active, et ne pourra que se développer beaucoup dans l'avenir.

Quant à l'importation elle est limitée, pour le moment, à part de rares exceptions, aux articles de quincaillerie et d'épicerie, aux cotonnades, aux armes, aux munitions.

Nous nous rendrons compte, plus tard, que l'Abyssin a peu de besoins et ne pourra pas être un bien gros client pour l'Europe, tant qu'il n'aura pas été initié aux raffinements de notre civilisation plus avancée.

*
* *

7 février. — Les journées commencent à nous peser terriblement. Nous connaissons maintenant Harrar dans ses coins et recoins; la vie, comme on sait, y est peu intéressante, et nous avons hâte d'en partir. Le docteur fait exception. Il donne

ses soins, gratuitement d'ailleurs, à une foule de gens, et il s'absorbe si bien dans ses occupations médicales, qu'il n'a pas le temps de s'ennuyer.

*
* *

Lundi 8 février. — Grande nouvelle : on nous apprend ce matin que toutes les affaires sont terminées ici au mieux des intérêts des deux pays, et que nous prendrons jeudi prochain le chemin du Choa, pour aller saluer l'Empereur. Le Ras nous accompagnera jusqu'à moitié route. La joie est générale. Pour moi, je rayonne; je vais pouvoir compléter mes impressions, voir les Abyssins chez eux, et prendre une idée plus exacte de leur pays.

Nous commençons sur-le-champ nos préparatifs de départ. Ça nous remue, ça nous secoue, et vraiment nous avions besoin d'être occupés, pour sortir de la torpeur qui commençait à nous envahir.

*
* *

Le lendemain (9 février) les préparatifs continuent. On nous envoie des cadeaux d'hospitalité,

nous en rendons, et nous apprenons avec plaisir que M. Buffet se joint à nous pour effectuer son voyage au Choa.

*
* *

Le 10 février, nous faisons nos adieux aux membres de la colonie française et nous rentrons heureux au palais, en pensant que demain nous serons en route. Mais là une fâcheuse nouvelle nous attend : le Ras souffre d'un violent mal de gorge, et notre départ est ajourné au surlendemain.

Quel contretemps!

11 février. — Au réveil, nous allons aux nouvelles : le Ras, toujours indisposé, sera peut-être obligé de garder la chambre encore quelques jours. On décide néanmoins que nous passerons devant, en marchant à petites étapes, et qu'il nous rejoindra dès qu'il ira mieux. Enfin...

Atto Marcha, sa famille et un groupe de serviteurs.

Le Cagnaz-Ouaké, sa famille et quelques guerriers.

Villages aux environs de Harrar.

Arbres incendiés dans les forêts de Couloubi.

## III

### De Harrar à Addis-Ababa.

Lever joyeux, ce matin 12 février. Nous bouclons nos valises en fredonnant, nous mangeons à la hâte une bouchée, et nous enfourchons nos montures à dix heures.

Pour les bagages, les mules remplacent les chameaux, ces animaux ne pouvant que difficilement servir dans les pays montagneux que nous allons traverser; on en emmène néanmoins une dizaine très légèrement chargés.

Le prince et ses hommes nous escortent jusqu'au Choa, et une foule de gens du Ras nous accompagnent quelques instants.

En les quittant, nous nous retournons à peine pour jeter un dernier coup d'œil sur la ville, et nous piquons des deux, enchantés de retrouver la

vie vagabonde et libre. Sur le chemin d'abord, de nombreux villages, de forts groupes d'hommes et de femmes qui se rendent aux champs ou vont au marché ; puis, à mesure que nous avançons, le vide se fait peu à peu, et quand nous campons au lac Aramaya, à une heure, après avoir passé au milieu d'un pays assez accidenté, la solitude est devenue à peu près complète.

En arrivant, mon premier soin est de prendre mon fusil et d'aller faire un tour de chasse au bord du lac. Le gibier abonde; poules d'eau, sarcelles, canards et oies sauvages s'ébattent avec une quiétude qui ne doit pas être souvent troublée. Je décharge successivement mon fusil sur un groupe de poules d'eau, deux oies sauvages, une douzaine de plongeons, qui, s'enfonçant et reparaissant l'instant d'après, semblent jouer à cache-cache, enfin sur des bandes d'oies et de canards sauvages. Je *mazette* lamentablement; plusieurs pièces, tombées trop loin du bord, sont perdues. Il y aura néanmoins des vivres frais pour la cuisine.

*
* *

Le 13 février, après avoir dépassé le lac, nous traversons, comme la veille, de gros villages.

Ils sont entourés d'euphorbiers géants, qui forment des haies vives très serrées et fort élancées, constituant des murs d'enceinte de premier ordre. La population de ces villages est très dense, et nous voyons, à droite et à gauche de la route, des champs cultivés avec soin et de grandes prairies naturelles. Le chemin s'allonge toujours dans des creux de vallons, par des cols espacés, et sur des sommets de montagnes aux larges assises. Nous plantons nos tentes à Yaabata, au milieu d'une forêt de pins et de genévriers sauvages. Les environs sont très giboyeux; et j'ai aperçu, en les parcourant, deux jolies bêtes de la famille des antilopes; mais il m'a été impossible de les approcher. Arrivé au campement, je les dépeins à mes compagnons de voyage; ils en ont vu de semblables et s'accordent à les baptiser du nom d'ibex, — à cause de leur ressemblance avec cet animal.

*
* *

Le lendemain (14 février) nous restons en place; le Ras ne s'est pas encore fait annoncer, et il convient d'aller doucement. Tout le gibier des deux jours précédents n'a pas été consommé,

et on me dit qu'il est inutile d'aller à la chasse. Je profite de mes loisirs pour prendre quelques vues photographiques et faire l'ascension d'un pic élevé. Du sommet, la vue s'étend au loin sur tous les pays environnants, et je remarque une caravane qui se dirige vers notre campement. Des casques blancs; ce sont sûrement des Européens. Je m'empresse de rentrer, et me trouve bientôt en présence de quatre médecins russes de la Croix-Rouge et d'un officier italien, le lieutenant Pini, qu'ils ramènent de captivité. L'heure du déjeuner approche justement; nous retenons ces messieurs, et on prend place à table l'instant d'après. Là, les langues ne tardent pas à se délier, et nous apprenons que les médecins ont soigné à Addis-Ababa (capitale de l'Éthiopie) beaucoup d'Abyssins blessés à Adoua, et qu'ils ont fait des opérations chirurgicales du plus haut intérêt. De son côté, le lieutenant Pini, qui est un intarissable causeur, parlant d'ailleurs très bien le français, nous dit que s'il n'a pas eu toujours à se louer en Abyssinie des soldats et surtout des femmes, qui ne pardonnent pas le mal fait aux leurs, les chefs l'ont par contre fort bien traité.

Son impression en somme est excellente, et il fait le plus grand éloge du Négus.

Après le déjeuner nous reconduisons ces messieurs, les mains se serrent et nous regagnons nos tentes. En passant devant la masure de notre cuisinier, je vois cinq pintades et un ibex. On m'apprend que l'inspecteur et M. Menguy ont rapporté les pintades, et que l'ibex a été tué par M. Bucherie. Je suis furieux; je cours à ces messieurs et leur reproche de m'avoir empêché de partir pour la chasse ce matin. Il me faut mon ibex. Je prends mon fusil, et me voilà en route, suivi de mon fidèle Djemma. Je gagne un petit bois touffu. Nous sommes aux heures chaudes de la journée; il doit y avoir là dedans des ibex au gîte. Nous allons, sans bruit, de buissons en buissons, et en moins de deux heures nous faisons lever trois de ces bêtes. La première part de trop loin, je ne puis pas la tirer; je manque la seconde, mais je réussis à blesser la troisième.

Nous nous élançons à sa poursuite; elle se réfugie hors du bois au milieu d'un troupeau de chèvres. Là, sur les appels de Djemma, les gardiens du troupeau la cernent, réussissent à l'acculer à une petite touffe de genévriers et à la prendre encore vivante. Mon Abyssin la charge sur son épaule, et nous rentrons triomphalement au camp, où je vais offrir ma prise au Dedjaz-

Biratou, charmant jeune homme de vingt-huit ans environ, pour lequel je commence à avoir beaucoup de sympathie.

Le soir, au moment du coucher, nous voyons arriver trois bardes indigènes. Ils demandent à se faire entendre, et nous acceptons bien volontiers une audition. Un d'eux prélude aussitôt sur un violon monocorde, puis tous trois se mettent à chanter. Ils disent qu'un haut personnage français est venu de l'autre côté des mers pour voir leur pays, que ce personnage est grand et fort, qu'il est l'ami des Abyssins, qui saluent avec plaisir son arrivée et lui souhaitent joie, santé, bonheur. Puis ils font un éloge pompeux de chacun de nous; un interprète a dû leur donner nos noms, mais ils les écorchent d'une façon barbare, et Bucherie, par exemple, devient, dans leur bouche, quelque chose de tout à fait invraisemblable. Après nous avoir gratifiés de vertus que nous sommes loin de posséder et nous avoir comparés à des demi-dieux, ils se mettent à chanter les hauts faits des Abyssins dans la dernière guerre et la belle attitude des troupes du Ras Makonnen à l'assaut de Makallé; ils s'inspirent ensuite du thème de l'amour, et terminent par des danses d'un caractère tel que ma plume se refuse

à les décrire. Qu'il me suffise de dire que la danse du ventre est très décente en comparaison.

*
* *

La halte a lieu le 15 février à Couloubi, une des propriétés du Ras.

Tout notre voyage s'est effectué au milieu de vastes forêts de genévriers géants, étagées sur une succession de monts convulsés, séparés le plus souvent par des précipices profonds et recouverts d'une végétation luxuriante. Mais des mains barbares ont passé par là : de grands arbres se dressent noircis par le feu; ils font peine à voir, et nous constatons avec regret que ces squelettes lamentables occupent parfois de grandes étendues totalement incendiées.

Peu soucieux de leurs richesses, ou plutôt n'en connaissant pas la valeur, les indigènes déboisent à tout propos ou hors de propos. La torche fait œuvre plus rapide que la hache! Et c'est elle qu'ils emploient quand ils veulent ensemencer sur l'emplacement de quelque forêt, ou simplement quand ils ont besoin de bois mort.

A ce compte, ils auront bientôt déboisé tout le pays, si les autorités n'y mettent bon ordre.

*
* *

Nous marchons aujourd'hui (16 février) dans des gorges profondes et dans des vallées étroites, dominées des deux côtés par des pics cornus, des monts aux silhouettes bizarres, aux flancs couverts de forêts; par moments, des échappées profondes sur l'immense désert des Danakils et des Issas, qui s'étend à perte de vue sur notre droite.

Nous arrivons à Tchalanko [1] (montagne) après avoir traversé, vers la fin de l'étape, une large et longue vallée. De Tchalanko, un nid d'aigle, nos regards plongent sur tous les points de l'horizon. Le spectacle est inoubliable : sous un ciel d'une extrême limpidité, de gigantesques vagues de monts, chevauchant les unes sur les autres, viennent expirer à nos pieds; quelques pics élevés forment comme autant d'îlots recouverts de grands arbres; et, tout au loin, les hautes montagnes des pays Danakils, avec leurs tons rouges et jaunes, font un magnifique fond de tableau. Tout le monde est émerveillé; M. Buffet déclare qu'il n'a jamais rien vu d'aussi beau.

1. C'est à Tchalanko que l'empereur Ménélik défit, en 1886, les troupes que l'émir de Harrar, Abdou-Laï, avait envoyées à sa rencontre.

Sur le soir, mon Abyssin m'entraîne à la chasse dans un fond de gorge. Nous marchons pendant deux heures sous un immense dôme de verdure, impénétrable aux rayons du soleil, et nous essayons de gagner un filet d'eau qu'on entrevoit par instants au fond de la gorge. Bois mort foulé aux pieds, lianes géantes repoussées, arbrisseaux tordus, branches cassées, rien n'y fait; et nous devons renoncer à notre entreprise. Adieu le gibier que nous comptions trouver. Nous réussissons seulement à voir de nombreuses familles de singes, qui s'enfuient à notre approche en sautant d'arbre en arbre par bonds vertigineux. Nous apprenons en rentrant que le Ras doit nous rejoindre demain.

*
* *

Nous faisons route le 17 février dans une contrée à peu près semblable à celle de la veille. Toutefois plus nous avançons, et plus la population devient clairsemée. On voit encore quelques villages et quelques champs cultivés; mais il y a loin de là aux riches plantations de Harrar; le pays par comparaison paraît pauvre. A mi-chemin

entre Tchalanko et Dérou, nous rencontrons MM. Drouin et Thual, deux ingénieurs qui s'occupent de la pose d'un fil téléphonique entre Harrar et Addis-Ababa. Ils sont partis de Harrar au commencement de janvier, et comptent avoir terminé leurs travaux dans le courant de mai. Nous les quittons pour croiser peu après une troupe de cent soldats italiens qui rentrent de captivité. Quelques-uns sont montés à cheval ou à mule, la plupart vont à pied; tous ont l'air heureux et paraissent pleins de santé. Ils s'avancent en chantant et nous saluent au passage.

A peine arrivés à Dérou, nous découvrons sur nos derrières de longues files de cavaliers et de piétons, derrière lesquels marche une cohue de femmes chargées de différents objets. C'est le Ras, accompagné de tout son monde, qui nous rejoint; ses tentes sont dressées en un clin d'œil, et son campement ressemble bientôt à une vaste fourmilière où hommes, femmes et enfants vont, viennent, crient, s'interpellent dans une confusion inimaginable. Mais l'ordre ne tarde pas à se rétablir : le bruit décroît, et au brouhaha de tout à l'heure succède une animation ordonnée.

*
* *

18 février. — Il a fait très froid la nuit dernière. Le thermomètre marquait 8 degrés au-dessus de zéro, et pendant la journée, il avait oscillé entre 25 et 30. Nous nous dépêchons au réveil d'envoyer un courrier rapide à Harrar, avec mission de nous apporter après-demain des couvertures très chaudes, dont nous manquons. En attendant, nous couvrirons nos lits avec nos pardessus; j'y ajouterai, pour ma part, un burnous du pays en grosse laine, dont j'ai eu la précaution de me munir avant le départ.

Nous nous arrêtons aujourd'hui tout au bout d'une vaste plaine herbeuse, appelée Bourka. Très peu habitée actuellement, la plaine de Bourka comptait, avant l'épizootie terrible qui désola l'Abyssinie vers 1890, une nombreuse et laborieuse population.

Ce fléau, parti du Tigré, avait fait le tour de l'Abyssinie en épargnant certaines provinces. Là où il s'abattit les conséquences furent terribles. Faute de bétail, les habitants ne purent plus cultiver leurs terres, et il ne tarda pas à se produire une disette qui dura deux ans. La première

année, le roi, qui possédait des réserves considérables en grains, ouvrit ses greniers à tous ceux qui avaient été atteints; mais la seconde année, les greniers étaient vides, et partout où le fléau avait passé, ses sujets furent fauchés comme épis, par la faim d'abord, puis par la variole, par le typhus et enfin par le choléra.

La population de Bourka fut particulièrement éprouvée, et on raconte que les léopards, les chacals, les lions, qui pullulent ici, enhardis par la faiblesse des habitants, vinrent les attaquer jusque dans les villages et en dévorèrent un grand nombre.

Le voyage a présenté une animation inaccoutumée. Le Ras est accompagné de nombreux cavaliers, d'un fort détachement de fantassins, de quantité de pages et d'une véritable armée de serviteurs et de servantes, qui portent les vivres et le tedj sur leurs épaules ou derrière leur dos. Tout ce monde chemine par bandes, à travers les sentiers, en causant, riant, chantant et en se livrant à mille facéties.

Souvent un soldat galant prend en croupe quelqu'une des servantes, et son acte est aussitôt salué par des plaisanteries parfois salées. Nous traversons des groupes à tout instant, ou nous pas-

Montagnes et forêts de Couloubi.

Feux de mauvaises herbes dans les vallées de Tchalanko.

En route pour Counni.

Dans les montagnes de Counni.

sons au milieu des convois partiels de bagages, portés à dos de mulet. On doit se garer soigneusement de ces derniers; les ballots débordent des selles, et l'on pourrait se blesser aux jambes.

Dans la soirée, je fais un tour de chasse sans succès, mais il m'est donné d'apprécier une fois de plus la force de Djemma. Nous avons des cours d'eau à passer; il me prend délicatement entre ses bras, comme il ferait d'un enfant, et me porte d'un bord à l'autre sans paraître éprouver la moindre fatigue.

*
* *

Après le départ nous traversons, le 19 février, les gués qu'il faut franchir pour sortir de la plaine de Bourka.

Pour nous, qui sommes à mule, l'opération est relativement facile, mais pour les gens à pied il en va autrement.

Des attroupements se forment aux mauvais endroits; comme tout le monde ne peut passer à la fois, quelques-uns attendent leur tour; d'autres, en assez grand nombre, s'arrêtent là pour jouir du spectacle et pour s'amuser. L'Abyssin, d'un naturel gai en général, est far-

ceur et badaud à ses heures. Quand des femmes s'engagent dans le courant, les spectateurs ne manquent pas de leur adresser, d'un ton badin, force recommandations de circonstance, et si, par malheur, quelqu'une d'entre elles relève un peu haut le pan de sa robe, fait un faux pas ou tombe, ce sont des cris, des lazzis, des pâmoisons à n'en plus finir.

J'ai vu un pauvre diable qui s'était laissé choir dans l'eau. Il a été reçu sur l'autre bord de la belle façon; on le traitait de tous les noms du vocabulaire gavroche abyssin.

La contrée que nous traversons est toujours très tourmentée. Mais on voit çà et là des vallons fertiles et d'assez gros villages. Quant au paysage, il a moins de variété que celui des jours précédents : le contour des montagnes devient régulier, et nous apercevons beaucoup de hauteurs déboisées. Nous avons pourtant escaladé un joli pic, au sommet duquel se trouvait une coquette fontaine agréablement ombragée.

Nous mettons pied à terre à Irna vers midi, et nous attendons les tentes pendant deux mortelles heures. Le repas froid est bien arrivé; mais nous sommes arrêtés dans le haut d'une prairie naturelle, où ne se découvre pas un seul arbre, et il

fait si chaud qu'aucun de nous n'a envie de déjeuner en plein soleil.

A la nuit, le campement est d'un pittoresque surprenant; tous les feux sont allumés; on en compte jusqu'à quatre-vingts, disséminés dans la prairie. De la hauteur où nous sommes, les tentes qui émergent ressemblent à de grands fantômes blancs, et nous voyons une multitude d'ombres s'agiter autour des hautes lueurs rougeâtres. C'est le moment où chaque groupe apprête le souper; il s'établit un mouvement de va-et-vient ininterrompu, et une rumeur sourde s'élève, coupée de temps en temps par les hennissements des montures, qui attendent impatiemment leur ration d'orge et de foin. A l'heure où je me couche, il part, du voisinage de ces feux, de forts éclats de voix, où les notes féminines dominent; ces messieurs, après souper, se livrent à des conversations animées et taquinent ces dames.

La femme fait partie de la vie des troupes en Abyssinie. Chaque soldat a la sienne, accompagnée quelquefois d'un ou de plusieurs enfants. Nous en avons rencontré une aujourd'hui qui était à mule et portait, retenus dans les pans de sa toge, un bambin derrière son dos et un autre

sur sa poitrine. En temps de guerre, les femmes font le service de l'intendance, et servent d'infirmières et de sœurs de charité; à Adoua, par exemple, elles ont été d'un grand secours aux guerriers abyssins. Ajoutons, pour compléter leur physionomie, qu'elles ne se font pas faute d'insulter leurs maris, quand il leur arrive de ne pas combattre vaillamment.

*
* *

Le pays que nous parcourons le 20 février est entaillé de profondes coupures, surmontées de hautes montagnes, non plus boisées, mais recouvertes de grandes herbes, au milieu desquelles paissent quelques troupeaux de bœufs.

Nous campons à Kararou. L'année dernière, le chasseur de M. Lagarde, Adafré, fut tué, non loin de là, par un vieil éléphant solitaire, très redouté de toutes les contrées environnantes, qu'il saccageait depuis longtemps et où il avait déjà fait de nombreuses victimes. Adafré, qui n'en était pas à son coup d'essai, résolut de l'abattre. Il se mit à sa recherche, le rencontra et le tira à bout portant. L'animal tomba sur le

coup, mais au moment où le chasseur s'approchait de lui, le croyant mort, il fut saisi par la trompe de l'éléphant et coupé en deux. On les trouvait quelques jours après, couchés à côté l'un de l'autre.

*

Le lendemain, 21 février, nous restons sur place pour faire reposer nos montures et surtout les mulets de charge, dont beaucoup sont blessés. Vers le soir, nous voyons arriver, comme tous les jours, d'ailleurs, depuis Gueldeïssa, des gens apportant des galettes de pain, des volailles et quelques moutons; ces vivres nous sont destinés, et il s'agit là d'une sorte de contribution appelée *dergho*, qui est imposée à l'habitant pour tous les hôtes de l'Empereur, pour les soldats et fonctionnaires en déplacement.

* *

Le jour suivant (22 février) nous escaladons un vaste massif montagneux. Le paysage est riant et pittoresque. A nos pieds, nous décou-

vrons par moments des éminences en contre-bas sur lesquelles se dressent de coquets villages, au milieu de prairies d'un joli ton vert mousse. D'autres fois ce sont des précipices béants qui partent du chemin même et s'enfoncent jusque dans des bas-fonds invisibles. Si l'on y tombait! Un frisson vous glace à cette idée, et instinctivement on pousse sa monture sur le bord opposé de la voie. Les monts succèdent aux monts; ils se pressent les uns contre les autres dans un beau désordre, et il s'en élance çà et là quelques pics en forme de pain de sucre. Partout où l'on n'a pas opéré de déboisements pour construire des villages, la végétation s'élance drue, et nous voyageons parfois au milieu de véritables forêts vierges.

Le sentier est très étroit. Aux interminables files de cavaliers, de piétons, d'ânes, de mulets de charge, succèdent, marchant un à un, les bœufs et les moutons, que l'on fait suivre d'étape en étape. Les porteuses de tedj, de galettes, de provisions de bouche sont disséminées sur toute l'étendue de la colonne, et les grands lais d'étoffe rouge qui leur servent à retenir leurs charges dans le dos donnent beaucoup de couleur à cette foule en marche. Je l'évalue à six mille personnes,

et j'estime qu'elle s'étend sur une longueur d'environ huit kilomètres. Mais il convient de dire que, depuis le départ de Harrar, de nombreuses caravanes partielles voyagent de conserve avec la nôtre, et que tous les jours il en vient de nouvelles, ce qui augmente considérablement l'encombrement.

Nous gagnons assez tard le campement de Counni, situé à trois mille mètres d'altitude, au sommet du massif montagneux dont nous venons de parcourir un des versants. Nous embrassons du regard de vastes étendues de pays, et nous apercevons une fois de plus avec plaisir les étranges montagnes des territoires Danakils. Malheureusement, il ne nous est pas donné de jouir longtemps de ce spectacle : un brouillard épais se lève peu après notre arrivée et nous n'y voyons bientôt plus à dix pas devant nous; au soir, pourtant, une embellie se produit, et vite je me dirige vers la forêt, où se trouve, paraît-il, une sorte d'animal ressemblant au daim.

Le Dedjaz-Biratou, qui m'a vu partir accompagné de Djemma, m'appelle et insiste pour me donner un de ses soldats connaissant parfaitement le pays. Nous nous mettons donc en route à trois, et nous ne tardons pas à nous engager sous de

hautes futaies de genévriers géants, couvertes par endroits d'épaisses broussailles. Nous tombons tout de suite sur plusieurs pistes; une d'elles est encore fraîche; nous la suivons et nous apercevons peu après un daim. Mais on ne le distingue qu'imparfaitement, et au bruit que nous faisons en écartant les branches pour pouvoir le tirer facilement, il détale à toutes jambes. Nous poursuivions notre chasse quand, arrivés à deux mètres d'un fourré impénétrable, nous entendons un miaulement doux et prolongé. Quelle agréable vocalise, pensais-je, pendant que le bruit reprenait. Je regarde à ce moment le soldat du Dedjaz. qui tient la tête. Je le vois posté en arrêt, l'arme prête; à côté de moi, Djemma est dans la même position. D'instinct je fais comme eux; mais le bruit cesse. Le soldat, toujours aux aguets, longe aussitôt le fourré sans s'en écarter et le dépasse. Je grille de savoir ce qui se produit; l'homme s'arrête à ce moment et tourne vers moi un visage souriant. Je m'empresse de le faire questionner par Djemma, et il se trouve que nous avons passé tout à côté d'un léopard, qui s'est doucement écarté après avoir fait entendre les miaulements de tout à l'heure. Je m'explique maintenant pourquoi le Dedjaz. tenait tant à me faire

accompagner par un de ses hommes. Il ne l'avait même pas choisi au hasard, et j'apprends de notre compagnon accidentel que ces bois lui sont familiers et qu'il y a rencontré souvent des bêtes féroces, dont un lion tout dernièrement.

Nous voudrions continuer nos recherches, mais la nuit arrive et une pluie fine commence à tomber. Nous regagnons le campement au crépuscule. Mes compagnons, à qui je raconte notre aventure, n'en croient pas un mot, naturellement.

*
* *

23 février. — Dès le départ, nous commençons à dévaler par les pentes du massif de Counni. Au passage des forêts, nous entendons quelques miaulements significatifs; nous dérangeons visiblement leurs hôtes habituels, messieurs les léopards et monsieur le lion. Je me retourne vers les incrédules de la veille et mes yeux leur disent clairement : « Imagination, n'est-ce pas, l'histoire d'hier soir? » Tous ces bruits insolites ne troublent personne. Nous savons que les bêtes féroces ne deviennent dangereuses qu'à la tombée de la nuit, et n'attaquent jamais les caravanes.

Notre voyage n'a été qu'une longue descente, et de trois mille mètres d'altitude nous passons, à la station de Boroma, à deux mille mètres. Une heure avant l'arrivée, nous avons quitté la province d'Harrar pour entrer dans celle du Tchercher. Ici le pays est plus plat, les montagnes sont moins hautes, les ravins moins profonds, et nous entrevoyons à l'horizon d'assez vastes plaines. On nous assure que nous verrons demain un fort beau lac. Attendons demain.

*
* *

De Boroma au lac Tchercher, nous marchons, le 24 février, au milieu de grandes plaines dominées à droite et à gauche par deux chaînes parallèles assez élevées. Le pays est fertile, la couche d'humus qui le couvre est très épaisse; mais comme à Bourka, les bras manquent pour le mettre en valeur; nous remarquons cependant d'assez grands villages, mais les champs cultivés occupent à peine un dixième de la superficie des terres végétales. Au moment où nous passons, les paysans incendient les prairies, de façon à avoir après la saison des pluies, qui va bientôt commencer, de l'herbe tendre pour leurs bestiaux.

Au lac Tchercher, nous tombons sur un campement de deux cents prisonniers italiens qui gagnent la côte. Ils occupent l'emplacement sur lequel nous nous proposions de dresser nos tentes. Nous poussons un peu plus loin, et nous nous établissons sur une colline qui domine le lac. On y a une fort belle vue. La nappe d'eau, qui peut avoir quinze cents mètres de largeur, sur cinq kilomètres de longueur, remplit un fond de cuvette entouré de tous côtés de hautes montagnes couvertes de forêts. Dans l'après-midi, nous nous en approchons, comptant y trouver les hippopotames et les crocodiles qu'on nous a annoncés, mais nous sondons vainement les profondeurs du lac et les ajoncs qui le bordent : pas un hippopotame, pas un crocodile. Je me rabats sur les légions d'oiseaux aquatiques qui sillonnent le lac en tous sens.

En rentrant, nous assistons à un curieux spectacle; au moment où le soleil se couche, l'occident et l'orient se couvrent en même temps de grands voiles rouge-pâle et jaunes très lumineux, pendant que des nuages légers, d'une jolie teinte orange, courent sur le ciel, en se colorant vers le levant de tons plus chauds qu'au couchant. Il y a là un jeu de réflexion d'une surprenante inten-

sité ; et on perd pendant un instant la notion de l'orient et de l'occident.

Au camp, nous apprenons que le Ras nous quitte demain ; il doit rentrer par le désert des Danakils, où il compte chasser l'éléphant.

*
* *

Le lendemain (25 février) nous levons nos tentes, pendant que le Ras fait, de son côté, ses préparatifs de départ. Notre route, hélas ! n'a plus l'animation des jours précédents.

Adieu, les beaux chevaux harnachés richement et les porteuses de tedz courbées sous le poids de leurs fardeaux. Adieu, l'eunuque coiffé d'une casquette italienne, qui nous saluait toujours de son sourire le plus aimable, et les pages du Ras et la curieuse cohue des gens à pied, des serviteurs de toute sorte, des femmes de soldats. Adieu enfin, tout l'attirail pompeux et bizarre d'un puissant personnage abyssin en voyage.

Nous cheminons moins gais, plus silencieux que d'habitude, et la monotonie de notre marche est seulement rompue un moment par le passage

Dans les montagnes de Lagaardin.

L'Aouache.

de cent cinquante soldats italiens, rentrant de captivité. Étape longue et fatigante aujourd'hui. Nous arrivons exténués à la station de Lagaardin, après avoir continué à suivre, comme la veille, de longues plaines cultivées.

Il existe à Lagaardin une sorte de poste de contrôle pour les caravanes, et, dans la crainte sans doute que celles qui nous ont suivis jusqu'à ce moment ne passent inaperçues, on leur enjoint de se séparer de nous.

Nous sommes arrêtés au pied d'une montagne extrêmement escarpée qu'il faudra franchir demain. Le lacet du chemin que nous apercevons s'élève presque à pic, et j'entrevois que nous aurons beaucoup de peine à gagner son sommet.

*
* *

26 février. — Nous sommes en pays aroussi (Gallas). Les habitants ont une réputation de férocité, exagérée à l'heure qu'il est. Quoi qu'il en soit, les domestiques de M. Buffet en ont une grande frayeur. Le départ était fixé à quatre heures du matin, et depuis minuit ces gens courageux venaient de demi-heure en demi-heure supplier

leur maître de se mettre en route, dans la crainte, disaient-ils, de rester en arrière.

M. Buffet, fort ennuyé d'être réveillé à chaque instant, les envoyait à tous les diables; mais rien ne les arrêtait, et à trois heures ils firent une tentative suprême. Ils vinrent tous ensemble (ils sont neuf) se grouper autour de son lit, et là, l'interprète, prenant la parole, lui dit solennellement : « Ah! monsieur Buffet, si tu ne te décides pas à lever ta tente immédiatement, nous n'entendrons plus la voix de nos mères...! »

M. Buffet, qui avait d'abord suivi leur manège d'un air ahuri, partit d'un grand éclat de rire. Puis, comme il est bon garçon et ne voulait pas chagriner son monde, il donna l'ordre de préparer les bagages.

L'escalade s'est opérée péniblement, par un beau clair de lune et sous un ciel superbement étoilé. Nous avons côtoyé des abîmes profonds de toute la hauteur de la montagne, qui domine la vallée de six à septs cents mètres environ. On n'était pas précisément rassuré. Après avoir suivi un instant la crête de la montagne, nous nous sommes engagés sur une suite de soulèvements volcaniques aux formes tourmentées, offrant l'aspect d'un bouleversement gigantesque.

Au moment où nous gagnons la descente, nous entendons, en avant de notre groupe, un bruit d'herbes froissées, de branches cassées et des gémissements étouffés : un malheur peut-être? Effrayés à l'idée que quelqu'un a pu glisser et tomber dans les ravins qui partent de la route, nous questionnons pleins d'anxiété. Il ne s'agit heureusement que d'un mulet de charge, qui a perdu pied on ne sait comment. Nous passons impressionnés.

Pendant trois longues heures à partir de ce moment, montées et descentes interminables se succèdent à travers un réseau de montagnes couvertes de quelques rares bouquets d'arbres. Ces pas franchis, nous abordons une immense plaine, rappelant tout à fait l'aspect du désert, avec sa végétation broussailleuse et les mimosas épineux qui le recouvrent de distance en distance. Et c'est bien en effet le désert que nous retrouvons. De Gueldeïssa, où nous l'avons quitté, il se prolonge jusqu'ici, en contournant les massifs montagneux que nous avons franchis, et s'étend ensuite en pays plat jusqu'au delà de Tadeltcha-Malca, à trois jours de l'endroit où nous sommes. De Djibouti à Gueldeïssa, il prend le nom de désert des Somalis, et à partir de Gueldeïssa, il

est connu sous celui de désert des Issas et des Danakils. Les caravanes qui se rendent directement de la côte au Choa prennent de préférence la voie du désert, qui a l'avantage d'être plus courte, moins accidentée et plus facile pour les chameaux. Mais au lieu d'aller à Gueldeïssa, elles gagnent généralement Hérer, puis font route vers Tadeltcha-Malca, où elles rencontrent l'unique route du Choa. Elles ont à effectuer un premier transbordement à Hérer, où les chameliers somalis cèdent la place à leurs confrères danakils. Ceux-ci, à leur tour, ne dépassent pas Baltchi, à trois étapes au delà de Tadeltcha-Malca. Les colis sont de nouveau transbordés, à destination d'Addis-Ababa, sur des mulets de charge conduits par des Abyssins.

Nous suivons cette plaine jusqu'à une première étape (Katchenoua), située à une heure et demie de la Ouache.

J'ai pris les devants pour chasser, et j'y arrive avec mon monde à neuf heures et demie. Nous descendions à peine de nos montures, que Djemma me signalait un troupeau de gazelles. Je laisse les mules sous la garde de Mohammed, un boy somali dévoué et très entendu aux choses de la route, qu'il a parcourue plusieurs fois.

Djemma et moi nous prenons bien vite nos fusils, et nous nous élançons dans la direction du troupeau.

Le terrain est peu couvert; il nous est difficile de dissimuler notre marche; les gazelles nous voient et se dérobent. Nous allons continuer à leur donner la chasse, quand Djemma me prend le bras et me dit dans son français mélangé d'arabe : « *Chouf*, *chouf* (regarde, regarde), oiseau comme femmes, chapeaux, plumes *kébir* (grandes). » Je comprends qu'il s'agit d'une autruche. L'animal se trouve à un kilomètre au moins de nous. Néanmoins nous n'hésitons pas à abandonner la poursuite des gazelles pour essayer de l'approcher. Nous employons à cet effet des ruses d'Apaches; quand il nous est impossible de marcher à l'abri d'un buisson protecteur, nous nous glissons dans l'herbe en rampant, et quand l'herbe manque à son tour, nous nous couvrons de branches mortes en rampant toujours.

Nous faisons ainsi cinq cents mètres environ, mais l'autruche suit une direction opposée à la nôtre, et si doucement qu'elle aille, nous gagnons peu sur elle. Puis le soleil est vif; il fait très chaud. N'y tenant plus, nous avançons ouverte-

ment, le corps ramassé, en faisant un circuit pour la tourner; mais juste à ce moment, elle regarde de notre côté, nous aperçoit, et s'enfuit à toutes jambes.

Djemma, si je ne le retenais pas, en casserait son fusil de rage; moi, j'ai un vif regret : sous le soleil les plumes blanches et noires de l'oiseau miroitaient joliment, et elles auraient si bien fait sur le chapeau de ma femme!

Nous rentrions découragés, quand nous apercevons, tout près d'une termitière, trois antilopes de la grosseur de bœufs moyens; nous baisser et nous diriger vers ces énormes bêtes en nous servant de l'abri de la termitière fut pour nous l'affaire d'un instant; mais le bruit de notre marche précédente, un peu précipitée, avait éveillé leur attention, et au moment où nous en étions assez près pour les tirer, elles partaient au petit trot. Nouvelles courses et nouvelles poursuites infructueuses. Ces satanées bêtes se dérobent toujours au bon moment. Enfin, après une heure d'espoirs et de déceptions, nous finissons par les approcher à six cents mètres environ. Nous faisons feu sans aucun succès, et nos antilopes détalent à toutes jambes.

Nous jouons décidément de malheur; et, pour

comble d'infortune, je souffre d'une soif ardente. Il est près de onze heures; je n'ai rien pris depuis trois heures et demie du matin, et nous avons oublié d'emporter nos gourdes. Ma bouche se dessèche, mes tempes commencent à battre à coups précipités; je marche péniblement sous le soleil de feu qui nous inonde.

Je dis à Djemma l'angoisse qui m'étreint; lui-même, quoique je le croie plus résistant que moi, éprouve une sensation analogue. Il monte sur une petite butte en terre, regarde de tous les côtés de l'horizon, et me dit : « Viens. » En route, il m'explique qu'il connaît un point d'eau assez rapproché de nous, et je me rends compte avec joie qu'il se trouve dans la direction du camp, dont nous sommes fort loin. Je chemine d'abord assez allègrement, à l'idée que je vais pouvoir bientôt me désaltérer; mais mon pas ne tarde guère à s'alourdir, et c'est en me traînant péniblement que j'arrive, une heure après, à la source bénie. Pour l'atteindre, il faut descendre un petit sentier à pic. Je chancelle en m'y engageant, et c'est en défaillant que je gagne l'eau. Là je me couche à plat ventre, et je vais boire, boire, quand Djemma me prend brusquement l'épaule et me crie : « Na pas, na pas (non pas,

non pas)... » Il a raison : folie, ce que j'allais faire là ! Avais-je donc oublié que la mort peut vous surprendre en pare l cas? Je me ressaisis aussitôt, et de mon mouchoir mouillé je m'inonde la tête, les tempes, le visage, pendant que de son côté Djemma en fait autant avec un coin de sa large ceinture en coton. Je me gargarise ensuite à plusieurs reprises, et puis je bois..., Dieu sait avec quelles délices.

Après nous être reposés quelques minutes à l'ombre de grands arbres, nous prenons le chemin du camp, où nous rentrons à une heure et demie. Comme j'ai soif encore ! Il me semble que je ne boirai jamais assez. Sans parler à mes compagnons de route qui prennent le café, je me jette sur un morceau de pain, j'en mange quelques bouchées sans le moindre appétit, et je bois, je bois encore ; je voudrais boire toujours. Le docteur m'arrête. « Prenez garde », me dit-il. Je me résigne, à contre-cœur, à prendre quelque nourriture pour pouvoir boire de nouveau. Ma soif s'étant enfin calmée, je puis commencer à déjeuner sérieusement, et, l'explique qui pourra, je mange à peu près comme à l'ordinaire, c'est-à-dire d'assez bon appétit.

Je comptais bien, à la suite d'une pareille

dépense de forces, faire, par exception, un bout de sieste; aussi quel ne fut pas mon désappointement en apprenant que le camp avait été porté à une heure et demie plus loin, un peu au delà de l'Aouache; on avait seulement laissé en place la tente sous laquelle nous nous trouvions. Déçu, je monte à mule en maugréant, et je pique des deux pour rester moins longtemps sous le soleil de plomb qui tombe sur nous. A l'Aouache, où je suis à quatre heures, l'eau est assez forte; au moment où je m'y engage, deux hommes qui se sont avancés à pied sont entraînés par le courant; on les retire avec beaucoup de peine. Je laisse aller ma monture à son gré, et j'en suis quitte pour un peu de vertige au milieu de la rivière et pour un petit bain partiel. Arrivé de l'autre côté, je remonte un peu le bord dans l'intention de prendre un bain, luxe rare dans ce pays où l'on n'a pas toujours l'eau qu'on voudrait à sa disposition. Je m'arrête sous un arbre qui projette beaucoup d'ombre sur la rivière et je me déshabille.

Le cours de l'Aouache, à cet endroit surtout, est très fréquenté par les nomades du désert et un attroupement se forme aussitôt autour de moi. Il y a là des hommes et des femmes Danakils, quel-

ques Issas, et tout ce monde suit mes mouvements avec une curiosité marquée. Je n'en ai cure et me baigne bien tranquillement, une serviette enroulée autour des reins. Une demi-heure après j'arrivais au campement, perché tout en haut d'un escarpement dominant la rivière.

*
* *

Le lendemain (27 février) on décide que le départ s'effectuera à trois heures du soir. Pour remplir la matinée, nous allons pêcher dans une petite anse située derrière un pont en fer [1] qui a été installé à l'Aouache, voilà tantôt trois ans, par un Français, M. Savouré. Ce pont est en aval du gué où nous avons passé hier. On ne le laisse traverser qu'aux époques où la rivière est par trop forte; il nous était néanmoins ouvert, mais un coude de la rivière nous empêchait de l'apercevoir, et, comme nous n'étions pas prévenus, nous avions suivi tout naturellement la voie commune.

L'anse où nous sommes est à l'abri du courant; quelques-uns de nous y jettent des lignes; le jeune

1. C'est le seul pont en fer qui existe en Abyssinie.

prince y lance avec succès quelques coups d'épervier; il me demande, après un moment de cet exercice, s'il me serait agréable de m'y livrer; j'accepte, et suis assez heureux pour faire quelques bonnes prises. Mais l'endroit où nous pêchons a déjà été bien battu; j'entraîne quelques personnes d'un côté où l'Aouache forme torrent et se jette entre deux failles à pic contre un gros rocher. Son cours part de là, à angle droit, et, avant de poursuivre sa marche, l'eau qui tombe en mugissant du rocher forme un gros remous. J'ai idée qu'il doit y avoir là du poisson; nous gagnons une petite grève à proximité, nous tirons le filet et, à chaque coup, nous le ramenons les poches pleines.

Quel bon plat de friture en perspective! Quand je dis un bon plat, c'est une façon de parler; tous les gens de l'escorte ont eu, ce matin à déjeuner, autant de poisson qu'ils en ont voulu.

On lève le camp à l'heure dite, et nous continuons à suivre jusqu'à Fantalli le désert dont j'ai parlé. Il est huit heures du soir quand nous arrivons à l'étape, et, avant que les tentes aient été dressées et que les bagages aient rallié le campement, une heure et demie se passe. Nos montres marquent près de dix heures quand nous nous mettons à table. Nous retrouvons nos lits avec bon-

heur; il est vrai que nous n'en abusons pas depuis quelque temps.

*
* *

Le 28 février, nous reprenons la route de grand matin. L'eau manque à Fantalli et il convient de gagner au plus vite la rivière la plus proche.

En chemin, pendant que je cherche des pintades, quelle n'est pas ma stupéfaction en apercevant, dans un buisson derrière lequel je m'étais écarté un moment, un jeune léopard tourné de mon côté et qui me regarde. Au mouvement que je fais pour saisir mon fusil, il se retourne et se cache la tête et le devant du corps derrière un arbuste. Mon arme est chargée avec du plomb n° 1. Je vise l'arrière-train de l'animal; un cri aigu retentit sur mon coup de fusil, et je vois le léopard se traîner péniblement vers l'endroit le plus épais du buisson. Djemma et Mohammed accourent au bruit de la détonation; je les envoie fouiller le petit fourré, qui peut avoir deux mètres cinquante de long sur un mètre cinquante de large, et ils découvrent bientôt une ouverture souterraine où se marquent de larges traces de sang. La bête a passé par là; je voudrais mettre le feu à l'orifice

du trou; mais Djemma me fait expliquer par Mohammed que les souterrains occupés par les léopards ont toujours plusieurs ouvertures, et que ce serait peine perdue. Je renonce donc à mon projet et je quitte les lieux assez contrarié. Djemma qui s'en aperçoit me dit, toujours par l'intermédiaire de Mohammed : « Que veux-tu? ces bêtes ont la vie dure; quand elles ne sont pas tuées sur le coup, elles réussissent toujours à s'échapper. »

Djemma et moi nous ne nous comprenons que difficilement, aussi parlons-nous peu quand nous sommes seuls; mais lorsque Mohammed nous accompagne et peut nous servir d'interprète, mon compagnon devient très loquace. Aujourd'hui son sujet de conversation est tout trouvé; il me parle du léopard, et j'apprends, ce que j'ai entendu répéter depuis, que ces animaux font souvent aboutir leurs demeures souterraines au bord des chemins; ils se tapissent là à des heures propices, et si par malheur un voyageur isolé vient à passer à un de ces moments, il est pris avant d'avoir pu songer à se défendre, et broyé en un instant.

Ces histoires que j'écoute avec intérêt nous font passer le temps, et j'arrive, sans voir le désert où nous voyageons toujours et sans m'être rendu

compte du chemin parcouru, à Tadeltcha-Malca, un très joli endroit couvert de mimosas assez touffus, de lianes et d'essences diverses dont j'ignore les noms. Cette végétation s'étend sur un assez long parcours, des deux côtés d'une jolie petite rivière, le Kassam, au bord de laquelle nous déjeunons.

Nous sommes à mille mètres d'altitude, et la montagne sur laquelle est assise l'ancienne capitale du Choa, Ankober, se dresse devant nous à trois mille mètres.

A Tadeltcha-Malca, point de jonction des caravines venant par le Tchercher et des caravanes ayant pris la route du désert, l'animation est des plus grandes. Les charges sont jetées pêle-mêle sous les arbres; hommes, chameaux, montures, mulets de charge se tiennent autour d'elles dans un désordre inimaginable.

A la rivière, nombre de gens barbotent, pêchent, remplissent des outres, lavent du linge, et les buissons au bord de l'eau sont couverts de vêtements qui sèchent au soleil. Des files de chameaux et de bêtes de somme arrivent à chaque instant, d'autres partent. Des interpellations joyeuses se croisent dans tous les sens, et le bruit est tel qu'on se croirait au milieu d'une foire.

Au moment où nous nous levons de table, un groupe de deux cents prisonniers italiens passe devant nous. Quelques hommes vont à cheval ou à mule, les autres sont à pied. La satisfaction est peinte sur leurs figures bronzées par le soleil. Ils s'arrêtent pour camper à trois cents mètres environ de nous.

Le Dedjaz. Biratou et moi nous avons décidément une vive sympathie l'un pour l'autre; il me fait indiquer, à quatre heures, un troupeau de gazelles qu'on lui a signalé. Me voilà en route avec le fidèle Djemma. Le troupeau broute tranquillement au bas d'un coteau. Pour être sûr qu'il ne nous échappera pas, j'envoie mon Abyssin faire un long détour, et j'attends. Mais la chance m'est contraire: les bêtes fuient dans la direction opposée. Plus heureux, mon homme a pu faire feu, et quand j'arrive auprès de lui, il est en train d'arracher les intestins d'une énorme gazelle; il la place ensuite sur son épaule et nous rentrons.

Ce soir, chez le ministre, le prince Biratou a trouvé à dîner un médecin du détachement italien, avec lequel il s'était rencontré sur le champ de bataille d'Adoua dans les circonstances suivantes. Ce médecin, voyant le jeune prince s'avancer vers lui, lui avait tiré deux coups de revolver à bout

portant; celui-ci avait riposté sans plus de succès par un coup de fusil, puis il s'était précipité sur l'officier et l'avait fait prisonnier. Ils ont été, paraît-il, très heureux de se serrer une dernière fois la main.

*
* *

Nous quittons Tadeltcha-Malca le 1er mars à une heure et demie de l'après-midi. La chaleur est étouffante; le désert s'étend encore devant nous, et nous longeons, peu après le départ, une vaste plaine au milieu de laquelle se dressent, isolés, deux volcans éteints en forme de cône tronqué. Des cratères béants occupent toute la surface de leurs sommets.

Une longue montée nous conduit de là à Tchooba, d'où l'on distingue très bien les deux versants.

Entre le désert qui est sous nos pieds et la partie habitée où nous nous trouvons, l'opposition est complète, absolue; au désert brûlé par le soleil, à ses rares montagnes dénudées, à ses vagues de sable et d'herbes roussies, succèdent des champs entretenus avec soin, quelques gros villages et de grands espaces couverts d'herbages,

d'arbustes et même d'arbres. Nous sommes maintenant en pays abyssin. Le Choa part bien de l'Aouache, mais la véritable Éthiopie ne commence guère de ce côté qu'à partir de Tchooba.

*
* *

Le 2 mars, l'escalade continue.

En chemin, j'aperçois sous bois, assez loin de la route, une grosse outarde. N'ayant pas le temps de prendre les dispositions[1] qui conviennent pour chasser cet oiseau, je vais droit à lui et le tire à tout hasard au moment où il fuyait devant moi à soixante-dix mètres. Contre toute attente, il pirouette et s'abat le ventre en l'air. J'avais visé la tête : un seul plomb entré dans le cervelet avait déterminé une mort foudroyante. Je savais par expérience qu'il ne faut jamais tirer l'outarde en plein corps quand elle est arrêtée ou en marche : sa couverture de duvet et de plumes est si épaisse, que c'est à peine si le

1. Le meilleur moyen d'approcher l'outarde et de la tirer dans de bonnes conditions, consiste à l'envoyer tourner par un ou deux hommes montés. Si les rabatteurs sont un peu habiles, l'oiseau viendra droit sur le chasseur qui se dissimulera en l'attendant.

plomb la pénètre assez pour se marquer sur la peau. J'ai vu, il y a quelques années, une outarde recevoir à bonne distance, au posé, treize coups de fusil, et ne tomber qu'au quatorzième, tiré au vol.

Une fois mon gibier ficelé derrière une mule, nous rejoignons la colonne au grand trot de nos montures. Nous traversons des étendues assez considérables de terres cultivées et de gros villages, et nous arrivons bientôt après à l'étape de Mennabella. Là tout le monde veut voir l'outarde; on la pose à terre, et chacun de la palper, de la soupeser, de l'admirer, car elle est énorme. Quelqu'un s'avise que c'est aujourd'hui mardi gras. Voilà notre morceau de résistance tout trouvé pour ce soir. Recommandation est faite au chef de gamelle de se distinguer; il nous faut un menu de mardi gras!

Le soir, je vais à la promenade en compagnie du jeune prince; nous marchons, en rentrant, sur le bord d'une immense crevasse de quatre à cinq cents mètres de profondeur, au fond de laquelle coule un affluent du Kassam. Notre interprète m'assure que la plupart des cours d'eau de l'Abyssinie sont encaissés de cette façon.

*
* *

Le lendemain, 3 mars, nous étions fort intrigués en route par des couronnes composées de sept œufs d'outarde, surmontant, dans les villages, le toit des plus grosses maisons. Renseignements pris, ces maisons sont des églises.

Le pays de Godo Bourka, où nous campons, s'étend jusqu'au bord d'une petite rivière encaissée. Un plateau élevé de deux mille quatre-vingts mètres la domine de quatre cents mètres environ.

*
* *

4 mars. — Elle n'est pas facile, l'ascension de ce plateau; pendant près d'une heure nous escaladons des rampes très dures, souvent à pic, et, pour toute perspective, nous avons sur notre droite d'affreux précipices et un torrent à sec parsemé d'énormes seuils de roches. M. Buffet a le vertige; il descend de mule, et nous l'imitons peu après, car la montée devient trop pénible pour les mules, et nous craignons quelque chute. Enfin nous atteignons le sommet du plateau.

Tout en haut est perché le village de Baltchi. C'est le point où les caravanes de chameaux se défont de leurs chargements; disons bien vite, pour éviter aux personnes sensibles d'avoir à s'apitoyer sur le sort de ces pauvres bêtes, qu'on ne leur impose pas la pénible corvée que nous venons d'avaler : on les décharge au bas de l'escarpement.

A partir de Baltchi, nous suivrons jusqu'à Addis-Ababa une succession de plateaux qui s'étagent régulièrement en gradins peu élevés.

La haute Éthiopie est, paraît-il, un pays formé de plateaux concentriques, où l'on retrouve les *terras calientes* et les *terras frias* du Mexique. Les *Kwalla* y sont les terres chaudes, les *Wayna-Déga* les terres tempérées et les *Déga* les terres froides. Les Kwala occupent surtout les vallées, tandis que les Wayna-Déga comprennent les régions intermédiaires entre les Kwala et les Déga. Les Déga ne sont autre chose que les plateaux. Balayées sans cesse par le vent, elles sont froides. Les Kwala, au contraire, bien abritées, sont chaudes mais malsaines. Les Wayna-Déga jouissent d'un climat moyen. Les terres riches se trouvent dans les Kwala, et c'est là seulement que la végétation a un aspect un peu tropical.

Le pays que nous traversons est peu cultivé et contient peu de villages. On nous dit que le fléau qui a fait tant de ravages à Bourka, et sur la route que nous avons suivie à partir de Harrar, a sévi d'ici à la capitale du Choa avec une particulière violence. Ces contrées, autrefois prospères et très peuplées, sont aujourd'hui ruinées, et ne se relèvent qu'à grand'peine.

Nous campons sur un petit plateau appelé Chancora, et je suis les petits cours d'eau qui l'entourent en quête de gibier. Le gibier abonde, n'est aucunement effarouché et le massacrer est un jeu.

*
* *

Le 5 mars, nous gagnons Tchaffé-Dounsa, une simple désignation géographique. Le 6, en marchant vers Akaki, nous traversons d'immenses prairies, où l'on fait en petit l'élevage du bœuf et du cheval. Sur notre route, quelques rares cultivateurs coupent la deuxième récolte annuelle d'un blé malingre et chétif. Nous approchons d'Addis-Ababa, et pourtant rien n'annonce la capitale du Choa. Ce pays presque désert, ces villages en ruines, épars çà et là, donnent froid

au cœur. Il faut que cette contrée ait subi une bien terrible crise pour en être réduite à cet état d'abandon. Nous ne pouvons en croire nos yeux, et il est nécessaire qu'on nous affirme qu'une population assez dense a subsisté là autrefois dans ce coin désolé.

A dix minutes d'Akaki, nous apercevons le palais de l'Empereur, qui domine de beaucoup toutes les autres constructions de la ville. Nous faisons halte à trois heures de distance d'Addis-Ababa, où nous entrerons après-demain.

*
* *

Le 7, nos tentes sont dressées à Iéka, sur un grand plateau légèrement ondulé et bordé des deux côtés d'assez hautes montagnes; sur nos derrières, le chemin se resserre et ne forme plus qu'une sorte de col évasé; devant nous, la nouvelle capitale de l'Éthiopie s'étage sur une colline placée entre deux grandes éminences. Celle de gauche est dominée par un mont très élevé, en forme de demi-sphère.

L'après-midi, tous les Français, les Grecs et les Arméniens de la colonie européenne viennent

nous faire visite. Un Russe de passage, le capitaine Goudzinsko, s'est joint à eux. Ces messieurs nous annoncent qu'on nous ménage une réception magnifique. Attendons...

Pont en fer sur l'Aouache.

Réception à Iska des envoyés de l'Empereur.

La mission arrivant au milieu de l'armée de l'Empereur.

Garde de l'Empereur précédant la mission
avant l'entrée à Addis-Ababa.

## IV

### A Addis-Ababa

8 mars. — Le réveil sonne à cinq heures et demie. Nous nous levons aussitôt; chacun se prépare au plus vite, et nous bouclons rapidement nos cantines. Les tentes sont levées, à l'exception de la plus grande, et tous les bagages sont placés sur des mulets et envoyés en avant. Ces préparatifs durent jusqu'à huit heures. Nous braquons alors nos lorgnettes dans la direction de la ville, et à huit heures et demie nous voyons paraître un fort groupe de cavaliers et de fantassins. Ils s'avancent précédés d'un jeune Dedjazmatch, qu'accompagne M. Ilg, ingénieur de nationalité suisse, depuis vingt ans en Éthiopie, directeur du protocole pour la circonstance. La troupe s'arrête devant la tente, nos soldats indigènes forment la

haie d'un côté, pendant que les fantassins du Dedjazmatch se rangent de l'autre; les cavaliers sont massés en face de la tente; nos clairons sonnent. Le ministre fait quelques pas au-devant du Dedjazmatch, qui vient à sa rencontre. M. Ilg les présente l'un à l'autre et nous présente ensuite, puis il annonce à M. Lagarde qu'une partie de l'armée de l'empereur l'attend un peu plus loin pour l'escorter jusqu'au palais. Nous montons à mule, et nous marchons sous un ciel superbe, précédés de nos ascars et des quelques chameliers qui nous ont suivis; les Abyssins forment l'arrière-garde.

Une petite colline nous cache les troupes du Négus; arrivés à son sommet, nous apercevons une vaste fourmilière de guerriers de toute arme, au-dessus desquels flottent une multitude d'étendards. Les costumes curieux que nous avons déjà remarqués à Harrar, frappent d'abord nos regards, mais nous distinguons mal encore. Peu à peu la disposition des lignes se précise; au centre, se tient la garde personnelle de l'Empereur, composée de plusieurs milliers de vétérans à l'air robuste, aux figures énergiques; sur les flancs, en arrière et en avant, la cavalerie et l'infanterie sont disposées en cercle; elles occupent un mon-

ticule et un marais. Il y a là quinze mille hommes, commandés par le Dedjaz. Oubié, gendre de l'Empereur. Tous les membres de la colonie européenne sont présents.

Quand les rangs s'ouvrent pour nous livrer passage, et que les principaux chefs s'en détachent pour nous saluer, nous assistons à un défilé éblouissant, et l'émotion, une émotion patriotique, nous gagne.

Au moment où nous nous remettons en route, il se produit une confusion momentanée. Insensiblement, les rangs s'étaient rapprochés, les efforts désespérés des chefs, écartant les hommes avec des gaules, avaient été impuissants à les maintenir. Et lorsque les troupes, resserrées dans un espace étroit, s'ébranlent, une poussée formidable se produit, jetant les fantassins au milieu des cavaliers. La garde est fortement pressée, et nous allons nous-mêmes être débordés, quand le jeune Dedjaz. et quelques autres chefs se précipitent dans tous les sens pour nous dégager. L'ordre se rétablit rapidement, et nous pouvons avancer. La garde est en avant de notre groupe, et les grands chefs abyssins au centre ; la cavalerie et l'infanterie ferment la marche en masse serrée, puis se développent un peu plus loin sur un front très étendu.

Nous arrivons au passage d'une petite rivière; toute l'armée descend au pas de course ou au galop la pente qui y conduit, et remonte de même l'escarpement opposé, pendant que nos mules accélèrent leur allure. Toutes ces masses, un moment confondues et éparpillées dans un désordre pittoresque, reprennent aussitôt leurs rangs. Nous sommes émerveillés de la facilité avec laquelle elles se dispersent et se retrouvent.

Le cortège touche aux premières maisons de la capitale, où nous attend la musique impériale. Le *ghebi* (palais de l'Empereur), entouré de centaines de paillotes et de constructions diverses, et fermé par de hautes palissades circulaires, se dresse devant nous. Toute la population, maintenue à coups de gaules, forme sur notre passage une haie profonde; quelques prisonniers italiens caracolent sur des chevaux, et se livrent à une fantasia désordonnée, d'autres se placent bien en vue sur de grosses pierres bordant le chemin. Le ghebi est bondé de monde, les toits en sont couverts. Nous pénétrons dans une première cour, où sont massés de nombreux guerriers en armes; les musiques jouent; le coup d'œil est magnifique. Mais nous sommes autrement éblouis en pénétrant dans la deuxième cour, qui précède la grande salle

du palais. Cette cour s'élève en pente douce; à droite, sont rangés sur une seule file soixante-dix canons, entourés de leurs servants. Derrière eux, plusieurs lignes de soldats; à gauche se presse une foule de guerriers, le premier rang présentant les armes; et, dans le fond, faisant suite aux canons, une sorte de vaste autel se dresse, dont tous les échelons et le sommet sont occupés par de hauts personnages et par les chefs de la garde, en grand costume.

Le moment est venu où nous touchons au terme de nos efforts; nous allons enfin le voir, ce grand chef dont la pensée nous poursuit depuis de longs jours, et ce n'est pas sans émotion que nous mettons pied à terre devant la grande salle du palais. La porte est ouverte à deux battants. En face de nous, une large baie laisse voir en enfilade une autre cour remplie de monde. La salle où nous pénétrons est sombre. Elle est entourée de guerriers superbes, immobiles, l'arme au pied, le bouclier lamé d'argent sur la poitrine et le mantelet de guerre jeté sur l'épaule. L'alga ou lit de l'Empereur s'élève à droite dans une alcôve, où règne une demi-obscurité. Un dais le surmonte, et un riche damas rouge, partant du siège, étale ses reflets chatoyants jusque sur le sol où il déborde.

L'empereur Ménélick y est assis, les jambes en croix, les bras appuyés sur deux coussins. Il est entouré de ses fidèles. Les hauts personnages de l'empire se rangent du côté droit de l'alcôve, pendant que les Européens d'Addis-Ababa se placent à gauche. Au premier rang, à côté du Négus, notre excellent compatriote, M. Mondon-Vidhaillet.

Nous nous avançons jusqu'à quelques mètres de l'alga; le ministre seul se met tout auprès du Négus, qui lui tend la main. Il prononce une allocution de circonstance, à laquelle l'Empereur répond par une cordiale bienvenue. C'est M. Ilg qui sert d'interprète. Nous sommes ensuite présentés; le canon gronde à ce moment, puis nous prenons place sur des chaises à côté de l'Empereur, et une conversation intime s'engage entre lui et le ministre. La figure de Ménélick se détend; le grand Empereur se fait le plus aimable des princes; il s'inquiète de nos santés, s'informe de ce qui se passe en France, et, par instants, son visage s'illumine d'un large sourire affable et bienveillant.

C'est surtout maintenant que nous pouvons l'étudier. Pendant les premiers moments de la cérémonie officielle, il était resté majestueuse-

ment impénétrable, l'attitude sans orgueil, mais ferme; le regard à demi voilé semblait éteint, mais on y devinait une attention soutenue. Le Négus avait alors le grand air d'un souverain sûr de lui et conscient de sa force [1]. A présent, il se fait familier sans effort, son visage respire une grande bonté, ses yeux pétillent d'intelligence, et quand il sourit ou qu'une des réponses du ministre arrive à son cœur, sa figure en est comme transformée; elle s'éclaire soudainement; la vie semble se concentrer dans le regard; on ne voit plus que les yeux, et l'on a l'impression qu'on se trouve en présence d'un homme bienveillant, humain, et dont l'esprit est largement ouvert.

Notre émotion était naturellement assez vive; la demi-obscurité qui règne dans l'immense salle où nous nous trouvons et lui donne un air de chapelle, n'était pas faite pour l'amoindrir; mais à cette heure nous respirons, un sourire effleure nos lèvres, et nous sommes heureux de l'impression produite et ressentie.

Bientôt le ministre prend congé; nous sortons, et le même cérémonial qui a présidé à notre

1. Il est impossible de se faire une idée de ce souverain, d'après les mauvaises photographies que nous possédons de lui en France.

entrée subsiste quand nous quittons le palais. Je remarque, en passant devant la rangée des canons, que les bouches à feu qui ont servi à nous saluer sont des canons français du vieux modèle. On me dit que l'Empereur n'a pas voulu, aujourd'hui, par délicatesse, employer les canons que les Abyssins ont pris aux Italiens pendant la dernière campagne.

Il se dégage de cette réception quelque chose de grandiose, de non vu, qui surprend et remue fortement. Je ne me représente pas autrement que celle de Ménélick II les grandes cours orientales du passé, et je ne crois pas qu'elles aient pu jamais accueillir plus dignement leurs hôtes ni avec un apparat plus imposant.

Nous accompagnons le ministre jusqu'à un grand enclos où s'élèvent une maison et quantité de tentes, que l'Empereur a fait spécialement préparer pour lui sur un de ses terrains, et nous nous rendons chez M. Mondon, où un déjeuner est servi. Il est deux heures quand nous nous mettons à table mourant de faim, et à quatre heures nous retrouvons enfin nos tentes, qui ont été dressées à côté de la propriété de M. Mondon.

*
* *

Le 9, nous nous reposons; le 10, nous allons en visite chez l'*Aboun* [1] Mathéos, métropolitain et patriarche d'Éthiopie, un très bel homme d'une cinquantaine d'années, qu'on dit très entendu aux affaires spirituelles et temporelles. Il avait à côté de lui l'*Étchéghié*, ou maître du clergé régulier, le grand *Alaqa*, chef du clergé séculier, dont les fonctions sont plutôt temporelles, et quelques prélats, appelés *Qomos* et *Koros*. Des prêtres et des clercs, nommés *Debtéra* [2], se trouvaient en outre dans l'assistance.

Nous avons été reçus avec beaucoup de dignité, mais en même temps avec une grande cordialité, et nous emportons un bon souvenir de cette visite.

En sortant, nous apercevons, dans une cour,

1. Les Abouns sont envoyés en Éthiopie par le patriarche d'Alexandrie, qui touche, à cet effet, une redevance de dix mille thalers. Leurs fonctions épiscopales comportent l'ordination des prêtres et le jugement de certaines causes ecclésiatiques.

Ce sont les seuls membres du clergé abyssin qui soient pris en dehors du pays.

2. Ces prêtres et ces clercs constituent le personnel de l'église, qui s'élève quelquefois, dans les gros endroits, à 100 et même 200 personnes; ils ont pour chef un Alaqa, prévôt laïque de l'église.

un fort groupe de jeunes gens. On m'apprend que ce sont des écoliers. L'instruction se donne, en effet, aux enfants des deux sexes, dans les dépendances des églises et dans les résidences des chefs; mais les jeunes filles fréquentent peu ces écoles, et il n'y a guère que les femmes de la société qui soient instruites.

Les matières de l'enseignement sont l'étude du *ghez* [1], le plain-chant, l'explication de quelques livres profanes et la jurisprudence. Le niveau d'instruction est à peu près celui des clercs mérovingiens, et les grades sont les suivants : 1° les clercs ou *Debtéra*; 2° les *Memher*, ou docteurs; 3° les *Likaonte* (pluriel de *licq*), qui sont des savants plus spécialement initiés à la science de la jurisprudence.

A noter que tous les chefs savent lire, mais que très peu d'entre eux font cas de l'écriture. Ils ont des secrétaires pour entretenir leur correspondance.

De chez l'Aboun, nous nous rendons à la demeure du ras Darghué, oncle de l'Empereur et régent de l'empire pendant la dernière guerre.

1. « Le ghez, ou langue ecclésiastique, est une langue morte, qui remplit parmi les chrétiens abyssins le même rôle que le latin chez nous. » (*Manuel pratique de la lanyue abyssine*, par C. Mondon-Vidailhet, Paris. J. Rouam et Cie.)

Dans une grande cour précédant la maison, nous passons devant une double rangée de soldats. Le ras Darghué, un vieillard déjà, est assis sur son alga. Il nous reçoit avec beaucoup de cordialité, nous fait boire d'abord du très bon tedj, puis un café succulent, et s'entretient avec nous de la façon la plus aimable. Il nous amuse un moment; il dit au ministre qui est jeune, grand et mince : « J'ai souvent correspondu avec vous, nous sommes amis depuis longtemps, et je me figurais que vous étiez plus vieux et moins fluet. » Nous rions, et l'excellent homme, que notre gaieté amuse, fait chorus. Ce vieillard, encore très vert, fut autrefois un guerrier fougueux, vaillant comme une épée, franc comme l'or et magnanime entre tous. On se raconte encore ici ses traits de courage et de clémence. Le ras Darghué n'est pas un type isolé en Éthiopie, où les chefs sont doués en général de toutes les qualités qui distinguaient l'ancienne chevalerie. Intrépides jusqu'à la témérité pendant la bataille, ils se montrent magnanimes dans la victoire, et la confraternité d'armes est élevée chez eux à la hauteur d'un principe. Ils sont de plus affables, bienveillants et d'une extrême délicatesse de sentiments. On sait d'ailleurs qu'ils ont entouré les officiers italiens pri-

sonniers de tous les soins qu'il était possible de leur donner.

*
* *

Les jours suivants, nous allons saluer les membres de la colonie européenne. Chez M. et Mme Ilg, où nous nous rendons tout d'abord, nous trouvons un accueil des plus gracieux et un intérieur charmant, où l'on sent la main d'une femme distinguée.

De là nous nous faisons conduire, en traversant une partie de la ville, chez M. et Mme Savouré, un Français et une Française. M. Savouré est un commerçant établi depuis une dizaine d'années au Choa, où sa femme n'habite que depuis trois ans. Ils ont une charmante fillette de deux ans et demi. M. Savouré nous donne d'intéressants détails sur les opérations commerciales du pays et Mme Savouré nous dit combien la vie est monotone à Addis-Ababa, et la hâte qu'elle a de revoir le pays.

M. et Mme Stévenin, deux de nos compatriotes, sont établis aussi dans le pays. M. Stévenin s'occupe de mécanique et de commerce. Nous allons voir ensuite M. Carette, un charmant Français,

chasseur heureux et infatigable, frisant la trentaine. Il seconde M. Chefneux, que nous avons le regret de ne pouvoir saluer dans ce pays, où il a su s'acquérir les sympathies de tout le monde et la confiance de l'Empereur.

M. Carette nous raconte que, dans un récent voyage à l'Aouache, il se trouva subitement, à un détour du sentier, en présence d'un lion et d'une lionne. Non moins surpris que ces animaux, mais faisant à hôte importun bon visage, il continua son chemin sans songer à les tirer, pendant que le couple obliquait tranquillement de son côté, dans la direction de la brousse.

Nous terminons notre série de visites par M. Monat, un compatriote.

Toutes ces courses, au cours desquelles nous avons parcouru des distances considérables, nous ont conduits de tous les côtés de la ville, à travers des multitudes de grands villages, séparés le plus souvent par des prés, des champs et d'assez grandes étendues de terres en friches. Addis-Ababa est en effet une immense ville d'été, comprenant une agglomération de centres habités, distants quelquefois les uns des autres de plus d'un kilomètre. A la tête de chacun d'eux un

*choum*[1] (terme générique par lequel sont désignés des fonctionnaires). Sa maison s'élève généralement au centre du village, et celles des habitants, qui sont en quelque sorte ses clients, se pressent autour.

Pour se déplacer ici, c'est toute une affaire. Il faut monter à mule et se faire accompagner du plus grand nombre possible de domestiques, armés de fusils. Manquer à cette obligation serait vouloir se faire classer dans la catégorie des pauvres diables, pour lesquels on a fort peu de considération en Éthiopie. Pour les personnes qui s'en dispensent — pas un Européen n'est dans ce cas à Addis-Ababa, — les Abyssins ont un mot typique : ils les appellent des *mesquins*.

De pareilles habitudes cadrent sans doute fort mal avec nos mœurs, et il nous en coûte quelquefois, pour aller à deux cents mètres, d'être obligés de nous entourer de cet appareil; mais, enfin, nous représentons la France dans ce pays,

1. Les choums ont des pouvoirs civils et militaires. Au-dessous d'eux, il existe, en Abyssinie, des emplois purement civils : les *Meslanié* (image de moi-même) représentent généralement les chefs au civil; les *Tchéka-choum* (littér. chef de la boue) se trouvent dans chaque village ou réunion de villages et s'attachent des sortes d'adjoints nommés *Doung*; les *Takouatatari*, qui ne sont autre chose que les percepteurs, versent généralement le produit de l'impôt dans les caisses des *Azaj*.

et la politesse, pour les gens que nous allons voir, nous fait un devoir de nous conformer à ses coutumes.

En rentrant, je me surprends à me répéter toutes les conversations que nous avons entendues dans la journée. Quelques-unes, touchant à l'état commercial et industriel de l'Abyssinie, m'ont particulièrement frappé, et j'essaie d'en dégager l'impression générale : le manque de moyens rapides de transport a conduit le commerce à ne se porter que sur un petit nombre d'articles, ayant une assez grande valeur sous un petit volume, tels que : or, civette, ivoire, café, cire. La gomme et l'indigo, qui étaient autrefois l'objet d'un commerce assez sérieux, sont maintenant presque complètement abandonnés, et le trafic des peaux, que pratiquaient avant les dernières épizooties les provinces rapprochées de la côte, a considérablement diminué.

Notons que le pays commence à se repeupler de moutons et de bœufs, et que le prix du bœuf, qui s'était élevé de trois à quarante-cinq thalers, oscille aujourd'hui entre sept et quinze thalers [1].

1. Le thaler est une pièce d'argent, à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche, assez répandue en Afrique. Il vaut actuellement à Djibouti deux francs soixante-quinze centimes, mais son cours est très variable.

Les articles qui fournissent à l'exportation sont donc peu nombreux. De plus, en dehors du café [1], qui est appelé à donner des produits abondants dans l'avenir, on ne les trouve qu'en petites quantités sur les marchés [2] du Choa. Les relations commerciales avec la côte se trouvent par suite très réduites, et elles sont, en grande partie, accaparées par les trafiquants indigènes. Ceux-ci, très entendus en affaires et se livrant au commerce avec passion, deviennent très jaloux des Européens qui leur ont montré l'exemple. Il n'est pas surprenant dès lors que nos compatriotes d'Addis-Ababa n'y trouvent que tout juste leur compte.

Quant à l'industrie, au moins telle que nous la connaissons en Europe, elle n'existe pour ainsi dire pas en Éthiopie. Elle ne comporte guère que les métiers d'orfèvre, de sellier, de forgeron, de charpentier, de maçon, de tisserand, de peaussier, de brodeur, et ne s'exerce, à part de rares exceptions, qu'au profit de l'Empereur et des grands, qui entretiennent auprès d'eux les plus

1. Le café est de bonne qualité. Il pousse à l'état naturel dans les forêts du Kaffa, où il n'est encore que peu ramassé.
2. Les marchés, ainsi que les foires, sont très nombreux en Abyssinie et se tiennent régulièrement comme en Europe.

habiles ouvriers. Le ghebi contient, par exemple, une foule d'ateliers.

*
* *

Le 12, je vais, en compagnie de M. Buffet, visiter l'ancienne Entotto, où le roi Ménélick, abandonnant Ankober, vint s'établir il y a une quinzaine d'années. Située sur une montagne, à trois mille deux cents mètres d'altitude, elle est distante d'Addis-Ababa, la nouvelle Entotto, de trois heures de marche et la domine de six cents mètres environ. Y parvenir n'est pas chose facile; après une marche d'une heure et demie à travers les faubourgs de la ville, nous abordons une rampe en zig-zag, d'abord douce, puis pénible et finalement très difficile. Nous ne gagnons qu'à grand'peine, par une dernière montée à pic, l'emplacement sur lequel s'élevait autrefois la ville. Il n'en reste plus qu'une église, Raghuel, présentant un caractère architectural différent des constructions du même ordre : tandis que ces dernières sont rondes et couvertes de toits de chaume, Raghuel a une forme polygonale, et sa toiture est en bois. De plus, ses murs sont construits en pierres de taille, alors que ceux des

autres églises sont en pisé ou en bois. Il n'est pas jusqu'à trois petits toits superposés qui ne lui donnent bien un air tout particulier.

D'Entotto, nous découvrons de tous côtés d'immenses étendues de pays. Devant nous c'est Addis-Ababa qui étale, au soleil couchant, ses multiples carrés épars de constructions aux toits de chaume. Elle semble prosternée autour d'une colline élevée supportant le palais de l'Empereur.

A droite et à gauche, une succession de chaînes formant d'abord demi-cercle, s'élancent ensuite en lignes à peu près parallèles sur chacun des flancs de la capitale et paraissent l'enserrer un moment avant de se perdre à l'horizon. Derrière nous et aussi loin que la vue peut s'étendre, se développe le versant du Nil. Des plaines successives, couvertes de forêts et coupées par de légers plissements du sol, s'en vont rejoindre, dans des lointains à peine visibles, un groupe de hautes montagnes s'estompant en nuages.

De là nous gagnons l'église de Mariam, séparée de Raghuel par une vallée, et nous marchons un moment au milieu de décombres. On distingue encore des salles entières de maisons en pierres et de grands pans de murs. A Mariam, nous découvrons, derrière l'église, un joli petit bois de

Eglise de Raghuel et ruines de l'ancienne Entotto.

Eglise de Mariam.

M. Moudon, sa maison et un groupe de serviteurs.

Vue d'Addis-Ababa prise du Ghebi; nos ascars au premier plan.

frênes qui respire une paix telle et un calme si profond que nous nous arrêtons d'instinct en y rentrant. Quelles divinités allons-nous troubler? Quelles ombres vont surgir tout à coup devant nous? Nous avançons, réfléchis et respectueux, craignant de troubler le silence, et nous en sortons vraiment émus et charmés, au moment où un vol nombreux de tourterelles s'en échappe.

Nous regagnons Addis-Ababa par un chemin nouveau. Il est moins difficile que le premier et passe au-dessus d'un grand vallon très fertile, où nous remarquons des irrigations pratiquées avec intelligence et plusieurs variétés de cultures.

On fait venir là du tef, sorte de millet, de l'orge, du blé, du dourah, du maïs, du piment et même quelques pommes de terre. Le précieux tubercule a été en effet apporté en Abyssinie, où il commence à se répandre.

Ces produits du sol sont à peu près tous ceux qu'on trouve dans le Choa. Les arbres fruitiers sont très rares, et l'on doit à M. Mondon l'introduction de plusieurs variétés qui promettent déjà. Il a, en outre, planté le premier à Addis-Ababa quantité d'eucalyptus, qui poussent avec une rapidité et une vigueur merveilleuses.

Au point de vue des terres, l'Éthiopie est par-

tagée, en principe, en terres du roi, terres d'église et propriétés privées. Le *goult*, qui est une sorte de fief privé héréditaire, est la forme de la propriété ressemblant le plus à la nôtre.

Disons que les biens d'église sont les plus recherchés, par suite des exemptions de service militaire qu'ils entraînent.

En dehors de ces divisions, il existe des fiefs de mouvance qui servent de traitement aux fonctionnaires de tout rang, ainsi qu'à l'alimentation des soldats. Ce sont nos anciens fiefs de haubert, et les choums y exercent presque tous les vieux pouvoirs féodaux. Ces fiefs sont répartis de la façon suivante : les Ras, qui en ont de très grands, les divisent en fiefs secondaires entre leurs Dedjazmatch et leurs officiers principaux, qui, à leur tour, les partagent en sous-fiefs qu'ils donnent à leurs inférieurs et à leurs soldats. Ils ne sont pas héréditaires, mais il est d'un usage assez courant de les conserver aux fils.

La condition du paysan est assez semblable à celle de nos anciens serfs, avec cette différence fondamentale qu'il n'est pas attaché à la glèbe.

Quant à l'esclavage, il n'existe pas en Abyssinie, et la traite y est poursuivie très sévèrement. Au cours de la récente guerre, par exemple,

on découvrit quatre marchands d'esclaves qui furent aussitôt pendus.

Sur les terres, l'impôt est, le plus souvent, le dixième du produit du sol. Les fiefs goult, qui sont les seuls véritablement héréditaires, le paient en chamma (toges) ou en miel, et il est perçu par les maires des villages (*Tecka-choum*) ou par des percepteurs. Les biens d'église le remettent directement au clergé.

En dehors de l'impôt les propriétaires doivent, en cas de nécessité, trois jours de corvée par semaine, pour le service de l'Empereur ou des possesseurs de fiefs.

*
* *

Je consacre une partie de la journée du 13, un samedi, à visiter le marché. Il existe bien tous les jours un marché à Addis-Ababa, mais le samedi il se transforme en une foire qui amène un nombre considérable de gens des environs. Le marché se tient sur un vaste terrain qui entoure une église. Il n'existe pas dans la capitale éthiopienne de ces sortes de bazars comme nous en avons vu à Harrar. Tout se vend au marché; aussi

des échantillons de ce que le pays contient de produits les plus divers, d'animaux, d'étoffes ou objets de toutes sortes, importés ou non, se déversent là en grande quantité pour un jour. Les vendeurs de vivres, d'*amulets* [1], de tissus ou de matières peu encombrantes, y occupent, en plein vent, des terre-pleins bordés de gros cailloux; les marchands de bois, d'animaux et objets encombrants se tiennent autour d'eux en cercle.

Quand j'arrive au marché, l'animation est des plus grandes; mais je puis circuler partout, librement, excepté à l'endroit où les maquignons lancent leurs bêtes, le plus souvent à fond de train, pour les faire valoir aux yeux des acheteurs.

En rentrant, j'apprends que l'Empereur nous a invités à déjeuner au palais pour le lendemain, dimanche.

*
* *

Le dimanche 14, nous partons vers neuf heures en grand appareil. Nos ascars, en costumes blancs,

1. L'amulet est la monnaie divisionnaire du pays; il consiste en une barre de sel et vaut un cinquième ou un sixième du thaler, suivant son plus ou moins de pureté ou de consistance.

L'Empereur a commencé à introduire en Abyssinie une monnaie divisionnaire en argent à son effigie; mais elle n'existe pas encore en assez grande quantité.

toque blanche à bordure tricolore, nous précèdent sur deux longues files et en avant d'eux quelques clairons sonnent avec un entrain endiablé. Ils ont beaucoup de succès, et la foule accourt de tous côtés pour les voir passer. Nous marchons naturellement à mule et entourés de nos gens au grand complet.

Nous mettons pied à terre dans l'intérieur du palais, après avoir laissé à gauche la grande salle du palais et à droite l'édifice que j'avais pris le premier jour pour un autel, et qui n'est autre que le lit de justice de l'Empereur.

Les demeures de l'Empereur et de l'Impératrice s'élèvent derrière la grande salle, au centre d'un vaste jardin enclos de murs. Il y a là un pavillon carré à étages conçu dans le style colonial. Il paraît vaste, et domine de beaucoup toutes les maisons ou paillotes du ghebi qui l'entourent de tous les côtés.

Dans la cour, en face de nous, une multitude d'officiers, de serviteurs de toute catégorie vont et viennent, affairés; des pages courent dans tous les sens. Nous voyons passer des services de table, des chaises, et tout l'attirail que comporte un déjeuner en préparation. M. Ilg et M. Mondon sont à côté de nous; ils nous apprennent que tous

les convives de l'Empereur se tiennent assis par terre et mangent dans des corbeilles déposées devant eux. Les tables et les couverts à l'européenne sont réservés pour les étrangers invités à prendre part au *gheber* (repas du Négus).

Bientôt une porte s'ouvre du côté du jardin; plusieurs grands personnages s'avancent dans la cour, précédant l'Empereur qui ne tarde pas à paraître. Il se dirige vers la grande salle et va passer devant nous. Je dispose aussitôt mon appareil et je le prends au moment même où, en se tournant vers notre groupe, il arrêtait ses yeux sur ma boîte d'un air amusé et souriant.

On nous fait attendre encore quelques instants avant de nous conduire dans la salle du festin : le Négus veut s'assurer par lui-même que tout est bien disposé pour nous recevoir et qu'il ne manque rien.

Enfin on vient nous prendre, et nous gagnons la table qui nous a été préparée en passant derrière l'alga du Négus. Un grand voile est tendu devant, cachant l'Empereur aux yeux[1] des assistants, et deux hommes tiennent des torches allu-

1. Quand l'Empereur ou les grands de l'empire prennent leurs repas ou boivent en public, on tend toujours des voiles autour d'eux.

Deuxième cour intérieure du ghebi, un dimanche.

Le Négus se rendant dans la grande salle du Ghebi.

mées sur ses côtés. Le Négus, invisible derrière l'épaisse draperie de l'alga, déjeune, pendant que nous en faisons autant de notre côté. Nous mangeons, servis par des pages et des grands de la cour, dans un service de Sèvres de toute beauté, et on nous présente successivement des plats très variés, préparés à l'européenne, et un plat national, le *brondo*. C'est de la viande de bœuf grillée à peine sur des braises, puis poudrée de sel et de poivre. Le morceau est très savoureux.

L'Empereur aurait eu le vif désir de s'asseoir à notre table, mais l'étiquette le lui défend : nous sommes en temps de carême[1], un carême très rigoureux de plus de deux mois, où même les œufs, le poisson et le beurre sont interdits; et il ne peut pas prendre son repas avec nous qui ne sommes retenus, un jour de dimanche, par aucune règle sévère, et qui ne reculons même pas devant le brondo, une viande saignante par excellence.

Nous avons fini de déjeuner, l'Empereur aussi. Il se lave les mains derrière une chamma que

1. Les jeûnes constituent la principale manifestation religieuse des Abyssins, qui fréquentent très peu les églises; ils sont très rigoureux, et s'étendent à cent quatre-vingt-douze jours de l'année.

deux serviteurs tiennent devant lui, puis on fait glisser le voile sur la longue tringle qui le soutient, et la salle s'offre entière à nos yeux. Nous en connaissons la disposition, mais l'aspect qu'elle présente en ce moment est bien différent de celui sous lequel nous l'avions vue le premier jour; d'énormes tréteaux supportent de gigantesques piles de pains plats et arrondis, très semblables à des crêpes un peu épaisses; des multitudes de corbeilles, contenant chacune quelques-uns de ces pains et une épaisse sauce jaunâtre, sont disposées autour. On n'attend plus que les convives. Toutes les semaines, le jeudi et le dimanche, le Négus donne un repas à ses chefs, et il est telle fête de l'année où il invite tout l'effectif de ses troupes présentes à Addis-Ababa et dans les environs.

La porte principale ne tarde pas à s'ouvrir; un flot humain s'avance lentement, précédé de joueurs de flûtes et de trompettes.

Arrivé vers le milieu de la salle, il se divise, et des groupes de quatre personnes prennent place çà et là en s'accroupissant. Les serviteurs s'empressent, et déposent devant chacun d'eux une corbeille. Pendant ce temps, les instrumentistes tirent de leurs flûtes et de leurs trompettes des

sons stridents, barbares, qui évoquent en nous l'idée d'une marche triomphale, quelque chose de fantastique, où l'on sent pourtant une mesure et un rythme.

Les mêmes serviteurs, quelques officiers du palais et des Ajaz (intendants de la bouche), apportent maintenant des flacons de tedj, appelés *brillé*, d'une contenance de trois quarts de litre et en remettent un à chaque convive. On boit à même la bouteille. Il s'élève de la salle un bourdonnement confus, et l'Empereur promène les yeux d'un groupe à l'autre d'un air affable et bon.

Nous regardions intéressés, quand, tout à coup, une voix perçante et les sons aigus d'un violon frappent nos oreilles.

Dans le fond de la salle, juché sur une estrade, un homme chante en s'accompagnant. C'est encore un barde que nous retrouvons là. Il crie d'abord à tue-tête, baisse ensuite un peu la voix, puis s'arrête un moment pour recommencer de plus belle. Le ton est toujours le même, nasillard et monotone dans le développement, strident au moment des reprises. On dirait qu'il débite des couplets. Que chante-t-il? Je l'ignore, mais j'entends chuchoter à côté de moi que ces chanteurs

ont très peu de retenue, et ne se gênent aucunement pour faire entendre des vérités, quand les circonstances les entraînent à négliger leurs thèmes habituels, exploits de guerre ou de chasse, récits de fêtes ou histoires d'amour.

La voix finit par s'arrêter, mais une seconde s'élève aussitôt; et les chants ne cessent qu'au moment où l'assistance se lève, après un quart d'heure environ, pour céder la place à de nouveaux venus.

Nous prenons congé après avoir vu ces scènes se reproduire cinq ou six fois.

En dehors des jours de jeûne, et surtout aux époques de grandes fêtes, elles sont, paraît-il, bien plus intéressantes. On apporte, alors, au gheber, d'énormes quartiers de bœuf, choisis dans la meilleure partie de la bête, et chacun, avec son couteau, taille dans la viande crue le morceau qui lui convient.

La talla (bière du pays) coule à flots, et nous savons qu'à la dernière fête de la *Mascale* à Addis-Ababa plus de mille bœufs ont été abattus, et qu'il a été servi, exactement, sans compter la talla, trente et un mille neuf cents brillé de tedj.

On observe, en Abyssinie, nombre considérable de fêtes. Les principales sont la Pâque, la

Purification, les fêtes de la Mascale, de la Vierge, de Saint-Michel, de Saint-Georges, et une sorte de Fête-Dieu, appelée : Emmanuel. Ces quatre dernières reviennent chaque mois sans préjudice des autres fêtes. Il s'ensuit que les Abyssins chôment une grande partie de l'année.

La Mascale et la Purification sont célébrées avec un cérémonial particulièrement original.

La Mascale ressemble beaucoup à nos fêtes de la Saint-Jean. On allume de grands feux sur les montagnes, et à Harrar, par exemple, un bûcher est élevé aux portes de la ville. Tous les soldats prennent part d'abord à une revue générale qui a lieu spécialement pour la circonstance; puis ils se rendent au bûcher, et y lancent des javelines faites de tiges de dourah, au bout desquelles des bouquets de mimosas ont été préalablement fixés.

Le *Temkat* (fête de la Purification ou des Tabernacles) s'accompagne d'un éclat encore plus grand. La veille, les grands, le peuple, les prêtres, escortés d'autres prêtres tenant des ombrelles multicolores, se rendent au bord d'une rivière en portant les *tabot*.

Le tabot est la table de l'autel; il tient lieu du Saint-Sacrement de nos processions. Le lendemain, après que les fidèles ont passé la nuit sur

les lieux, les tabot sont plongés dans l'eau, et le peuple lui-même entre dans la rivière. Cette dernière partie de la cérémonie a fait dire aux Jésuites que les Abyssins pratiquaient le baptême successif; il ne faut voir là en réalité qu'un acte de purification.

Les tabot sont ensuite rapportés processionnellement dans les églises au milieu de la fusillade, et, dès qu'ils y ont été déposés, les festins commencent et se prolongent fort avant dans la nuit.

L'Empereur et les Ras suivent le tabot, le fusil sur l'épaule.

Ajoutons que les fêtes de la Mascale, de Mikael et de Ghiorghis, donnent lieu à de grands carrousels militaires.

*
* *

15 mars. — Il pleut, aujourd'hui, avec violence. Des torrents se forment autour de notre enclos, entraînant des terres, arrachant des cailloux qu'ils précipitent, à deux cents pas de là, dans une petite rivière dont nous entendons les mugissements

Nous sommes bloqués.

Sur le soir, j'essaie de sortir à mule, mais le

sol boueux et humide des sentiers[1] est très glissant; ma bête a peine à se tenir debout, et je suis forcé de renoncer à ma promenade.

*
* *

Le lendemain, 16, le mauvais temps continue. Nos tentes sont détrempées par la pluie. Il faut songer à déguerpir au plus vite; mais comment déménager et où aller?

Heureusement la Providence, qui avait pris pour la circonstance les traits du jeune prince Biratou, veillait sur nous. Toujours aimable et prévenant, le prince n'avait pas vu venir les pluies sans s'inquiéter de notre situation, et il nous avait trouvé deux maisons très confortables. Ses hommes étaient là, prêts à transporter tentes et bagages. En un clin d'œil, tout fut enlevé, et une heure après nous étions installés commodément dans l'enclos de M. Stévenin.

*
* *

Le 17, le mauvais temps nous tient encore enfermés chez nous. C'est un supplice. Nous com-

1. Les routes régulièrement tracées et entretenues n'existent pas en Abyssinie.

mencions à faire de tristes réflexions, quand enfin, le 18, le soleil se montra au milieu d'un ciel sans nuages. Les pluies ne devaient pas durer, comme nous l'avions craint un moment; elles cessèrent totalement ce jour-là, et nous n'eûmes plus à en souffrir [1].

N'étant plus retenu à la maison, je sortais en quête d'inconnu. J'allais tranquillement devant moi, au pas de ma mule, quand mon attention fut attirée par une réunion d'hommes, groupés dans des attitudes diverses, et semblant traiter une affaire d'importance.

L'un d'eux était assis, ayant l'air de présider; à ses côtés quelques personnages se tenaient debout, tandis qu'en face, à une dizaine de pas, un groupe de deux personnes semblait attendre. Des spectateurs formant le cercle entouraient les groupes sans s'y mêler. Sur un signe du président, un des deux hommes placés en face prit la parole avec force gestes, puis son voisin immédiat lui succéda.

Je regardais bouche bée, quand Mohammed m'apprend que j'ai devant moi des gens s'exerçant au métier d'avocat. Ils plaident une cause fictive, pour s'exercer à la procédure. J'ai su

1. La saison des pluies hivernales ne commence guère qu'en mai.

depuis que c'était là une des distractions favorites des Abyssins, chez lesquels la procédure est régulière et connue de presque tout le monde.

L'Éthiopie est dotée d'un ensemble de lois écrites, qu'on appelle le *Fetha-Nagast*, à la fois code Justinien, droit canon et usage biblique. Mais les Abyssins ont, le plus souvent, recours au droit coutumier [1], et quand, dans un différend, il n'y a pas intervention des autorités judiciaires, les parties peuvent choisir leur juge; elles prennent quelquefois, pour les mettre d'accord, un voyageur qui passe sur le chemin ou même un enfant.

La séparation des pouvoirs n'existe pas dans ce pays : l'Empereur, les Ras et tous les grands président leur cour de justice et jugent dans leur ressort. Ils réunissent entre leurs mains les pouvoirs civils et les pouvoirs militaires et judiciaires. On trouve, cependant, des officiers d'ordre spécialement judiciaire : 1° *l'Affa-négus*, qui est une sorte de grand juge de l'empire; 2° les *Ouambar*, qui sont à la fois procureurs, juges d'instruction et juges d'appel [2]. Les grands ont auprès d'eux des Ouambar.

1. La caution joue un grand rôle dans la vie judiciaire abyssine.

2. Dans les pays non Amara, c'est-à-dire qui ne sont pas purement abyssins, les magistratures locales ont été conservées.

En général, dans les affaires de très grande importance, on peut en appeler à l'Empereur, qui juge alors en dernier ressort.

Il y a des avocats en Abyssinie, mais ils ne sont pas constitués en corporation; l'estime dont ils jouissent est très médiocre et leur clientèle restreinte, car chacun a le droit de plaider lui-même sa cause.

Bien que la procédure soit publique, et que les affaires se jugent en plein vent, notre ancien usage des épices existe en Éthiopie, témoin l'anecdote ou la légende suivante. Un homme et une femme étaient en procès; la femme apporta, selon l'usage, un pot de miel au juge, dans l'espoir de se le rendre favorable; l'homme, de son côté, lui fit hommage d'une mule. Le jugement fut rendu contre la femme. Furieuse, elle se rendit auprès du magistrat : « C'était bien la peine, dit-elle, que je vous remette un présent; vous avez donné raison à mon adversaire. » « Que veux-tu, répondit le juge, une mule a passé par là; elle a donné un coup de pied dans ta jarre et l'a cassée. »

Pour les affaires capitales, et hors les cas où il s'agit d'un crime contre sa personne, l'Empereur n'a pas le droit de grâce, et il ne peut lever ou suspendre la peine que si la famille intéressée y

consent. Le condamné à mort est, le plus souvent, livré aux parents de la victime pour être exécuté, et la mort de l'assassin [1] doit reproduire exactement tous les détails de la mort de la victime, ce qui ne manque pas quelquefois d'être embarrassant. L'histoire suivante, qui m'a été donnée comme absolument authentique, et qui a peut-être le tort de rappeler une légende arabe bien connue, le prouve surabondamment. Un homme cueillait des *chola* (figues sauvages); de l'arbre élevé sur lequel il se trouvait, il jetait des fruits à un autre homme qui se tenait dessous. A un moment il perd l'équilibre, tombe sur ce dernier et le tue sans se faire aucun mal. L'affaire jugée, le criminel involontaire est remis aux parents du mort qui le conduisent sous un figuier sauvage [2] pour le tuer comme il a tué. Un d'eux monte sur l'arbre, regarde un instant le vide, puis finalement redescend. Un second le remplace aussitôt; il regarde à son tour, fait une grimace significative et rejoint sans retard le premier. Tous les membres de la

1. Quand le meurtrier parvient à s'échapper et à se réfugier dans un lieu d'asile, il est désormais sous la protection des prêtres. De nombreuses églises ont le droit d'asile.

2. Le figuier sauvage est, ici, un fort bel arbre, très gros et très grand, ressemblant beaucoup au sycomore, que l'on trouve également dans le pays.

famille, ensemble, se regardent alors comme des augures, mais personne ne bouge plus. Et le meurtrier en fut quitte pour la peur, la sentence ne pouvant être exécutée telle qu'elle était prescrite.

Pour les peines en général, la punition corporelle est préférée à la détention. Là où l'on prononce chez nous quelques jours de prison, la courbache est généralement appliquée en Éthiopie, et nous avons pu remarquer que les Abyssins aiment infiniment mieux ce genre de châtiment que la prison. Un d'entre eux nous disait dernièrement : « A Djibouti, quand l'un de nous fait mal, on le met en prison et on lui fait balayer les rues. La courbache, qu'on donne chez nous en pareil cas, est bien préférable. »

Aux traîtres on coupe la main droite et le pied gauche; quant aux voleurs, ils subissent quelquefois le même traitement. On va même dans certains cas pour eux jusqu'à la pendaison.

*
* *

En me réveillant ce matin, 18 mars, je vois entrer dans la pièce que j'occupe Djemma, suivi

Ghebi ou palais de l'Empereur.

Un pâtre abyssin.

de Mohammed. Le premier a un air grave et quelque peu solennel que je ne lui connaissais pas. Mes deux hommes s'approchent, se campent devant moi, et Mohammed, très grave lui aussi, prend la parole : « Tu sais, Djemma va se marier (Djemma opine en inclinant deux fois la tête) et il vient te prier de le laisser s'absenter pendant trois jours. » Ma réponse n'était pas douteuse; je les laisse sortir tous deux, sans oser questionner Djemma sur la nature du mariage qu'il va contracter.

On distingue en Abyssinie trois sortes de mariages : 1° le mariage civil, sans apport de la part des conjoints, qui est à peu près l'union libre; les divorces y sont extrêmement nombreux et donnent lieu au minimum des formalités; 2° le mariage civil avec accordailles. Il y est procédé en présence d'un Choum, devant lequel on énumère les biens des conjoints, de même qu'on détermine leur future situation réciproque en cas de divorce (c'est, en général, le partage des biens par moitié); 3° le mariage religieux indissoluble. Il n'est guère en honneur que chez les grands ou parmi les personnages qui, ayant été satisfaits de la fidélité de leurs épouses, veulent se mettre d'accord, sur le tard, avec les préceptes de l'Église.

*
* *

Je consacre les journées des 19 et 20 mars à visiter la ville en détail. Je parcours sans discontinuer des bas-fonds et des collines, des collines et des bas-fonds. Au milieu des vallées, quelques petites rivières et des ruisseaux. En temps d'orage, ces cours d'eau d'aspect si tranquille se gonflent subitement et deviennent torrents. Malheur à l'homme qui s'y laisserait tomber à ce moment; il se noierait infailliblement.

Sur les hauteurs, des maisons, construites en bois ou en pisé et surmontées toutes d'un toit de chaume, se pressent pêle-mêle. Elles sont généralement divisées en trois compartiments : un d'eux contient les bêtes; dans le second, on place les provisions; quant au troisième, la pièce principale, il sert à la famille de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Autour de ces maisons, élevées sans ordre, on ne remarque, sauf de rares exceptions, aucune trace de végétation, et, seules, les maisons des chefs laissent voir, derrière leurs palissades, un petit nombre de bananiers et d'arbustes.

Les pentes qui conduisent aux vallées sont

elles-mêmes dénudées; des érosions s'y produisent sans cesse et les pluies d'hivernage les ravinent profondément. Dans les vallées, au contraire, des espaces défrichés, des champs entretenus avec soin arrêtent çà et là les regards, et on y voit, formant comme autant de petites oasis, des groupes épars de paillotes entourées de joncs et de quelques arbrisseaux.

Dans ce paysage, assez uniforme et qui serait banal, si le ghebi ne le dominait de toute sa hauteur, comme un château fort domine le bourg assis à ses pieds, les églises jettent une note riante. Entourées de sycomores et de figuiers sauvages, d'où partent d'incessants vols de colombes, elles semblent sortir d'un nid de verdure, et l'on a plaisir à contempler cette végétation vigoureuse, si rare en ce pays où on se livre à des déboisements pour ainsi dire systématiques.

*
* *

21 mars. — Aujourd'hui, nous déjeunons au palais. L'Empereur, toujours affable et souriant, nous reçoit de la meilleure grâce du monde, et nous retrouvons le même cérémonial et le même

spectacle que l'autre jour. De la table où je suis assis, je remarque la voûte de la salle. Elle ressemble, toutes proportions gardées, à l'intérieur d'un panier de vannerie ouvragé avec soin et peint de couleurs variées. C'est un travail de patience merveilleux, d'une perfection achevée. Le Garazmatch Joseph, mon sympathique voisin de table, me dit que les Abyssins excellent à composer ces ouvrages, et que la plupart des maisons des grands en contiennent de semblables.

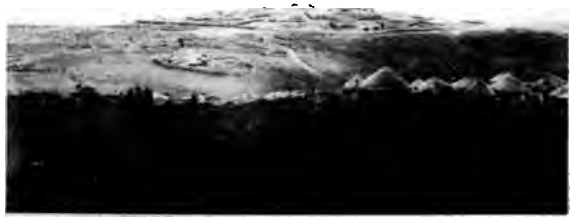
La cour commence à nous être familière; nous connaissons les personnages et les officiers de divers rangs qui l'habitent; et les charges, les emplois du palais n'ont plus guère de secrets pour nous.

Voici quelle est à peu près sa composition.

A tout seigneur tout honneur : le roi [1] des rois, appelé *Négoussa-Nagast* et non *Négus-Néghesti*; en lui parlant on le nomme *Djanhoy*. La reine, nièce de Dedjaz Oubié qui a régné dans le Tigré. Elle a quarante ans environ; son teint est clair,

1. Le roi de Godjam porte le titre de roi de Kaffa, et on donne aussi ce titre à d'autres personnages qui n'y ont pas droit officiellement; le roi du Oualamo et celui de Djima sont dans ce cas.

Dans la hiérarchie abyssine, les Ras viennent tout de suite après les rois.



Villages groupés autour du Ghebi.

Djemma et Mohammed dans notre enclos à Addis-Ababa.

très blanc, et le portrait qu'on a donné d'elle en France est assez ressemblant.

Parmi les principaux emplois de cour : les *Azaj* sont les intendants de bouche, les *Badjerond* remplissent les fonctions du Trésor et de la garde-robe; le *Ligaba* est le grand introducteur; les *Agafari* sont les chambellans; les *Lika-Makouas* ont la charge de grands écuyers et doivent porter dans les combats l'ombrelle rouge et le costume du souverain, pour donner le change à l'ennemi [1]; enfin, le secrétaire général de la cour porte le titre de secrétaire des commandements.

Les charges secondaires sont très nombreuses; les personnages qui les détiennent s'appellent *Balamoual*. Il existe, en outre, une foule de titres de cour peu connus, et l'ensemble de la domesticité, hommes et femmes, est, au ghebi, de quatre mille personnes au moins.

Chaque Ras, chaque Dedjazmatch, a une cour qui rappelle, en plus petit, celle de l'Empereur.

*
* *

En nous réveillant, le 22, nous entendons des gémissements partir d'une maison voisine des

1. A Adoua, cependant, ce rôle était échu à un Azaj.

nôtres. Auprès de nous, une personne a passé hier soir de vie à trépas; ses parents et ses amis la pleurent en ce moment. Ces gémissements devaient se prolonger toute la journée et toute la nuit pour ne s'arrêter que le lendemain. Quand la mort a frappé un personnage d'importance, ces manifestations durent souvent plusieurs jours.

Les morts sont enterrés moins de deux heures après le décès, à côté de l'église la plus voisine et dans l'enceinte même, s'ils ont été munis des sacrements de l'Église.

Le *teskar*, ou repas des funérailles, a lieu quarante jours après; et lorsque le défunt n'a pas laissé de testament écrit, il a généralement fait connaître avant de mourir ses dernières volontés à un prêtre, qui les dévoile dans cette circonstance.

Les règles d'hérédité directe en Éthiopie ressemblent beaucoup aux nôtres; mais les branches collatérales n'héritent pas et les biens restant sans héritiers directs font retour à l'Empereur.

*
* *

23 mars. — A part l'ancienne Entotto, je connais peu les environs d'Addis-Ababa. Nous serons

libres ces jours-ci et je me promets de faire quelques excursions. On m'a signalé, hier, les restes d'une église monolithe; j'ai communiqué ce renseignement à M. Buffet et nous avons décidé de nous rendre aujourd'hui à l'endroit indiqué, sis à trois heures, environ, d'ici.

A onze heures nous étions en route accompagnés d'un guide et de nos gens. Au Choa, la température est douce, et on peut se promener à toute heure de la journée sans avoir à redouter l'ardeur du soleil. L'air est frais, nous avançons avec plaisir; nos mules elles-mêmes, remises des fatigues du voyage de Harrar à Addis-Ababa, se comportent à merveille; elles donnent de vigoureux coups de reins pour escalader la montée longue et pénible que nous suivons après avoir quitté les dernières maisons de la ville. Nous allons dans la direction des hauteurs qui séparent ce versant et le versant du Nil, et nous les abordons en laissant Entotto sur notre gauche. Maintenant l'escalade est dure; nos mules halètent à se rompre les artères et sont trempées de sueur quand nous gagnons le sommet de la rampe. Devant nous, un plateau s'étale jusqu'à une petite église, Ecca-Mikaël, où nous arrivons bientôt.

Nous sommes sur l'emplacement des ruines;

mais nous n'apercevons que des broussailles. Notre guide s'avance de quelques pas; nous le suivons, et, du bord d'un trou devant lequel il s'arrête, nous voyons, à notre hauteur, en face de nous, un grand pan de rocher, quelques arceaux vaguement entrevus, et, sur ces derniers, toute une végétation qui déborde, en lianes épaisses, jusque sur le sol. Le bord opposé peut avoir quinze mètres de développement, et nous en sommes distants de cinq mètres. Le trou lui-même a quatre mètres de profondeur.

Il faut gagner l'excavation, maintenant. Pendant que le guide va reconnaître un passage, j'avise une toute petite ouverture qui doit y conduire; je m'y engage en me couchant. A mesure que j'avance elle s'agrandit; je puis prendre bientôt une position moins gênante, et quand j'arrive au trou, où je pénètre debout, elle a une hauteur de près de deux mètres. J'y suis en même temps que M. Buffet et que le guide qui a découvert un chemin très difficile au milieu des broussailles.

Là nous apercevons tout un côté du rocher à découvert, et, en écartant les lianes, nous distinguons dans l'intérieur, courant dans tous les sens, plusieurs couloirs surmontés d'une succession de voûtes ogivales minuscules. Des débris de

Trou percé au bas du monolithe d'Ecca Mikaël.

Ruines de l'église monolithe d'Ecca Mikaël.

pierres, accumulés à nos pieds, disent l'état de décrépitude dans lequel nous trouvons l'édifice. Nous y entrons. Les couloirs sont très étroits et en partie écroulés; ils aboutissent à une toute petite nef ogivale se terminant à un des bords intérieurs du rocher. Le rocher lui-même, dont nous voyons bien en ce moment la disposition, est creusé sur trois côtés. Entre leurs bords extérieurs et les terrains environnants, un espace de deux mètres est entièrement dégagé, et, n'était la végétation touffue qui le recouvre, on pourrait s'y aventurer et le parcourir dans tous les sens. Quant au quatrième côté, il se confond avec la terre. Le jour y arrive par une fenêtre ogivale où l'on parvient après avoir franchi, en sortant de la nef, un exhaussement au centre duquel un trou assez profond de trente centimètres de diamètre a été creusé.

Les couloirs qui subsistent sont assez réguliers, mais les ogives et les fûts de colonnes sont grossièrement taillés et l'on a l'impression que ce monument a été édifié par des mains inhabiles. Néanmoins, il est bien curieux, vu avec les décombres qui l'entourent et l'amas d'herbes, de broussailles et de lianes qui le recouvrent et l'enserrent de presque tous les côtés. Telle est, au

moins, l'impression qu'il nous a produite à M. Buffet et à moi, mais il nous reste un point à éclaircir : par où pouvaient entrer les fidèles? Parvenaient-ils à l'excavation qui précède l'édifice, par quelque escalier disparu depuis, ou bien l'église monolithe elle-même ne faisant qu'un, de ce côté, avec la terre, employaient-ils le chemin qui m'a servi à y pénétrer? Ne se livraient-ils pas encore, pour y accéder, à la gymnastique que M. Buffet et le guide ont employée? Mystère.

*
* *

Le lendemain, 24, un peu fatigué, je me distrais à inventorier les nombreux bibelots que Mohammed et Djemma m'ont achetés ces jours derniers. Il y a là des bracelets d'une seule pièce d'ivoire, que les coquettes Gallas portent les jours de fête. Un objet en cuivre, formant demi-cercle, et que j'ai sous les yeux, sert également de bracelet; on le placera tel quel sur le bras de la personne appelée à le porter et on l'y fixera, ensuite, à demeure, en rapprochant ses deux extrémités avec un marteau. Les pièces d'armement ne font pas défaut, et je remarque un sabre, terminé en

croissant, une arme terrible entre les mains des Abyssins, et un bouclier lamé d'argent, comme on en donne aux guerriers qui ont accompli un acte héroïque. Comment mes hommes ont-ils fait pour se les procurer?

Mohammed était en train de me l'expliquer, quand j'aperçois, par la porte ouverte, un personnage qui se dirige vers nos maisons. C'était un lettré abyssin, parlant fort bien le français, qui venait nous voir. Nous le reçûmes tous réunis et, sur une question qui s'éleva sur la différence de notre calendrier et du calendrier éthiopien, le lettré nous explique que le calendrier abyssin se compose de douze mois de trente jours, et de cinq jours complémentaires, portés à six pour les années bissextiles. L'année commence au mois de *Maskaram*, c'est-à-dire vers le 15 septembre, et on fête la Maskale, dont j'ai parlé, à ce moment.

Profitant de l'obligeance de notre hôte, je le questionne sur les endroits des environs qui pouvaient offrir quelque intérêt. Il m'indiqua la montagne de Managacha, au sommet de laquelle je devais trouver, m'assura-t-il, les restes d'une église portugaise et les débris d'un ancien palais royal.

*
* *

25 mars. — Managacha est à vingt-cinq kilomètres, environ, de la ville. C'est la montagne en forme de demi-sphère que nous avions remarquée la veille de notre entrée à Addis-Ababa.

Le pays que nous suivons pour nous y rendre est légèrement accidenté et couvert d'admirables cultures et de jolies prairies; nous rencontrons à chaque pas des gens chargés de bois, de planches et de légers madriers qu'ils apportent au marché. Les taillis sont très rares ou complètement abîmés, et des nombreuses forêts, qui ombrageaient autrefois ces contrées, nous ne voyons que de rares traces. Comment en serait-il autrement après les coupes incessantes auxquelles tout le monde se livre, ici, sans règle ni discernement? Tous ces bois débités, tous ces madriers taillés dans de jeunes arbres, qui nous passent sous les yeux, ne disent-ils pas que ces pratiques sont élevées à la hauteur d'une coutume invétérée?

Je m'explique maintenant la portée du mot suivant, entendu ces jours derniers, et qui ne m'avait pas tout d'abord frappé : « L'Empereur

transportera sa capitale ailleurs, quand il n'y aura plus de bois dans le pays. » Il est vrai que cette habitude de changer de place est bien dans les mœurs abyssines. Depuis que le souverain actuel, par exemple, a quitté Ankober, il n'a pas changé moins de quatre fois de résidence : un jour, il occupait Entotto, s'installait un peu plus loin quelque temps après, ne tardait pas à quitter ce dernier endroit pour aller dans un autre, et venait, enfin, élever son palais — j'allais dire sa tente — à Addis-Ababa (nouvelle fleur). Avant d'avoir entendu le mot que je viens de rapporter, ce phénomène s'expliquait pour moi difficilement. Je l'attribuais, en fin de compte, au besoin d'activité et de mouvement qu'éprouvent les gens accoutumés à la vie des camps; mais je n'étais pas satisfait de mon explication, tandis qu'aujourd'hui je crois avoir le mot de l'énigme : « L'Empereur transportera sa capitale ailleurs, quand il n'y aura plus de bois dans le pays. »

Dire que l'évacuation de la capitale actuelle de l'empire n'est peut-être qu'une question de temps, et que le vaste entassement des maisons du ghebi est appelé à disparaître! Voilà qui fait rêver, et pourtant c'est la vraisemblance même. Après tout, l'ancienne Entotto n'était-elle pas aussi grande

qu'Addis-Ababa et n'y ai-je pas rencontré d'imposantes ruines?

Quoi qu'il en soit, cette admirable facilité qu'ont les Abyssins de transporter leurs pénates d'un endroit à l'autre, prouve au moins leur vitalité et, tout compte fait, étant donnée leur imprévoyance en ce qui concerne la question des bois, ils prennent peut-être le moyen le plus simple de ne pas s'en embarrasser : les forêts s'épuisant, ils en cherchent d'autres, et donnent aux premières le temps de repousser.

Quand il nous arrivait d'expliquer à quelques-uns d'entre eux qu'on pouvait, en employant des méthodes sages, se servir du bois des forêts sans les détruire, ils nous répondaient infailliblement : « De tout temps on a procédé dans notre pays comme nous procédons nous-mêmes, et l'Éthiopie n'a pourtant jamais manqué de forêts. »

Après la traversée d'une petite rivière le terrain commence à s'élever et nous gagnons bientôt un plateau qui nous conduit, après une dernière montée et une toute petite descente, au pied de la montagne de Managacha. Y faire grimper nos mules est impossible : les chemins que nous apercevons sont des sentiers à pic, tout juste accessibles. Nous les laissons donc, sous bonne

Un soldat de l'armée de Harrar.

Guerriers abyssins (des pays conquis.

garde, et nous nous élançons à quatre, Djemma, Mohammed, le guide et moi, à l'escalade de la hauteur. Nous allons d'abord agiles et il me semble que cette escalade va être un jeu, mais je ne tarde pas à haleter. Mon cœur bat à coups redoublés, ma respiration est courte et précipitée, et force m'est de m'arrêter. Quand nous reprîmes la marche, le calme était rentré dans mes poumons, mais il ne devait durer qu'un court instant, et ce n'est qu'après deux nouvelles haltes que je pus atteindre le sommet de Managacha, situé à trois mille cinq cents mètres d'altitude.

Managacha évoque les souvenirs d'une période agitée de l'histoire d'Abyssinie. N'est-ce pas là, en effet, que les rois du Choa vinrent établir leur capitale, après l'entreprise hardie du musulman Hamed Gragne?

Gragne, parti de bas, avait réussi à mettre l'empire à deux doigts de sa perte : tuant, brûlant, saccageant tout sur son passage et taillant en pièces les armées envoyées à sa rencontre, il s'était avancé jusqu'au cœur du pays, et c'en était fait de l'Éthiopie chrétienne, si des Portugais, de passage à Massaouah, n'avaient aidé les Abyssins à couper court à ses exploits. C'est, en effet, à Bégamdir, dans la seconde moitié du XVI^e siècle,

que les Éthiopiens, secondés par les Portugais, réussirent à battre l'armée de l'aventurier. Il resta lui-même sur le champ de bataille, et l'Abyssinie, un moment menacée de mort, put enfin respirer.

Les Portugais, restés dans le pays, allèrent ensuite se fixer, entre autres points, sur la montagne de Managacha, qui devint, durant de longues années, un centre assez actif. Il fut délaissé plus tard, et, enfin, totalement abandonné. Cet abandon fut tel que les habitants du Choa avaient perdu le souvenir de l'emplacement où s'élevait l'ancienne capitale de leurs rois; et, quand l'empereur Ménélick quitta Ankober, poussé par le désir d'aller s'installer là où ses aïeux avaient habité si longtemps, il ne put arriver à le découvrir, et se fixa à Entotto qui en est distant de quatre heures de marche environ. C'est seulement dans ces dernières années qu'on est parvenu à le reconnaître.

J'évoquais ces souvenirs en suivant mon guide sur le sommet de la montagne. Une végétation épaisse et de fortes touffes de broussailles le recouvrent, et je voyais mon homme s'y aventurer et chercher dans tous les sens, d'un air hésitant et inquiet. Je commençais moi-même à m'impatienter, quand il s'arrêta tout à coup et

me montra du doigt, au ras du sol, quelques pierres paraissant appartenir à un ancien mur.

Les ruines que je suis si curieux de voir..., ne serait-ce que cela? pensais-je en me mettant moi-même à chercher, le long de la rangée de pierres. Bien m'en prit : je découvrais, peu après, tout un pan de mur, légèrement effrité à son sommet. La solidité et l'épaisseur de ce débris, l'ordre avec lequel les pierres étaient disposées, ne laissaient aucun doute : les mains qui avaient construit ou dirigé la construction du mur, étaient, à n'en pas douter, des mains d'Européens, et je me trouvais là, évidemment, en présence d'un ancien édifice dû aux Portugais. La margelle d'un puits, placée à côté, et ne s'élevant qu'à quelques centimètres au-dessus du sol, laissait voir de fortes pierres de taille bien conservées.

Je continuai mes recherches, espérant découvrir du nouveau, mais je ne tombai plus que sur d'autres vestiges de murs dans un état de délabrement encore plus grand que le premier débris. En me voyant m'arrêter, le guide me dit : « Ça, maison roi. » J'étais fixé, et j'avais déjà pris la descente quand Djemma, qui s'était éloigné un moment auparavant, me cria : « Viens voir. » Au-dessous d'un arbre assez élevé, on remarquait

une excavation donnant accès à un roc percé de deux trous assez étroits. Je m'apprête à descendre, mais Djemma me retient en me montrant mon revolver. « Peut-être bêtes », fait-il. Il a raison : dans ce pays les bêtes féroces, notamment les léopards, gîtent assez souvent dans les cavernes. Nous allons bien voir s'il y en a ici. Je tire deux balles de revolver; rien ne sort des trous et nous y entrons aussitôt. Notre visite est d'ailleurs vite faite : dans l'intérieur du premier, où je pénètre en me baissant, il y a tout juste place pour trois personnes; quant au second, il est deux fois moins grand que le premier.

En sortant, le guide m'explique que, récemment, en venant couper du bois sur le sommet de la montagne, des bûcherons trouvèrent ces trous occupés par un ermite. Quand ils revinrent, quelques jours après, le saint personnage les avait abandonnés, et on ne l'y a jamais revu depuis.

Les ermites sont assez nombreux en Abyssinie; ils se retirent dans des retraites d'un accès généralement très difficile, où ils vivent on ne sait trop comment. Je n'adopterai pas la version d'un indigène qui me disait un jour : « Le bon Dieu pourvoit à leur nourriture », et je croirai plus

volontiers qu'ils se contentent, en fait d'aliments, de racines, de baies et de fruits sauvages. Zequalla, une grande et haute montagne infestée de lions et très peu fréquentée, est, m'a-t-on dit, un asile de prédilection pour les ermites. Elle est distante d'Addis-Ababa d'un grand jour de marche, c'est-à-dire d'environ cinquante kilomètres, et ce qu'on en voit, un vaste cratère en forme de cuvette exactement ovale, et d'immenses forêts, donne le désir de la visiter. Un de mes regrets, en quittant ce pays, sera de n'avoir pu m'y rendre, d'autant plus que différentes personnes m'ont assuré que le cratère de cette montagne est rempli d'une eau croupissante, au-dessus de laquelle émergent plusieurs petites îles.

*
* *

Le lendemain, 26, chez l'aimable lettré dont j'ai parlé et auquel nous rendions visite, nos yeux tombèrent sur un vieux livre en parchemin, usé aux coins et paraissant remonter à une haute antiquité. C'était un exemplaire manuscrit[1] du *Fetha Nagast*, enluminé avec soin et orné de pein-

1. L'imprimerie n'est pas encore en usage en Éthiopie.

tures à l'huile. M. Buffet, qui est là, admire beaucoup les illustrations. Le dessin en est imparfait, la perspective n'y est aucunement observée, mais la peinture, souvent d'un joli coloris, est quelquefois très harmonieuse, et M. Buffet n'hésite pas à la rapprocher de celle de nos primitifs. Cette peinture est due à des mains différentes, et sur les derniers feuillets du livre elle change totalement d'aspect : le dessin est plus régulier, la perspective est approchée, la peinture est plus léchée et d'une tonalité peut-être plus parfaite, mais la saveur de naïveté et la force d'expression que nous avons remarquées précédemment font défaut, et on dirait plutôt de jolis chromos.

Le lettré, consulté sur la différence de ces peintures, nous dit que les dernières remontent seulement à quelques années, et il nous apprend que le *Fetha Nagast* qui est entre nos mains, a été rapporté des pays gallas du Sud. Nous en sommes peu surpris, sachant que des découvertes semblables ont été faites, assez fréquemment, hors des frontières de l'empire actuel. Mais ce qui peut paraître plus étonnant, c'est que des bibles écrites en *guez* ont été trouvées à côté du Djuba. Les Abyssins voient dans ce fait la preuve indiscutable que leur pays s'étendait autrefois jusqu'à

ce fleuve. Des documents conservés précieusement au ghebi ne laisseraient, d'ailleurs, aucun doute à cet égard. Ce qui, en outre, tendrait à démontrer la puissance d'expansion de l'Éthiopie ancienne, c'est que les Gouragués, occupant le sud-ouest du Choa, parlent encore un dialecte *tigrégna* et sont, à n'en pas douter, des *Amara*[1]. Les Hararis parlent aussi un dialecte tigrégna.

Nous apprenons en rentrant une grande nouvelle : le départ est fixé au premier avril, et l'Empereur nous recevra après-demain en audience de congé.

*
* *

Le 28 nous gagnons à neuf heures l'habitation du ministre, où le souverain doit venir lui faire une visite amicale, avant que nous nous rendions nous-mêmes au palais. L'usage veut que l'Empereur n'aille jamais chez personne, mais le Négus a voulu faire une exception pour le représentant de la France. Il ne tarde pas à arriver,

1. Le nom générique des Abyssins, dans leur langue, est *Amara*. Le nom d'Abyssin, qui vient du mot arabe *habech* (mélangé), leur a été donné par les Musulmans. En Éthiopie, la couleur des visages est en effet fort variée et va du jaune très clair au noir le plus foncé.

précédé, entouré et suivi d'une foule nombreuse de cavaliers et de fantassins. Nos ascars forment la haie en avant de la porte où nous l'attendons. Il paraît au bout de leurs rangs; les clairons sonnent et le souverain s'avance, l'air souriant, recouvert d'un large chapeau de feutre et protégé par une grande ombrelle rouge, qu'un suivant tient au-dessus de sa tête. Arrivé dans l'enclos, il descend de mule, s'arrête une demi-heure environ, dans la maison du ministre, où une collation lui est servie, puis il repart pendant que nous nous préparons à le suivre.

Nous étions au palais quelques minutes après lui. Le déjeuner nous attend dans la grande salle où nous assistons une dernière fois au gheber du Négus. En sortant, le ministre, M. Ilg et M. Mondon (ces deux messieurs nous accompagnent toujours dans nos visites officielles), se rendent dans le petit chalet que j'ai mentionné. L'Empereur les y rejoint et, de la maison du lit de justice où nous sommes, nous les voyons conférer tout un moment. Nous apprenions peu après, qu'en témoignage d'amitié personnelle de Sa Majesté, M. Lagarde avait reçu le titre de duc d'Entotto; que M. Mondon avait été nommé conseiller d'État de l'Empire avec le titre d'Excel-

Paysage abyssin.

L'Empereur venant en visite chez le Ministre de France.

lence, et que M. Ilg était fait *Bihoadded* (conseiller intime) et Excellence.

On vint nous prendre pour nous introduire. L'Empereur nous reçut avec son bon et large sourire affectueux et bienveillant. Il nous dit que nous faisons, maintenant, partie de sa famille; qu'il a eu le plus grand plaisir à nous conserver quelque temps dans sa capitale, et nous souhaite un bon voyage et une bonne santé. Le ministre remercie, en notre nom, et nous partons. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on nous avait comblés, précédemment, de marques d'amitié.

J'emporte de ce souverain une impression ineffaçable. Plus je l'ai vu et plus j'ai été frappé de sa physionomie remarquablement ouverte et intelligente. C'est d'ailleurs un homme qui s'intéresse à tout, veut voir tout et se fait expliquer, jusqu'à ce qu'il les ait compris, les problèmes les plus ardus de science, de mécanique ou de métier. Il démonte et remonte une montre comme un véritable horloger; le mécanisme et le maniement du fusil, du canon, de la mitrailleuse n'ont plus de secrets pour lui. Il manœuvre la truelle en maître ouvrier, et il n'est pas de meilleur architecte que lui dans son Empire : il a envoyé de Makallé, tracé de sa main, le plan

d'une maison que nous avons vue construite et qui est fort jolie pour le pays.

Sa curiosité, son besoin de savoir s'étendent jusqu'aux plus petites choses, et il a fallu que les médecins russes de la Croix-Rouge, qui nous ont précédés ici, lui apprennent à triturer les produits pharmaceutiques.

L'Empereur Ménélick est d'une activité dévorante; il met littéralement sur les dents tout son entourage immédiat, et, s'il fallait décrire tous les objets souvent bizarres qu'il a voulu voir fabriquer sous ses yeux, un livre n'y suffirait pas.

Je rapporterai cependant une anecdote qui m'a paru typique entre toutes : Le Négus actuel était depuis peu roi du Choa; de rares Européens fréquentaient sa cour, et l'élégance et la solidité de leurs chaussures l'avaient frappé. Il fait appeler l'un d'eux, M. X..., et lui dit : « Tu vois ces souliers; je désirerais qu'on en fabriquât de pareils devant moi. » M. X... est bien ingénieur, mais il a oublié de passer par un établi de cordonnier. Il se met néanmoins à l'œuvre, réunit des ouvriers, leur donne, en hésitant, toutes les indications utiles, et finit, après s'être évertué longtemps, par pouvoir présenter au souverain une

paire de chaussures passablement montées. Elles étaient, sans doute, bien imparfaites, mais le roi avait vu, et il se déclara satisfait.

Si je parlais du guerrier, du politique, de l'homme de gouvernement, que n'aurais-je pas à en dire? mais il m'est impossible, ici, d'épuiser le sujet et je ne ferai que l'effleurer en esquissant à grands traits l'histoire contemporaine de l'Abyssinie.

Ménélick, fils d'Aylé-Mélécot et petit-fils de Sehla-Sellassié, l'ancien roi du Choa qui conclut avec Rochet d'Héricourt le traité de 1843, eut des débuts fort pénibles. Quelque temps après la mort de son père, il fut pris par Théodoros et se trouvait à Magdala lorsque les Anglais en approchaient (1867). Il parvint à s'échapper, à la suite d'aventures véritablement romanesques, et regagna le Choa où il dut reconquérir son trône les armes à la main, sur Atto Bézabeh, gouverneur de Théodoros.

A partir de ce moment, ses États ne cessèrent de s'agrandir; les Gallas furent soumis, et le Choa ne tarda pas à devenir un royaume puissant.

Lorsque Dedjaz-Kassa fut devenu l'empereur Jean, les hostilités éclatèrent entre lui et Ménélick. Bien que l'issue de la lutte, déjà commencée

des deux côtés, eût pu paraître douteuse, Ménélick préféra accepter la vassalité et attendre. Mais lorsque Jean eut été tué à Metamma, l'Abyssinie le reconnut, sans difficulté, pour son véritable Empereur et entra, dès lors, dans une ère de gloire et de prospérité, qu'elle n'avait fait qu'entrevoir depuis l'époque où Bruce la visita (1768 à 1773).

L'Éthiopie, qui n'avait pas cessé en effet d'être un puissant empire jusqu'au XVIIIe siècle, commença presque aussitôt à entrer en décadence. Ses empereurs (atsié) furent réduits, dans leur palais de Gondar, à un rôle de rois fainéants. Le ras Mikael, d'abord, puis le ras Ali, jouèrent le véritable rôle de maire du Palais, et les grands gouverneurs de province se rendirent à peu près indépendants. L'un d'eux, Dedjaz-Kassa, qui fut, depuis, Théodoros, après des commencements très aventureux et très difficiles, au cours desquels il avait montré une grande intelligence et une grande habileté, parvint à rétablir l'ancien ordre de mouvance des fiefs [1] et à reconstituer l'Empire. Il commença également à arrêter le flot

1. Après la décadence de l'Empire, les fiefs avaient eu une tendance à devenir héréditaires, comme en France sous les Capétiens.

musulman et à étendre l'influence du Christianisme, qui n'a cessé de progresser en Éthiopie depuis ce moment.

Au début, il s'était montré bon et avait su gagner le cœur de ses sujets, mais ensuite il devint cruel et perdit complètement l'affection des Abyssins; si bien que la guerre des Anglais fut pour eux une délivrance.

Théodoros n'avait plus autour de lui que quelques fidèles, lorsque les troupes britanniques assiégèrent Magdala. On sait comment il se suicida sur le seuil même de la forteresse, voulant forcer les Anglais à passer sur son corps. On sait aussi avec quelle générosité, avant d'en venir là, et bien qu'il eût fait le sacrifice de sa vie, il leur renvoya leurs prisonniers.

Après sa mort, l'Abyssinie tomba pendant quelque temps dans la division. Ras Kobazié régna pendant trois ans à Gondar, sous le nom de Teckla Ghiorghis, pendant que Dedjaz-Kassa, son beau-frère, régnait à Adoua sans aucun titre royal. Lorsque Ras Kobazié vint pour le soumettre, Kassa l'attendit tout près d'Adoua, et, quoique ses forces fussent de beaucoup inférieures à celles de Kobazié, il le battit grâce à un certain nombre de carabines Sneyder qu'il avait en sa posses-

sion. Dedjaz-Kassa se fit ensuite sacrer roi à Axoum sous le nom de Jean (1872).

Doué d'une poigne ferme et d'un caractère brutalement autoritaire, le roi Jean avait rétabli de nouveau l'unité nationale, au moment où les Égyptiens, qui nourrissaient depuis longtemps des vues sur l'Abyssinie, méditaient d'en faire la conquête. Ils envoyèrent contre elle un corps expéditionnaire de trente-cinq à quarante mille hommes, sous les ordres de Rachid Pacha, accompagné de quelques généraux américains et du prince Hassan, fils du vice-roi. Jean attendit les Égyptiens à Goura, puis à Kodofellasié ou Godofellasié, et leur infligea deux défaites si sanglantes que de chaque régiment il ne rentrait, un peu plus tard, que quelques hommes, qu'on faisait passer nuitamment à travers Suez.

Le prince Hassan fut pris dans une de ces rencontres, et la légende raconte que le roi Jean lui aurait fait sur le bras une entaille en forme de croix en lui disant : « Tiens, tu garderas la marque du roi chrétien. »

On connaît les démêlés que ce monarque eut, quelques années après, avec les Italiens, et les défaites que leur infligea son lieutenant ras Aloula à Sahati et à Dogali les 25 et 26 janvier 1887.

Pourtant, au moment même où les Italiens occupaient une petite portion de son territoire, Jean ne craignit pas de marcher contre Métamma, ville frontière du Soudan égyptien, occupée par les Derviches. Mais, au moment de l'attaque, sa hardiesse l'emporta trop loin ; il s'élança à l'assaut sans attendre que son armée fût réunie, et tomba un des premiers sur la brèche (mars 1889). Ses soldats emportèrent son cadavre et regagnèrent le gros de l'armée. Celle-ci, se trouvant privée de son chef, et entrevoyant la possibilité de compétitions comme il s'en produit assez généralement en Éthiopie à la mort du souverain, n'hésita pas à battre en retraite. Les Derviches profitèrent de ce recul pour pousser une pointe sur Gondar, où ils incendièrent les églises.

Ménélick s'était porté au secours du roi Jean, et c'est sur ces entrefaites qu'il fut proclamé Empereur.

On sait comment les Italiens, venus d'abord au Choa avec toutes sortes de dehors amicaux [1], obtinrent le traité d'Outchali et quelles diver-

1. Les mauvais plaisants racontent qu'un envoyé venu au Choa, avant les démêlés italiens, prononça un discours, en français, devant le roi et lui dit en terminant : « Sire, nous sommes venus ici, non pas pour vous nuire, mais pour élever votre potence » (puissance, en italien, se dit : *potenza*).

gences d'interprétation s'élevèrent au sujet de l'article 17 de ce traité, où le gouvernement italien prétendit trouver la reconnaissance d'un protectorat. Les incursions des troupes du général Baratieri sur le territoire tigréen survenant ensuite, comblèrent la mesure, et Ménélick se décida à entrer en campagne.

Le 2 octobre 1895, il quittait sa capitale à la tête de son armée et rencontrait le major Tozelli à Amba-Alaghi. Le corps italien, fort de trois mille hommes, environ, était complètement détruit. Le général Arimondi, qui avait voulu se porter à son secours, dut se replier en toute hâte sur Makallé, dont il laissa le commandement au major Galiano. Ménélick vint faire le siège de cette place. La garnison était menacée de mourir de soif, lorsque l'Empereur, mis au courant, dit à un négociateur italien venu pour l'amuser par des pourparlers : « Je ne veux pas que des chrétiens meurent comme des chiens, et je vais laisser sortir vos gens. »

Non seulement l'Empereur les délivra, mais il leur donna des vivres et des mulets pour les emporter eux et leurs bagages.

Après cette défaite, le gouvernement de Rome voulut frapper un grand coup. Un corps de

24 000 hommes, dont 8000 indigènes, sous le commandement de trois généraux, essaya de surprendre le camp impérial qui était alors près d'Adoua. Les Italiens eurent le dessous ; les généraux Dabormida et Arimondi furent tués; le général Albertone fut fait prisonnier, et les généraux Baratieri et Ellena gagnèrent la côte en toute hâte.

Aussitôt après la bataille, Ménélick regagna le Choa en emmenant 2000 prisonniers italiens environ, et le 26 octobre 1896, un traité conclu à Addis-Ababa entre l'Italie et l'Éthiopie, annulait le traité d'Outchali et consacrait, sans aucune réserve, l'indépendance de l'Empire.

Le triomphe de l'Abyssinie a donc été aussi complet qu'il pouvait l'être ; mais qu'on ne s'imagine pas qu'il soit dû à un de ces événements fortuits comme l'histoire en fournit tant d'exemples.

S' « il a vaincu, le lion de la tribu de Juda » [1], c'est que Ménélick est en même temps qu'un heureux guerrier, un politique avisé et un homme de gouvernement remarquable. Il a acquis, par son tact et par sa loyauté, de nombreuses et vives

1. On écrit improprement : le lion vainqueur de la tribu de Juda.

sympathies à son pays ; il s'est attaché à gagner le cœur des peuples conquis [1] ; et, par-dessus tout, il a su inspirer à son peuple l'idée d'unité. Il lui a fait comprendre que désunion est faiblesse, qu'entente est force. Son peuple l'a entendu : il s'est resserré pour faire tête à l'ennemi ; son élan a été irrésistible, et c'est au sabre que les troupes abyssines ont enlevé, à Adoua, toutes les positions italiennes. N'avaient elles pas réussi, quelques mois auparavant, à se masser à Amba-Alaghi sur deux hauteurs réputées infranchissables pour se précipiter de là, en ouragan, sur l'ennemi ! Et n'étaient-elles pas assez folles pour vouloir escalader les murailles de Makallé sous le feu des assiégés !

Quand, dans un Empire, souverain et peuple ont soutenu ensemble de pareilles luttes pour l'indépendance, ils sont bien près de conclure un pacte définitif. L'entente serait même déjà complète entre eux, si les Tigréens ne sentaient se réveiller encore, de temps à autre, cet esprit turbulent qui les a toujours caractérisés. Est-ce une influence du pays sur l'humeur de ses habitants?

1. Tous les prisonniers faits pendant la dernière expédition des Walamo ont pu regagner leur pays. Quelques-uns, restés à la cour, y occupent déjà des charges.

Les Tigréens, occupant une contrée aride, déserte, en grande partie inculte et rendue à peu près inaccessible par les abîmes profonds qui l'entourent, sont querelleurs et pillards. Comment en serait-il autrement? La nature leur a imposé la nécessité de chercher en dehors d'eux-mêmes les moyens de subsistance, et ils sont presque sûrs de l'impunité. Aussi acceptent-ils avec enthousiasme toute occasion de guerroyer, et on remarquera que la première étincelle est généralement partie de leur pays, chaque fois que l'Abyssinie s'est trouvée aux prises avec des dissensions intestines; on remarquera également que beaucoup de Tigréens ont soutenu les Italiens tant qu'ils les ont crus les plus forts.

Toutefois, ils ne pourront plus être, dans aucun cas, un élément de désordre grave, aussi longtemps que le reste de l'Abyssinie conservera son unité. Des luttes incessantes, soutenues entre eux ou contre leurs voisins, depuis des siècles, les ont décimés, et ils sont aujourd'hui, vu leur petit nombre, réduits à l'impuissance. Ils ont compris en outre que, depuis la dernière guerre, il y a quelque chose de changé dans l'Empire.

L'aventure suivante qui vient d'avoir, ces jours

derniers, son épilogue à Addis-Ababa, contient à cet égard un enseignement et donne, en même temps, une note originale :

Un Dedjazmatch tigréen s'écria un beau jour de cette année, on n'a jamais su pourquoi : « Je me révolte contre l'Empereur. » Il réunit ses hommes et se mit aussitôt en campagne. Mais un autre Dedjaz., également tigréen, n'hésita pas à marcher immédiatement contre lui. Il le battit, le fit prisonnier et l'amena ici. Ménélick le fit comparaître — nous présents et une partie de ses troupes rassemblées — devant son lit de justice. Le malheureux, dûment escorté et enchaîné, était courbé sous le poids d'une grosse pierre qu'il maintenait sur sa tête avec une main, et faisait en marchant une bien grise mine. L'Empereur, le voyant approcher, se contenta de lui dire : « Ah! ah! te voilà dans une triste posture... Voilà ce que c'est que d'avoir voulu te moquer de nous... Mais tu peux te retirer; nous réglerons ton affaire plus tard. »

Nous apprenions, quelques jours après, que l'Empereur avait pesé sur la décision du Conseil de guerre, qui était d'avis de le condamner à mort, et avait fait prononcer contre lui la peine des fers dans un mont fort.

Ce simple trait de clémence, c'est tout Ménélick. Il sait bien que le châtiment rigoureux engendre la haine; puis il est bon par-dessus tout, et ce sentiment domine chez lui tous les autres. Aussi, son peuple l'adore, et les Gallas conquis eux-mêmes se déclarent satisfaits de marcher sous la loi d'un pareil maître. Ils disent : « Autrefois nos tribus étaient constamment en guerre entre elles; nous n'avions aucune sécurité. L'Empereur est venu, il nous a battus, et nous avons, sans doute, à supporter beaucoup de vexations de la part de ses choums, mais au moins nous sommes assurés maintenant de la paix et nous jouissons en toute confiance de nos libertés communales maintenues. »

L'Empire est désormais restauré, et sa domination s'étend, en dehors des contrées purement abyssines, à tous les pays gallas, aux pays sidamas, au Harar, à l'Ogaden, aux pays somalis jusqu'au delà de Logh, à la plus grande partie des territoires danakils, et aux pays nègres jusqu'au Nil. En un mot, le nouvel Empire a presque atteint les limites de l'ancien Empire d'Éthiopie.

D'autre part, l'unité nationale est aussi complète qu'elle peut l'être en Abyssinie, et sera cimentée

à tout jamais, si Ménélick [1], comme tout le fait présager, vit encore de longues années.

Maintenant l'Éthiopie subit une rapide évolution. Les idées européennes, accommodées aux usages locaux, commencent à la pénétrer; ses marchands, très entendus et fort âpres au gain, s'habituent de plus en plus à nouer des relations avec l'extérieur, et un chemin de fer aboutira, probablement, de la côte ici, dans quelques années. Que sortira-t-il de ce mouvement vers ce qu'on est convenu d'appeler le progrès? Je l'ignore; mais on peut dire, en considérant — ce qui, d'ailleurs, est visible pour tout le monde — que l'Abyssin est d'un caractère très fier, altier même et qu'il est, par surcroît, généralement turbulent et très indépendant, qu'une Éthiopie nouvelle se prépare bien différente de l'ancienne.

*
* *

29 mars. — Nous commençons nos préparatifs pour le départ. Chacun va, vient, se démène; dans des cantines ouvertes on engouffre linge,

1. Ménélick est grand, fort, robuste, et est âgé de cinquante-deux ou cinquante-trois ans.

vêtements, bibelots. Des caisses spéciales et des sacs recevront les armes de toutes sortes, les boucliers et les objets encombrants. De plus, nous inventorions nos approvisionnements : à l'aller, il manquait beaucoup de petites choses dont nous n'oublierons pas de nous munir pour le retour. La journée passe en un clin d'œil, la suivante de même, et le 31 nous allons faire nos visites d'adieu. Nous trouvons partout un accueil aimable, et partout on nous exprime le regret que l'on a de nous voir partir. Nos maisons étaient un peu, pour nos compatriotes d'Addis-Ababa, un petit coin de la mère patrie, et chacun la regrette ici : « Quand pourrons-nous y retourner? nous dit-on. Quand nous sera-t-il donné de revoir notre cher pays, d'autant plus cher qu'on en est plus éloigné? »

## V

### D'Addis-Ababa à Djibouti.

1er avril. — Les mulets de charge arrivent de grand matin. Nous nous apprêtons au milieu d'un désordre inouï; nous assistons à des scènes en tout semblables à celles qui ont marqué notre départ de Djibouti, et comme à ce moment, nous sommes littéralement ahuris.

Enfin, quand les Européens de la ville viennent pour nous serrer une dernière fois la main, l'ordre s'est un peu rétabli, et nous pouvons répondre d'un air calme à leurs saluts cordiaux, à leurs chaudes poignées de main.

Nous sommes en selle; le ministre est devant nous, accompagné par la garde de l'Impératrice, Sa Majesté ayant tenu à lui donner, au moment du départ, une dernière marque de sympathie. Il

a trouvé à son passage quantité de gens, qui, du seuil de leurs demeures, lui criaient : « Reviens vite. Au revoir. »

M. Buffet nous accompagne assez longtemps. Il voudrait encore aller plus loin, mais nous l'obligeons, un peu malgré lui, à ne pas trop s'attarder. Il nous quitte. Une larme perle sous ses paupières, et il s'en va tout droit sans se retourner. Je suis sûr qu'il pleure. Nous sommes nous-mêmes très émus.

Comme nous lui souhaitons tous, sans exception, santé et réussite en ce pays!

Nous voilà en route. Nous nommons successivement au passage : Chola, où nous attendait, le premier jour, l'armée de l'Empereur; Iska, où nous avions campé la veille de notre entrée à Addis-Ababa. Comme à l'aller, le prince Biratou nous accompagne au retour, et nous sommes heureux de nous retrouver avec lui côte à côte.

*
* *

2 avril. — En route de grand matin, nous saluons Tchaffé-Dounsa sans nous y arrêter, et nous campons entre ce dernier point et Chancora, à Doli.

*
* *

Le lendemain, 3, nous laissons Chancora sur notre gauche, et arrivons à Baltchi, d'où nous allons gagner l'étape de Godo-Bourka. On nous signale aux environs de Baltchi une jolie église abyssine ornée sur le mur extérieur, succédant au péristyle, de naïves peintures murales. Nous n'avons malheureusement pas le loisir de nous y rendre. Plus heureux que nous, le ministre, qui était en avant ce matin, a pu la visiter, et les peintures qu'il a vues représentent, nous dit-il, des scènes de l'Ancien Testament, très curieuses par les nombreux points de ressemblance qu'elles présentent avec les œuvres de nos primitifs.

Il s'agit maintenant de descendre la pente qui, du haut du plateau de Baltchi, conduit à Godo-Bourka. En l'abordant, nous mettons prudemment pied à terre. Nos bêtes s'y engagent devant nous; elles marchent à une allure lente, mesurée, n'avancent le pied que timidement dans les endroits très difficiles et s'arrêtent une seconde après chaque pas. Souvent un caillou importun, roulé par leurs sabots, les fait glisser, mais elles se ressaisissent toujours au moment de tomber, et nous arrivons sans incident à l'étape.

*
* *

A Mennabella, que nous gagnons le 4, j'assiste à un spectacle bien curieux. En rentrant de la chasse, à la nuit tombante, Djemma et moi nous nous étions arrêtés sur le bord d'une faille à pic de cent mètres de hauteur, dominant tout un petit pays raviné, tourmenté, qui va s'enfonçant en précipice jusqu'au cours d'un affluent du Kassam. Assis, nous regardons le gouffre, quand tout à coup une troupe de bêtes, à fortes crinières blondes, s'échappe à nos pieds en bondissant : des lionceaux! Saisir ma carabine et tirer, c'est l'affaire de quelques secondes. Une bête s'arrête, et sur mon coup de feu, des cris de colère, des vociférations retentissent.

Mais ce ne sont pas des lionceaux! Ce sont des singes! Et en effet, à notre grand ébahissement, nous voyons des singes sortir de tous les trous de la faille, de toutes les anfractuosités de roches, et il y en avait, il y en avait tant et tant, qu'en évaluant leur nombre à un millier, je reste certainement au-dessous de la vérité.

Le singe blessé, une énorme bête, se débattait encore. Je dis à Djemma : « Achève-le si le cœur

t'en dit. » Djemma prit tranquillement son fusil, visa un moment et l'abattit du premier coup. Mais au bruit de la détonation, une vaste clameur, s'élevant d'abord en rugissement, partit des profondeurs de l'abîme. Elle se termina en de longs éclats de voix, auxquels répondaient des cris semblables partis de l'autre côté du précipice. C'était une cacophonie gigantesque et folle, qui retentit encore à mes oreilles.

Tous les singes, partis de notre côté, s'étaient rassemblés en une troupe compacte, et avant de s'enfuir dans des profondeurs que nous ne distinguions pas, ils s'étaient plantés un moment, face à nous, et nous avaient montré les dents en agitant leurs bras dans des gestes de convulsive impuissance. Je crois que si la faille de cent mètres ne nous avait pas séparés, ils se seraient précipités sur nous et nous auraient broyés.

La bande avait quitté la place comme à regret. Le singe tué était au-dessous de nous, gisant. Il faisait presque nuit; mais Djemma, qui ne voulait pas l'abandonner, s'en fut le prendre après avoir fait un très long détour et suivi des chemins impossibles. Quand il revint vers moi, la nuit était complète, et c'est à la lueur des étoiles que nous regagnâmes le campement. Là, tout le

monde entoura la bête, et chacun admira sa taille et sa grosseur. Elle mesurait exactement un mètre vingt centimètres de hauteur, et ressemblait, quant au volume de la poitrine, à un gorille adulte. C'était un singe de la famille des cynocéphales, à grande crinière blonde, ressemblant, à s'y méprendre, à la crinière d'un lion.

Blessé, cet animal devient très dangereux. Un jour, Adafré, le tueur d'éléphants, en avait tiré un, avec une carabine à un coup, sans le tuer. La bête saisit un énorme morceau de bois qui se trouvait à sa portée et se jeta sur lui. Adafré ne dut le salut, dans cette circonstance, qu'à son sang-froid. Au moment où la bête levait les bras sur lui, il lui planta son couteau de chasse en pleine poitrine et l'acheva.

Je voudrais bien avoir la peau de celle que nous avons abattue, mais les indigènes se refusent à la dépouiller. Ils disent pour expliquer leur aversion : « Les singes étaient autrefois des hommes qui commirent un grand méfait. Le Bon Dieu, pour les punir, les mit dans l'état où ils sont aujourd'hui. » Et pour mieux appuyer leur affirmation, ils nous montrent, comme si nous l'ignorions, la ressemblance qui existe entre les mains et les pieds du singe et les mem-

bres humains. Ils font jouer les articulations des pieds et des mains de l'animal, et sont tout à fait amusants dans leurs démonstrations.

Djemma, lui-même, qui a pourtant achevé le singe, hésite à porter son couteau sur lui et, si le docteur ne se dévouait, la bête resterait en l'état où elle a été apportée.

*
* *

6 avril. — Peu après le départ, qui a lieu de bonne heure, nous croisons en route un ancien officier de la marine haïtienne, M. Sylvain Bénito, qui monte à Addis-Ababa. A Tadeltcha-Malca, où nous faisons halte, nous rencontrons M. de Léontief et le prince Henri d'Orléans, qui vont, chacun de son côté, voir le Négus. M. de Léontief est à Tadeltcha-Malca depuis quelque temps. Il revient d'une chasse à l'éléphant, dans le désert des Danakils, à trois jours de marche environ d'ici. Il nous raconte lui-même les péripéties de cette chasse. Accompagné d'une quinzaine d'hommes armés de fusils de guerre et de fusils calibre quatre, il avait cherché durant quelques jours les gros pachydermes, et avait fini par en

rencontrer toute une bande. « Les éléphants, nous a-t-il dit, étaient en train de s'ébattre et ressemblaient à un gros troupeau de moutons gigantesques. Il pouvait y en avoir de cent à deux cents. Les petits jouaient autour de leurs mères, pendant que les adultes s'amusaient à casser des arbrisseaux, et que les plus gros, placés un peu à l'écart, se frottaient gravement le dos contre des troncs d'arbres. L'endroit était assez couvert. Nous fîmes des feux de salve, blessant plusieurs animaux assez grièvement. L'un d'eux, que nous venions de tirer à bonne portée, et qui devait être touché à mort, se précipita sur nous et, ma foi! nous nous sauvâmes comme des enfants. » M. de Léontief ajoutait que leurs victimes avaient dû aller mourir à quelque distance de là.

Pour chasser l'éléphant, les Abyssins partent en nombre, armés généralement du simple fusil de guerre, et il n'est pas rare de leur voir user cent cartouches avant d'abattre un de ces animaux. Ils perdent beaucoup de monde dans ces chasses, où les victimes, des deux côtés, atteignent sensiblement le même nombre.

Les Danakils et les Gallas emploient une autre méthode pour chasser les éléphants. Ayant remarqué les points d'eau, presque toujours

ombragés, où ces pachydermes se rendent, ils font choix d'un arbre au-dessous duquel doit s'arrêter un des buveurs. Ils s'y perchent à cinq ou six, armés chacun d'une lance spéciale, dont le fer a un mètre de long. et, quand l'éléphant se présente, ils lui décochent, au moment propice, toutes leurs lances à la fois. Les blessures faites par ces armes ne pardonnent pas, et quand l'animal n'est pas tué sur le coup, il est pour le moins blessé grièvement, et les chasseurs le découvriront quelques jours plus tard. Jusqu'à ce moment ils scruteront avec soin tous les coins de l'horizon, et quand ils verront de nombreux oiseaux de proie tournoyer autour d'un point, ils seront sûrs de trouver là leur bête morte.

Nous ne stationnons pas longtemps à Tadeltcha-Malca. On nous a dit que nous ne trouverions pas d'eau avant l'Aouache, et il convient de gagner cette rivière au plus tôt. Nous repartons. Le soleil est de feu, l'atmosphère est lourde; les herbes flétries, les feuilles desséchées, aperçues au bord du chemin, disent assez que la saison chaude arrive à grands pas; et le désert ne forme déjà plus qu'une immense surface jaunâtre, calcinée, sous un ciel éblouissant. Nos mules se traînent péniblement; nous sommes nous-mêmes

fatigués, et nous brûlons avec un regret l'étape de Fantalli. « Encore marcher! » Cette exclamation répond au sentiment secret de nos mules, qui tournent la tête vers Fantalli en hennissant bruyamment. Pauvres bêtes! Ce n'est pas là qu'elles pourront se reposer aujourd'hui. Nous marchons encore, notre colonne formant une débandade lamentable, et nous marchons toujours quand la nuit arrive. Enfin, à sept heures et demie, nous apercevons quelques feux : c'est le campement. Mais nos malheurs ne sont pas finis : tous les mulets sont restés en arrière, les tentes ne sont pas là, nous n'avons rien à nous mettre sous la dent, les bougies manquent, et, pour comble, il fait une nuit telle que nos hommes ont toutes les peines du monde à réunir les montures. Voyant cela, Djemma, qui est un peu l'homme des situations difficiles, déblaie rapidement une épaisse broussaille de l'herbe qui pousse autour, et y met le feu. A la lueur de ce flambeau improvisé, nous voyons arriver notre matériel après deux heures d'attente. Quant aux provisions, elles ne sont pas encore rendues, et, comme nous tombons de sommeil, nous nous couchons sans souper.

*
* *

Le lendemain, 7, nous suivons toujours le plateau qui se prolonge jusqu'au delà de l'Aouache. A un moment, je m'entends interpeller par Mohammed : « Regarde là-bas une grande gazelle. » Il m'indique en même temps sur la droite de la route, et à trois kilomètres de là, un point qui se meut. Mohammed a dit vrai, mais ce qu'il prend pour une gazelle, n'est autre chose qu'une énorme antilope, de la grosseur d'un veau. Elle broute dans le fond d'une encoignure, formée par deux petites chaînes dont les côtés courent, l'un en avant et l'autre en arrière de notre route. J'adjoins à Mohammed deux hommes montés, et je lui dis : « Tu vas suivre le bas de la chaîne du côté opposé à la direction de la colonne; tu tâcheras de pousser l'animal de notre côté, en ayant soin de te tenir tout près de la colline, de façon à ce qu'elle n'ait pas la tentation de la franchir. » Les trois hommes partent au galop. Djemma et moi, nous allons à pied, du côté opposé. Arrivés à un kilomètre de la bête, nos hommes modèrent leur allure et arrivent tout près d'elle sans l'effrayer. Elle détale alors au

petit trot, et vient sur nous en suivant le bas de l'escarpement. Un homme à cheval, resté en arrière, et qui, de la route, a vu nos mouvements, se précipite à ce moment dans notre direction. L'antilope le voit et s'élance sur la colline, à quatre cents mètres environ de nous. Nous la tirons pendant qu'elle grimpe, et nous la voyons incliner la tête et s'affaisser sur mon second coup de fusil. Mohammed arrive à bride abattue sur elle en criant : « Elle est morte! elle est morte! » Mais au même moment la bête se relevait et franchissait la colline péniblement. Nous entendons aussitôt un coup de feu parti du chemin qui contourne de ce côté l'escarpement, et nous voyons l'antilope revenir vers nous. Elle ne tarde pas à tomber, à genoux, et nous regarde avancer, la tête dressée en bataille, et sans faire un mouvement. Elle est superbe dans cette attitude, avec ses cornes effilées en aiguille et hautes d'un mètre. Djemma est devant moi, sur elle. Je lui crie : « Prends garde. » Recommandation inutile : il visait déjà la bête. Sur son coup de feu, elle inclina la tête, elle était morte. Son corps portait la trace de trois balles et j'apprenais, en rejoignant mes compagnons, que la détonation que nous avions

entendue, était due à M. Adam, qui avait tiré et blessé à son tour l'antilope, au moment où elle s'engageait dans la direction suivie par la colonne.

Un peu plus tard, je racontais notre chasse au jeune prince qui me dit : « Il faut bien prendre garde de ne pas s'approcher de ces bêtes quand elles sont blessées à mort; elles foncent sur le chasseur et j'ai vu un cavalier avoir son cheval traversé et être lui-même blessé par les cornes d'une antilope. »

Trois heures après le départ, nous passions l'Aouache, mais sur le pont en fer cette fois, et nous ne tardions pas à arriver à Katchénouaa, un joli endroit, très ombragé, où coule un clair petit ruisseau. Nous y étions depuis un moment, quand nous vîmes un Européen grand, assez gros, à l'air robuste et affable, s'avancer vers nous. Nous reconnûmes M. Bonvalot, et nous lui serrâmes la main avec plaisir. M. Bonvalot monte au Choa en mission scientifique, et ne fait que passer à notre campement : l'étape qu'il s'est assignée pour aujourd'hui est située au delà de l'Aouache. Il s'arrête un instant, nous dit qu'il compte aller très vite, puis repart, accompagné de tous nos souhaits.

*
* *

8 avril. — La plaine brûlée s'allonge toujours devant nous, le soleil darde ses rayons de feu, et, malgré l'heure matinale à laquelle on s'est mis en route, nous n'abordons pas le massif montagneux qui précède Lagaardin avant huit heures. Nos mules, fatiguées par les longues étapes des jours précédents, vont à une allure lente, et nous ne mettons pas moins de trois heures et demie à le franchir. Allons-nous, enfin, pouvoir camper à Lagaardin? Hélas! non : le campement est, aujourd'hui, à une heure de là, et c'est à peine si nos bêtes, que nous avons fait reposer une demi-heure, peuvent mettre un pied devant l'autre quand nous y arrivons.

*
* *

Le lendemain, 9, nous atteignons le lac Tchercher, et à mesure que nous avançons, la température devient plus clémente. Le 10, nous brûlons Boroma et entreprenons, aussitôt après, l'escalade des grandes montagnes de Counni. Une brise légère et parfumée nous arrive des forêts;

nos poumons respirent librement, et nous retrouvons un peu de cette bonne gaîté qui nous avait fait défaut les jours précédents.

A la chasse, où je me rends de Counni, il se produit un petit incident assez curieux : au sommet d'une crête escarpée, couverte de grands arbres, que je gagne, accompagné de Djemma et d'un soldat du Dedjazmatch, nous sommes reçus par une famille de singes, de la variété appelée communément *mylord*. Ils font entendre, à notre approche, des ricanements prolongés et poussent des cris suraigus. Nous regardions, surpris, quand une grêle de bois mort et de branches cassées, tomba tout à coup sur nous. Mais c'est une attaque! « Ah! messieurs les singes, pensai-je en épaulant mon fusil, il va vous en cuire. » Mes deux hommes ont vu mon mouvement, ils m'imitent, et trois bêtes tombent sous nos coups, pendant que les autres s'enfuient, affolées.

*
* *

12 avril. — Le prince Biratou veut, à toute force, nous faire visiter le territoire qu'il commande. Il est tout là-haut, perché au-dessus

d'Irna, dans une position difficilement accessible, où il faut se rendre par des sentiers muletiers. L'invitation est si gracieusement faite qu'il ne nous est pas possible de la refuser. Nous sommes en selle à cinq heures, et nous nous engageons tout de suite dans une succession de montagnes toujours plus élevées. Il fait encore nuit; c'est tout juste si nous voyons le chemin; mais peu à peu l'aurore se lève, et nous commençons à distinguer de jolis bois, quelques prairies verdoyantes. Au grand jour, nous nous frottons les yeux, croyant rêver. Nous sommes transportés dans un monde féerique : le sentier, très étroit, laisse à droite et à gauche de magnifiques forêts vierges, couvertes de mousses et de lianes épaisses; des arbres, cédant sous le poids des ans, sont tombés sur d'autres arbres, et il s'en échappe des végétations parasitaires formant un fouillis inextricable; des troncs barrent souvent notre route. Quelques-uns gisent à terre; d'autres sont seulement inclinés vers le sol, et nous nous livrons à une gymnastique variée, soit pour les contourner, soit pour passer dessous en les évitant. A une éclaircie, un abîme de six à huit cents mètres de profondeur part du chemin pour se terminer en pente douce à une jolie vallée,

En route pour Boroda.

Un cavalier abyssin
(dans la cour du palais du Ras à Harrar).

Le lac Tchercher et ses environs.

Deux guerriers abyssins
(dans la cour du palais du Ras à Harrar).

couverte d'un beau tapis d'herbes vert mousse. Plus loin, nous gagnons un piton, d'où le désert des Danakils se découvre sur une immense étendue. Ses tons roux, jaunâtres, ses montagnes arides, calcinées par le soleil, son aspect désolé forment une opposition complète avec le pays riant que nous parcourons. De la forêt et des prairies, des senteurs parfumées s'élèvent, embaumant l'air.

Nous serions tout au charme de cette belle nature, si notre attention n'était constamment détournée par les accidents de terrain, par les précipices qui bordent la route à chaque instant, et où une chute serait infailliblement mortelle.

A neuf heures, nous nous arrêtons pour déjeuner au milieu d'une clairière qui semble inviter au repos. Un grand arbre nous couvre de son ombre, et nous passons là deux bonnes heures avant de nous remettre en marche.

Il fait chaud, mais des voûtes de branchages qui se dressent sur presque tout le long de la route, en gigantesques parasols, nous abritent des rayons du soleil, et notre éblouissement n'a pas cessé quand nous arrivons à deux heures et demie chez le jeune prince.

Telle qu'un nid d'aigle, sa résidence s'élève

sur un point culminant, entourée d'une triple rangée de palissades. La première contient l'habitation principale; la seconde est vide, et dans la troisième, les maisons des guerriers se pressent les unes contre les autres. Du sommet où elle se trouve placée, elle regarde le désert et tous les pays environnants, constituant un poste avancé de premier ordre. Trois fois attaquée par les indigènes, depuis l'occupation, elle a pu repousser trois fois leurs assauts, menés, nous dit-on, avec une vigueur peu commune.

Dire que nous y sommes reçus en amis, serait superflu.

*
* *

13 avril. — S'il est difficile de monter à Boroda, il n'est guère plus facile d'en descendre. La plus grande partie de l'étape d'aujourd'hui est consacrée à ce soin; mais quand nous en avons fini avec le massif montagneux de Boroda, il nous faut aborder celui de Tchalanko (montagne).

Ces exercices violents, poursuivis de cinq heures du matin à trois heures du soir, ne laissent pas que d'être fatigants; et notre curiosité

n'étant plus éveillée, comme hier, nous arrivons un peu rompus au campement.

A Tchalanko, des milliers de feux se montrent dans tous les creux de ravins, dans toutes les vallées, et, de tous les points de l'horizon, des petites colonnes d'une fumée bleuâtre vont se perdre dans l'azur du ciel. Ces feux sont allumés de place en place par les indigènes. C'est un moyen pour détruire les mauvaises herbes avant de procéder aux semailles.

*
* *

Le 14, nous brûlons Couloubi, nous brûlons Yaabata; pour un peu nous irions d'une seule traite à Djibouti! Et nous arrivons au lac Aramaya, sous une pluie battante, à six heures du soir, après avoir marché onze heures et demie. Naturellement, toutes nos provisions sont restées en arrière, et nous n'avons à nous mettre sous la dent que les restes du déjeuner froid de ce matin.

*
* *

Le 15, nous entrons à Harrar à neuf heures. Les tentes sont dressées en dehors de la ville,

mais le Ras tient à nous avoir chez lui, où nos chambres sont prêtes et la table déjà dressée pour le déjeuner. Nous sortons l'après-midi pour faire des visites et pour acheter les mille petites choses qui nous manquent.

*
* *

Le lendemain, 16, nous restons sur place. Tous les détails concernant le chemin à parcourir avant de gagner Djibouti sont réglés dans cette journée, et tout est bien prêt quand nous enfourchons nos mules le 17. En route à sept heures et demie, nous traversons Gomboltcha sans nous y arrêter, et nous campons à Belaoua, à deux heures quarante-cinq minutes.

Le Ras et le Dedjazmatch, avec leurs suites, ont accompagné le ministre jusque-là, et nous nous sommes séparés du jeune prince, non sans l'avoir remercié vivement des attentions qu'il n'a cessé de nous prodiguer.

*
* *

18 avril. — Nous partons dans les meilleures dispositions. En quittant Harrar, nous comptions

parcourir en dix jours la route effectuée à l'aller en treize. Aujourd'hui nous parlons de neuf; demain, nous dirons huit. Il semble que nous avons la fièvre de l'espace, et que nous voulons dévorer, littéralement, le chemin. Nous tenons, en réalité, à traverser le désert le plus rapidement possible, pour souffrir moins longtemps des terribles chaleurs de la saison chaude où nous entrons. Disons aussi que Djibouti joue un certain rôle dans nos déterminations. A Djibouti, nous nous reposerons! Et après Djibouti, est-ce que nous n'entrevoyons pas la mer, le retour...?

Pour tenir les promesses que nous nous sommes déjà faites, nous brûlons Oualdéa, et, après avoir passé à Gueldeïssa le temps nécessaire pour nous munir de nouveaux chameaux, nous allons dresser nos tentes à Artou.

*
* *

D'Artou à Ouaghi, nous marchons le 19, entre six heures et midi. La chaleur est suffocante. Du plomb fondu tombe sur nos têtes; nous respirons du feu, et une terrible réverbération nous aveugle. Voyager dans ces conditions devient très difficile, et nous décidons de faire dorénavant des étapes

de nuit. Nous avons justement la lune, et nous en profiterons dès ce soir.

Nous partons à neuf heures; une colline cache d'abord la lune qui vient de se lever, et c'est à la lueur de flambeaux que nous descendons l'escarpement qui sépare Ouarghi de l'immense plaine de Dalaïmaley. Nous brûlons Dabbas. A une heure du matin nous soupons. A deux heures, nous nous remettons en route. Nous brûlons Dalaïmaley; nous laissons Biakabola sur notre droite, et nous nous acheminons péniblement vers Dagago. Il est huit heures et demie du matin; le sommeil me gagne, et je ne tarde pas à dormir sur ma mule. A une secousse qu'elle donne et qui manque de me jeter à terre, j'ouvre les yeux; mais, la seconde d'après, je les ferme de nouveau, et ce n'est qu'en me sentant frôler la figure par des épines, que j'arrive à me réveiller un peu. Des mimosas bordent le chemin; leurs branches épineuses pourraient me crever les yeux, et je me promets bien de ne plus dormir pour les éviter. Cinq minutes après, j'étais couché sur le cou de ma mule, et plongé, cette fois, dans un sommeil profond. Djemma veille, heureusement. Il me secoue. Je le regarde hébété. « Tu ferais bien de descendre, me dit-il, tu vas tomber. » Et il

m'explique, par gestes, que la marche chasse le sommeil. Essayons. Je quitte ma mule, qui va devant moi. Dix minutes s'écoulent. Je la reprends, et me tiens correctement en selle pendant un quart d'heure; mais au bout de ce temps, mes yeux se ferment encore, et force m'est de redescendre. Je renouvelai trois fois cette manœuvre, sans arriver à surmonter mon obsédante envie de dormir. Le soleil, ardent dès sept heures, nous grille littéralement; il semblerait qu'il dût me tenir éveillé. Non, le sommeil est le plus fort, et ce n'est qu'après m'être résolu à faire à pied le reste de l'étape, que je parviens à en avoir raison.

Il est onze heures et demie quand nous arrivons au bout de cette étape effroyable. Nous n'avons pas faim; mais nous tombons tous de soif, de fatigue et de sommeil. En route, les outres s'étaient vidées de bonne heure; nos approvisionnements, comme toujours, ne sont pas là, et nous devons boire une eau sale, terreuse, que nous trouvons délicieuse en ce moment.

Quand les tentes arrivent, sans m'inquiéter de ce que font les autres, je me couche. Je dormais si bien, quand l'heure du déjeuner sonna, qu'on ne voulut pas me réveiller. — Ah! qu'on fit bien! — et je n'ouvris les yeux qu'au moment où l'on met-

tait le couvert pour le repas du soir. J'étais reposé et prêt à recommencer. Moins heureux que moi, la plupart de mes compagnons de route n'avaient pu reposer sous les tentes, où régnait une chaleur de four. Après le dîner, nous nous couchons jusqu'au réveil, qui doit sonner à onze heures.

*
* *

Nous partons à minuit dix minutes, le 21, et nous ne tardons pas à aborder le plateau de Sarman. A quatre heures, nous voyons un homme étendu à côté du chemin. Nous nous approchons : c'est l'un de nous, parti en tête de la colonne, qui, succombant au sommeil, s'est couché là. Nous nous arrêtons un instant à côté de lui avant de le réveiller; mais tous les yeux se ferment, et nous devons reprendre sur-le-champ notre marche, sous peine de nous endormir sur place et de n'arriver que fort tard au campement.

Quand nous gagnons Mordalé, il est sept heures. Le soleil n'est pas encore trop chaud, la température est supportable, et nous trouvons, ô bonheur, de l'eau de Saint-Galmier et des provisions fraîches. Mais, à onze heures, la chaleur devient terrible ; pas

un souffle d'air ne se fait sentir et, sous les doubles tentes où nous essayons de dormir, la tête entourée de serviettes mouillées, nous nous tournons vainement sur nos lits de camp. Nous constatons, à un moment, 51 degrés. Enfin, après dîner, nous pouvons prendre un peu de repos, en attendant l'heure du départ qui sonne, le 22, à trois heures du matin.

*
* *

Étape courte, aujourd'hui : nos bêtes sont à bout de forces, et il convient de leur donner quelque repos. A six heures, nous campons à Férad, sur un plateau assez élevé, où nous comptons avoir un peu de brise. Mais, en fait de brise, un vent brûlant, chargé de sable, se met à souffler vers neuf heures. C'est le vent du désert qui nous arrive, annonçant la saison des grandes chaleurs. Il pénètre dans nos tentes par toutes les jointures, et y dépose une poussière fine qui recouvre bientôt lits, tables et menus objets. Comment dormir? Un de nous y avait réussi, quand il se sentit réveillé par une trombe d'eau froide tombant sur sa tête : ses domestiques avaient vu tout à coup sa figure changer de couleur, et n'avaient pas

hésité à le doucher vigoureusement. Notre compagnon venait tout simplement d'échapper à un coup de chaleur, et, sans la présence d'esprit de ses gens, je ne sais pas ce qui serait advenu. Il se releva en fléchissant un peu; mais le soir, heureusement, toute trace de malaise avait disparu.

*
* *

Partis à deux heures du matin, le 23, nous descendons de mule à Dousso-Courmoni, à huit heures et demie. Nous dressons les tentes entre trois vallées, et grâce au courant d'air qui s'établit en ce point, nous pouvons les habiter sans trop souffrir de la chaleur. Néanmoins nous avons hâte d'être arrivés; nous soupirons après l'ombre des murs épais et, souffrir pour souffrir, mieux vaut peiner une bonne fois et en finir. Nous prenons donc la résolution héroïque de franchir les trois étapes qui nous restent, d'une seule traite, et sans dresser nos tentes.

*
* *

24 avril. — En route dès trois heures du matin, nous voyons, au lever du jour, des quan-

tités de troupeaux marcher dans la direction opposée à celle que nous suivons. Il en vient de tous les côtés. Des bambins d'âges différents marchent derrière les troupeaux, précédant des frères, des sœurs plus âgées qui portent divers ustensiles. Cependant le père et les grands-parents, accompagnés de jeunes gens, se tiennent sur les côtés du troupeau, pour le maintenir dans la direction voulue, et la mère ferme la marche, tenant généralement un, quelquefois deux tout petits enfants. Les hommes sont chargés de morceaux de bois, leur maison, et quelquefois, mais rarement, la famille est suivie de chameaux, sur lesquels sont suspendus quelques ustensiles et des sortes de huttes en paille tressée, appliquée sur des bois formant pliant. Où vont ces gens? Il n'est pas difficile de le deviner aux questions qu'ils posent, à tout instant, aux gens de notre escorte : « A-t-il plu du côté d'où vous venez? Avez-vous vu de l'herbe sur votre passage? » Et, sur les réponses négatives qui leur sont faites, ils s'en vont tranquillement, de leur pas toujours le même, égal et posé.

Pauvres gens! Je crains bien qu'ils ne cherchent longtemps avant de trouver, et que leur migration ne les entraîne fort loin de leur point de

départ. La saison s'annonce très mal cette année; nulle part nous n'avons trouvé d'herbe à donner à nos bêtes, et nulle part nous n'avons vu de nuages en formation. Mais quand nos ascars leur donnent ces explications, les nomades les acceptent de l'air calme et insouciant de gens qui sont sûrs d'arriver quand même à leurs fins.

A un moment, il se produit un petit incident qui nous met en gaité.

Le domestique de M. Violain voit passer à côté de lui une jeune fille d'une douzaine d'années; il lui dit : « Nabat, nabat (Bonjour, bonjour). » La jeune fille ne souffle mot. L'homme est gai. « Eh bien! lui crie-t-il, puisque tu fais la dédaigneuse, le chef de Djibouti, qui est là, va te faire conduire en prison. » — « Tu peux lui dire, à ton chef, fait alors la jeune fille, que nous sommes ici dans la brousse, et que je me moque de sa prison. » Et elle continue son chemin, sans se presser, pendant que nous rions tous.

Ces scènes nous tiennent éveillés jusqu'à Beyadé, où nous arrivons à sept heures. Le poste de surveillance que le gouvernement local y a fait établir nous offre un abri, et, après y avoir déjeuné, nous repartons à trois heures, n'emportant que le strict nécessaire pour le vivre et le

coucher. Nous ne sentons plus la fatigue, maintenant. Djibouti est là-bas, au-dessous de nous, à soixante-dix kilomètres, et nous y serons demain matin. Mais qu'ont donc nos mules? Elles marchent comme jamais elles ne l'ont fait depuis le départ de Harrar. Comprendraient-elles que la fin du voyage approche, et que la bonne écurie reposante est au bout de cette étape? Quoi qu'il en soit, elles vont bon train, et, quand nous nous arrêtons à sept heures pour dîner et prendre un peu de repos, elles ne laissent voir aucun signe de fatigue.

Nos tables pliantes, qui ont suivi les lits, sont dressées en plein vent; nos couchettes nous servent de siège, et nous mangeons à la lueur de deux photophores qu'on a pensé à emporter. Aussitôt après dîner, nous nous étendons tout habillés sur nos lits, à la belle étoile, en attendant le réveil qui sonne à minuit et demi.

*
* *

25 avril. — A une heure, nous sommes en route. Tout le monde suit, en bon ordre, et nous ne comptons pas un seul traînard. A l'aube, nous

arrivons à Hayabélé, d'où nous apercevons Djibouti. Nos cœurs sursautent. Nos hommes sont fous de joie; ils accélèrent leur allure, et se mettent à chanter un refrain vif et entraînant. Les ascars de l'avant-garde l'entonnent, ceux de l'arrière-garde le leur renvoient, comme un écho joyeux, et, à voir cette troupe gaie, l'air heureux, on ne croirait jamais qu'elle vient de parcourir en vingt-trois jours les mille kilomètres qui séparent Addis-Ababa de la côte. Nous entrons à Djibouti à six heures; et mon premier soin est d'aller me coucher dans la chambre qui m'a été préparée.

Le reste de la journée, je dors. Le lendemain, je dors encore, le surlendemain je dors toujours, et je crois que je continuerais à dormir, si le bateau n'était venu me tirer de la torpeur dans laquelle j'étais plongé.

Nous nous embarquions le trois mai pour la France à huit heures du matin.

# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... V

CHAPITRE I

De Djibouti à Harrar..... 1

CHAPITRE II

A Harrar..... 41

CHAPITRE III

De Harrar à Addis-Ababa..... 73

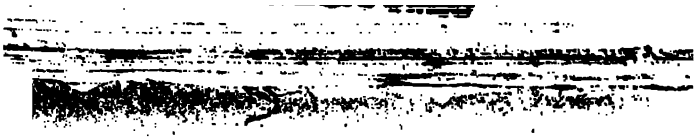
CHAPITRE IV

A Addis-Ababa..... 121

CHAPITRE V

D'Addis-Ababa à Djibouti..... 195

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 489-97.



DT311
V682